

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LANGUE
ET DE
LITTÉRATURE WALLONNES



TOME 69

LIÈGE
SOCIÉTÉ DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE WALLONNES
PLACE DU XX AOÛT, 7

—
1953

Société de Langue
et de Littérature wallonnes

Local : Université de Liège

Compte chèques postaux : n° 102927

Directeur des publications :

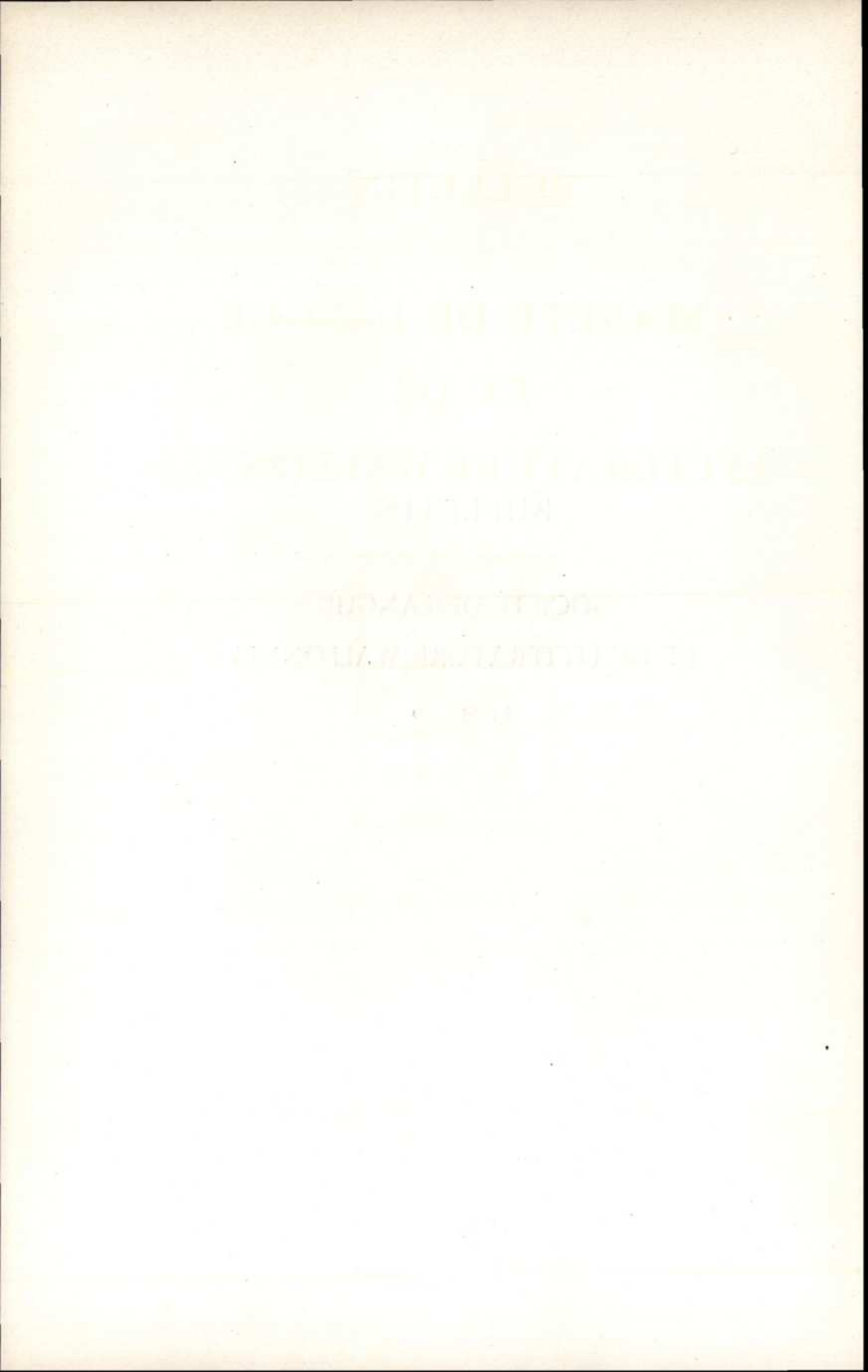
J. WARLAND,
Rue St-Vincent, 40, Liège.

Fondée en 1856, la S. L. W. a pour but de cultiver la littérature et la philologie wallonnes. Elle organise des concours annuels et publie les meilleures œuvres couronnées. Ses publications comprennent notamment un *Bulletin* (69 volumes), un *Annuaire* (34 volumes), un *Bulletin du Dictionnaire wallon* (21 volumes). Elle prépare de plus un *Dictionnaire des parlers romans de la Belgique*.

Tous ceux qui s'intéressent aux dialectes de la Wallonie sont invités à lui adresser des communications ou à s'inscrire au nombre de ses membres.

Pour faire partie de la Société et recevoir les publications ordinaires de l'année, il suffit de s'inscrire au Secrétariat et de verser la cotisation annuelle de *membre affilié* (30 fr. ; étranger, 40 fr.) ou de *membre protecteur* (minimum 50 fr. ; étranger : 60 fr.).

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LANGUE
ET DE LITTÉRATURE WALLONNES
TOME 69



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LANGUE
ET DE
LITTÉRATURE WALLONNES



TOME 69

LIÈGE
SOCIÉTÉ DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE WALLONNES
PLACE DU XX AOÛT, 7

—
1953

BLIND

18 18

SOCIETY OF THE

OF THE

LETTERS AND THE



ÉDITORIAL

L'économie du présent Bulletin diffère de celle des tomes précédents. Ceux-ci contenaient les rapports des jurys des concours, suivis du texte des pièces couronnées. A partir du tome 69, ces rapports ne sont plus publiés. La Société les tient à la disposition des auteurs qui voudraient en consulter les parties qui les concernent.

Les listes des pièces reçues aux divers concours et celles des résultats obtenus paraissaient autrefois dans l'Annuaire. La dernière publiée énumère les pièces reçues aux concours de 1937 (Annuaire n° 34, pp. 169-171). On trouvera en tête du présent tome 69 du Bulletin, dans la PARTIE ADMINISTRATIVE, les listes couvrant les années 1937 (résultats seulement), 1938, 1939, 1940, 1941 (pièces incorporées aux concours de 1946), 1942 à 1945 (réunies en un seul concours), 1946 (comprenant les pièces des concours de 1941), 1947, 1948, 1949 et 1950.

Ces listes ne mentionnent pas les nombreuses pièces de théâtre reçues au Concours permanent et jugées pendant les années 1940 à 1952. C'est pourquoi le rapport couvrant ces années, rédigé par N. HOHLWEIN, est publié in extenso, à la suite des listes.

Parmi les œuvres distinguées aux concours des années 1939 à 1946, un Comité de lecture (institué par la Société dans sa séance du 8 janvier 1951) a choisi les meilleures. Elles constituent la deuxième partie de ce Bulletin, intitulée TEXTES DIALECTAUX. On y trouvera notamment :

de Joseph DURBUY, quatre pièces de vers extraites de son recueil Copales èt djavê, qui a obtenu un Premier Prix au 24^e concours de 1940 ;

de Charles GEERTS, six poésies en wallon du Centre, extraites de son recueil Lès Pinchètes, qui a obtenu un Deuxième Prix au 24^e concours de 1942-1945 ;

de Jean BOSLY, Zanzan-Sabots-d'Ôr à payis dès sotès, un conte

enfantin auquel la Société a décerné un Deuxième Prix au 19^e concours de 1942-1945 ;

d'Edgard RENARD, Dj'han l' troufleû, traduction libre en vers liégeois du conte de Grimm « Hans im Glück ». Premier Prix au 29^e concours de 1946 ;

du même auteur, Lès mây-contints, l'une de ses Adaptations liégeoises d'Horace, qui ont obtenu un Premier Prix au même concours.

Le recueil Tâvlès, de Louis LAGAUCHE, Premier Prix au 24^e concours de 1942-1945, a été publié, dans l'entretemps, par son auteur et n'est donc pas repris au présent Bulletin.

La nouvelle troisième partie de ce Bulletin s'intitule ÉTUDES ET COMMUNICATIONS. Elle est constituée, cette fois, par des Notes de Philologie et de Folklore dues à notre confrère M. DELBOUILLE, professeur à l'Université de Liège. Les deux études consacrées à La légende de Herlekin et aux Origines du lutin Pâcolèt sont le texte d'une communication qu'il a faite à la Société de Langue et de Littérature wallonnes le 11 février 1952.

J. W.

PARTIE ADMINISTRATIVE

LES CONCOURS DE LA SOCIÉTÉ

CONCOURS DE 1937

Résultats

2^e Concours. Conclusions négatives.

18^e Concours. *Étude descriptive.* — Mention honorable à M. R. CLEFFERT, de Saive-Wandre, pour *Cîr ênûlé so l'fin d'on djoû d'osté*; idem, au même, pour *Djoû d'nôvîmbe*, pour *Djoû d'orêdje*, pour *Li djoû d'l'èter'mint*, pour *So l'martchî*, pour *Li nîvaye tome*; mention honorable à M. L. MOTMANS, de Liège, pour *Ê l'osté*; mention honorable à M. Gui FADEUX, de Loncin, pour *Â clér di leune*; mention honorable à MM. O. WILLAIN et G. DECHÈVRES, de Mons, pour *Êl dîminche dé no ducace*; mention honorable à M. A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Riv'nas*.

19^e Concours. *Récit assez étendu.* — Mention honorable à M. L. MARÉCHAL, de Liège, pour *Li bardakène*; mention honorable à M. A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Acwèrdances di d'vins l'timps* et pour *Li mizère da Foyon*.

20^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — Mention honorable à M. R. GROSJEAN, de Verviers, pour *Tâvlé*; mention honorable à M. L. MOTMANS, de Liège, pour *On caquêt* et pour *Anivèrsère*; mention honorable à M. A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Acoûkêdje* et pour *Li r'djèton*.

21^e Concours. *Pièce lyrique.* — Mention honorable à M. J. BOSLY, de Wandre, pour *Êspwér*; mention honorable à M. R. CLEFFERT, de Saive-Wandre, pour *Pol a'ne feume*; mention honorable à M. A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Li feû qui keûve*; mention honorable à M. L. MOTMANS, de Liège, pour *Çou qu'on d'vinrè*; troisième prix à M. Nic. MARÉCHAL, de Liège, pour *Mi p'tite tchapèle*.

22^e Concours. *Cramignons.* — Conclusions négatives.

23^e Concours. *Pasquèye.* — Conclusions négatives.

24^e Concours. *Recueil de poésies.* — Mention honorable à M. G. MAR-
CHAL, de Liège, pour *Berceuses wallonnes* ; mention honorable à M. A.
XHIGNESSE, de Liège, pour *Âs tins passés* et pour *Mâs d'aquir*.

Hors-concours. — Troisième prix à M. A. XHIGNESSE, de Liège,
pour *A m' père*.

CONCOURS DE 1938

Pièces reçues

18^e Concours. *Étude descriptive.* — 1. So l' pavêye. — 2. Tot tût'lant.
— 3. On vîreûs. — 4. A quarante dègrés. — 5. Li pîd-sinte. — 6. Pauves
amûsemints. — 7. Li mèyeû camèrade. — 8. Li mèsse. — 9. Dire èt fé.

Jury : J. WISIMUS, L. LAGAUCHE, P. MOUREAU, *rapporteur*.

19^e Concours. *Récit assez étendu.* — 1. Ma seûr. — 2. Contes d'ine
alène. — 3. Li bèle âs dj'vès d'ôr.

Jury : H. HURARD, J. MIGNOLET, J. LEJEUNE, *rapporteur*.

20^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — 1. Contes di rawète. — 2. Li
pèssimisse. — 3. Contes dèl pitite sôre. — 4. Fièsse di porodje. — 5. I
n' fât mây si vanter. — 6. Éployans-nos. — 7. Èl creûrè-t-on ? — Va-
cances. — 9. Anfin, rintré.

Jury : G. LONCIN, L. DEFRECHEUX, J. CLOSSET, *rapporteur*.

21^e Concours. *Pièce lyrique.* — Ric'nohance. — 2. Li plêzîr dè viquer.
— 3. Âs èfants. — 4. Ponne d'amour. — 5. On p'tit maçon. — 6. Ine
priyîre à nosse binamé rwè. — 7. Brut d'guère. — 8. Çou qui m' brôye
l'âme. — 9. Li pinsêye. — 10. Priyîre. — 11. Treûs consolâcions. — 12.
Amour. — 13. Fez tot doûs. — 14. È cir. — 15. Inmans nos. — 16.
L'ome. — 17. Qwand l'osté... — 18. Li tchanson dè payîzan. — 19. Pus-
ureûs. — 20. Li grand-père èt si p'tite fêye. — 21. Ine dineûse di vèye.
— 22. A 'ne pitite bâcèle. — 23. Ine istwère di pâvions. — 24. À monde
étîr. — 25. Dimin. — 26. Li tasse sins-orèye. — 27. L'ârmanac. — 28. À
boneûr. — 29. Râreté. — 30. Dj'han Pière.

Jury : M. DELBOUILLE, A. CORIN, P. VAN DAMME, J. FELLER, *rapporteur*.

22^e Concours. *Cramignons.* — 1. Hah'lâdes. — 2. È vî bwès dèl
Kikèpwès.

Jury : Le même que pour le 21^e concours.

23^e Concours. *Pasquèye*. — 1. Tot là d'zeûr. — 2. Sins s'arèster. — 3. Novès bordjeûs. — 4. Dèl djôye tot-avâ. — 5. Dji coûr èvôye. — 6. Dicwèlihançe. — 7. Dji m' lê viker. — 8. Môde d'ouÿ. — 9. Tot tchèrant. — 10. Tél èt vûzion. — 11. Sint èco sint.

Jury : L. MARÉCHAL, S. RADOUX, Ch. DEFRECHEUX, *rapporteur*.

24^e Concours. *Recueil de poésies*. — 1. Fayêye powétique. — 2. Fièsse houte. — 3. Disseûlançe.

Jury : A. GRÉGOIRE, V. BOHET, C. LECLÈRE, *rapporteur*.

Hors-Concours. — 1. Canto terzo della divina commedia. — 2. Pinsatreyes. — 3. Li moûni sins tracas.

Jury : N. HOHLWEIN, Ch. DEFRECHEUX, J. DESSARD, *rapporteur*.

Roman. — L'afêre d'âs Houlpès.

Jury : J. LEJEUNE, E. POLAIN, M. FABRY, *rapporteur*.

CONCOURS DE 1938

Résultats

18^e Concours. *Étude descriptive*. — Mention honorable à L. MOTMANS, de Liège, pour *Tot tût lant* ; pour *So l' pavêye*, pour *Vireûs* et pour *Li mèsse*.

19^e Concours. *Récit assez étendu*. — Mention honorable à A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Ma seûr* et *Ine mèsse feume*.

20^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — Mention honorable à A. XHIGNESSE pour *Lès Wèrous* et pour *I n' fât mây si vanter* (tirés de *Contes di rawète*) ; mention honorable à L. MOTMANS, de Liège, pour *Anfin, rintré*.

21^e Concours. *Pièce lyrique*. — Mention honorable à H. PETITJEAN, de Moll-Donck, pour *Ponne d'amoûr*, pour *On p'tit maçon*, pour *Li tchanson dè payîzan* et pour *Li grand-père èt si p'tite fèye* ; mention honorable à L. MOTMANS, de Liège, pour *Çou qui m'brôye l'âme* et pour *Treûs consolâcions*.

22^e Concours. *Cramignon*. — Conclusions négatives.

23^e Concours. *Pasquèye*. — Mention honorable à A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Tot la d'zeûr* et pour *Sins s'arèster* ; mention honorable à L. MOTMANS, de Liège, pour *Môde d'ouÿ*, pour *Tot tchèrant* et pour *Sint èco sint*.

24^e Concours. *Recueil de poésies*. — Mention honorable à A. XHI-

GNESSE, de Liège, pour le sonnet n° 10 du recueil *Fayéye Powétique*, pour le n° 7 du recueil *Fiêsse houte*, pour les n° 6, 7 et 14 du recueil *Disseûlance*.

Hors concours. — Mention honorable à A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Pinsatrêyes*, pour *Li moûni sins tracas* et pour *Canto terzo della divina commedia*.

Roman. — Second prix, médaille d'argent, à J. BOSLY, de Souverain-Wandre, pour *L'afêre d'âs Houlpês*.

CONCOURS DE 1939

Pièces reçues

18^e Concours. *Étude descriptive.* — 1. Çou qui s' passe. — 2. Po l' vî djouweû d'ôre. — 3. Li badjawe. — 4. Mâ sègnî. — 5. Quél ospitâ. — 6. Ahoutez-ve ! — 7. Qui pinsèt-i ? — 8. Frisse soper. — 9. Ni tapez nin d' l'ôle so l' feû. — 10. Â d'fêt' di robêtes di crôye. — 11. Tot nêvant. — 12. Li Walon'rêye. — 13. Ratûzas. — 14. A m' mame. — 15. Çou qui moûrt èt çou qui r'vint.

Jury : J. MIGNOLET, J. LEJEUNE, G. LAPORT, *rapporteur*.

19^e Concours. *Récit assez étendu.* — 1. L'oniêsse ome deût èsse fir d'èsse lu. — 2. Li vî bassin d'Avreû. — 3. Contes dè Haut-Payis. — 4. Mizère.

Jury : H. HURARD, L. LAGAUCHE, M. FABRY, *rapporteur*.

20^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — 1. Lu mot d' Cambronne. — 2. Lès biêsses âyant l' pèsse. — 3. Lu p'tite soûr. — 4. Lu vaniteûs. — 5. Lu cinse. — 6. Lu mwért dè cène. — 7. Li soris. — 8. Bilèt d'intrêye. — 9. Çou qu'on n' sâreût distrûre. — 10. Sint Nicolêye. — 11. Li no. — 12. Douce crèyance. — 13. Di faccion. — 14. Après dè pindêdjes di crama. — 15. Â djins d' bone crèyince. — 16. A qwè bon s' plinde. — 17. Po lès bavârd. — 18. Mêstrijans nos. — 19. Ène istwâre dé fortêrêsse. — 20. Vive li libèrté. — 21. Â d'fêt' di djudj'mint. — 22. I-n-aveût 'ne fêye. — 23. Li bonté. — 24. Li p'tit Piére. — 25. Li mwért dè mâvi. — 26. Li p'tite Dênise. — 27. Moncheû l' Présidint. — 28. Râtchâs d' feum'rêyes. — 29. Li curé d' Couff-Coufou. — 30. In-êfant. — 31. Li téléfone. — 32. Mârâsse. — 33. Ine istwêre. — 34. Pôve mame. — 35. Qwand l' coq tchante. — 36. Lès vacances.

Jury : L. DEFRECHEUX, J. CLOSSET, E. POLAIN, *rapporteur*.

21^e Concours. Pièce lyrique. — 1. Plêzîr d'amoûr. — 2. Li bleû cîr siteûlé. — 3. Lès-ames d'oûy. — 4. Culpa nostra. — 5. Ni rawârdez nin d'min. — 6. Lès rabrouhes dèl vicârèye. — 7. Lu bahe. — 8. Po r'trover l' franke djôye. — 9. Li vint. — 10. Libèrté, Égâlité, Frâternité. — 11. Nosse grand pré. — 12. Li vî scrinî. — 13. Li rôse. — 14. Djalos'rèye. — 15. A 'ne saqui. — 16. Amon lès sots. — 17. A nos feûs d' rimès. — 18. Po lès tronlâs. — 19. Après l' mâleûr. — 20. Prédiccion. — 21. Li p'tit rôba-leû. — 22. Lès mâ tchanceleûs. — 23. Li tchanson dè payîzan. — 24. Doucès sov'nances. — 25. Po lès cârpès. — 26. Po lès p'tits-ouhês. — 27. L'aband'né. — 28. Rimimbrance. — 29. On mêtswèrtchî. — 30. Li tchin d' wête. — 31. A m' feume. — 32. Po lès brôdjeûs. — 33. Vi l'a-ve dèdja d'mandé. — 34. Dimin. — 35. Ê brouliârd. — 36. Po mêstri on vèrzèlin. — 37. Rin n'est parfait. — 38. Janète. — 39. Lès tchansons. — 40. L'èfant qui s'èdwème. — 41. Treûs romances. — 42. Avri.

Jury : J. FELLER, J. DESSARD, M. DELBOUILLE, *rapporteur*.

22^e Concours. Cramignon. — 1. Qui va-t-on fé. — 2. Tchantchès. — 3. Sov'nances.

Jury : Le même que pour le 21^e Concours.

23^e Concours. Pasquèye. — 1. N'î pinsez pus. — 2. A 'ne dji vou, dji n' pou. — 3. Sèyans-se pâtrîotes. — 4. S'on voléve s'ètinde. — 5. Harliquins. — 6. A chaque marihâ s' clâ. — 7. Dè paskèyes. — 8. On pô tot costé.

Jury : L. MARÉCHAL, P. VAN DAMME, C. LECLÈRE, *rapporteur*.

24^e Concours. Recueil de poésies. — 1. Sâvadjès fleûrs. — 2. Bric-Broc. — 3. Tot loukant. — 4. Batisse hé lès vantrés. — 5. Dièrins ram'tèdjès. — 6. Ramèhnâs.

Jury : M. DELBOUILLE, J. PAQUOT, Ch. DEFRECHEUX, *rapporteur*.

25^e Concours. Scène populaire. — 1. Dialogues. — 2. Rèflèchihans d'avant dè djèmi. — 3. A l' fosse dè Bwès. — 4. A l' wihène amon Bâre. — 5. Todi l' crise.

Jury : Le même que pour le 23^e Concours.

Hors-Concours. 1. Po l's-èfants. — 2. Apostrophes. — 3. Adaptations. — 4. A m' no. — 5. Passas.

Jury : V. BOHET, A. L. CORIN, J. WARLAND, *rapporteur*.

CONCOURS DE 1939

Résultats

18^e Concours. *Étude descriptive.* — Mention honorable à L. MOTMANS, de Liège, pour *Tot néviant* ; mention honorable à A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Hoûte*.

19^e Concours. *Récit assez étendu.* — Mention honorable à A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Li cossèt da Montulèt* (tiré de *Contes dè Haut-Payis*) ; troisième prix à L. MOTMANS, de Liège, pour *L'onièsse ome deût èsse fir d'èsse lu*.

20^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — Mention honorable à L. MOTMANS, de Liège, pour *Après lès pindédjes di crama* et pour *Po lès bavârs* ; mention honorable à O. WILLAIN et G. DECHÈVRES, de Mons, pour *Ène istwâre dé fortèrèsse*, pour *In Mirake* et pour *Histoire de Coterie* ; mention honorable à L. MOTMANS, de Liège, pour *Vive li libèrté* ; troisième prix à L. MOTMANS, de Liège, pour *Li bonté* ; troisième prix à A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Qués-oûy* et mention honorable au même pour *Li curé d' Coufi-Coufou*.

21^e Concours. *Pièce lyrique.* — Mention honorable à A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Todi* et pour *Sov'nances*.

23^e Concours. *Pasquèye.* — Mention honorable à A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Djus-d'la* ; mention honorable à L. MOTMANS, de Liège, pour *Sèyans-se pâtriyotes*.

24^e Concours. *Recueil de poésies.* — Conclusions négatives.

25^e Concours. *Scène populaire.* — Mention honorable à A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Calins, va !* et pour *A l' wihène amon Bâre* ; mention honorable à J. CLOSSET, de Liège, pour *A l' fosse dè Bwès*.

Hors-Concours. — Conclusions négatives.

CONCOURS DE 1940

Pièces reçues

2^e Concours. *Étude de Fôlklore.* — I. Bidodus.

Jury : E. POLAIN, J. LEJEUNE, G. LAPORT, *rapporteur*.

5^e Concours. *Étude bio-bibliographique sur un auteur wallon décédé.* —

1. L' ducace al Ronsaut.

Jury : E. POLAIN, J. LEJEUNE, G. LAPORT, *rapporteur*.

14^e Concours. *Recueil de mots.* — 1. Fiches. — 2. Glossaire d'expressions wallonnes,

Jury : M. DELBOUILLE, J. WARLAND, A. GRÉGOIRE, *rapporteur*.

18^e Concours. *Étude descriptive.* — 1. Li vî coq bateû. — 2. Li vî cinsi. — 3. Li râyâhe dès cromptîres. — 4. Là-haut. — 5. Èl pèsqueûye. — 6. Mîmi. — 7. A dès feum'rèyes. — 8. Dyptique. — 9. Li blamant dèl Condroz.

Jury : L. LAGAUCHE, H. HURARD, J. LEJEUNE, *rapporteur*.

19^e Concours. *Récit assez étendu.* — 1. Wèzeûr. — 2. Rèkeûy di contes walons. — 3. Ramadjes. — 4. Lès grondès eûwes. — 5. Contes d'après l' Condroz. — 6. Bastârdés contes. — 7. Dèdè.

Jury : J. WISIMUS, M. PECLERS, M. FABRY, *rapporteur*.

20^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — 1. Marchâs d' powèziyes. — 2. Li plâye dèl vatche. — 3. L'arègne èyè l' bourdon. — 4. Èl grigne-dints. — 5. Nosse vîle ôrlodje. — 6. Mizère d'acwîr. — 7. Contes d'ocâzion. — 8. Dès fâves.

Jury : G. LONCIN, L. MARÉCHAL, J. CLOSSET, *rapporteur*.

21^e Concours. *Pièce lyrique.* — 1. Chantons. — 2. C'est Mons qué j'inme. — 3. D'sus l' matègne. — 4. Nosse bèle Hèsbaye. — 5. On congrès amon lès bièsses. — 6. Lu tchûse. — 7. Tchanson d'amouîr. — 8. Lès triyanèles a 4 fouyes. — 9. Clokes di Rome. — 10. Nosse linguèdje. — 11. Tchansons sins muzike. — 12. Vèye tchanson, todi djonne. — 13. Clårté. — 14. Fou dè passé. — 15. A Djôzèf Vrindts. — 16. Li mantê. — 17. Au bal a chabots. — 18. In pètit viladje.

Jury : A. GRÉGOIRE, J. DESSARD, M. DELBOUILLE, *rapporteur*.

22^e Concours. *Cramignon.* — 1. Crâmignon d' vî. — 2. Li vèye èst bèle.

Jury : Le même que pour le 21^e Concours.

23^e Concours. *Pasquèye.* — 1. Paskèyes. — 2. Mizère èt c'pagnèye.

Jury : G. LONCIN, N. HOHLWEIN, Ch. DEFRECHEUX, *rapporteur*.

24^e Concours. *Recueil de poésies.* — 1. In d'mi qwâtron d' sonèts. — 2. Èl vèye. — 3. Pèneûs tchap'lèt. — 4. Èl simpe istwère d'in p'tit Batisse. — 5. Saqwantès briques po l' maujon da lès Mûses. — 6. Èn-on fayé ratrèt. — 7. Tot s' contintant. — 8. Copales èt djavès.

Jury : G. LAPORT, J. MIGNOLET, E. POLAIN, *rapporteur*.

25^e Concours. *Scène populaire.* — 1. Carlas d' hanteûs. — 2. — Avou l'èfant.

Jury: Le même que pour le 23^e Concours.

Hors-Concours. — 1. Còps d' dints. — 2. Adaptations. — 3. Épîtres. — 4. Moyise sâvé dès-êwes.

Jury: V. BOHET, M. PAQUOT, A. L. CORIN, *rapporteur*.

Roman. — Deûs-amoûrs.

Jury: M. FABRY, J. LEJEUNE, E. POLAIN, *rapporteur*.

CONCOURS DE 1940

Résultats

2^e Concours. *Étude de Folklore.* — Mention honorable à G. FAY, de Gilly, pour *Bidodus*.

5^e Concours. *Étude bio-bibliographique sur un auteur wallon décédé.* Premier prix à G. FAY, de Gilly, pour *L' ducace al Ronsaut*.

14^e Concours. *Recueil de mots.* — Mention honorable à D. BEAUFORT, d'Ans, pour *Fiches* ; 3^e prix à J. DESSARD, de Herstal, pour *Glossaire d'expressions wallonnes*.

18^e Concours. *Étude descriptive.* — 3^e prix à M. A. FRÈRE, de Gilly, pour *Mimi* ; mention honorable à A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Li blamant dèl Condroz*.

19^e Concours. *Récit assez étendu.* — Mention honorable à M. MÉDARD, de Liège, pour *Wèzeûr* ; mention honorable à J. NAVAUX, d'Andrimont pour *Rèkeûy di contes walons* ; second prix à L. LECOMTE, de Châtelet, pour *Ramadjes* ; mention honorable à M. A. FRÈRE, de Gilly, pour *Lès grondès eûwes* ; mention honorable à A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Li bone botèye* (tiré des *Contes d'après l' Condroz*) et pour *Filozèle* (tiré de *Bastârdés Contes*).

20^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — Mention honorable à M. A. FRÈRE, de Gilly, pour *Èl grigne-dints*.

21^e Concours. *Pièce lyrique.* — Mention honorable à A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Riya* (tiré de *Tchansons sins muzike*) ; mention honorable à A. WASTERLAIN, de Godarville, pour *Au bal à chabots* et pour *In pètit viladje*.

22^e Concours. *Cramignon.* — Conclusions négatives.

23^e Concours. *Pasquèye.* — Conclusions négatives.

24^e Concours. *Recueil de poésies.* — Mention honorable à Z. PETACHREN, de Charleroi, pour *In d'mi qwàtron d' sonèts* (n^{os} 8, 9, 11, 12) ; 3^e prix à G. FAY, de Gilly, pour *Pèneûs tchap'lèt* ; mention honorable à M. A. FRÈRE, de Gilly, pour le n^o 5 de *Saqwantès briques po l' maujon da lès Muses* ; un 3^e prix au même pour le n^o 4 de *Èl simpe istwère d'in p'tit Batisse* ; mention honorable à A. XHIGNESSE, de Liège, pour *Tot s' contin-tant* ; premier prix, médaille d'or, à J. DURBUY, de Huy, pour *Copales èt djavés*.

25^e Concours. *Scène populaire.* Conclusions négatives.

Hors-Concours. Conclusions négatives.

Roman. Mention honorable à D. BOVERIE, de Bressoux, pour *Deûs amouûrs*.

CONCOURS DE 1941

Pièces reçues

Les pièces de ces concours ont été intégrées aux concours de 1946.

CONCOURS DE 1942 A 1945

Pièces reçues

2^e Concours. *Étude de Folklore.* — 1. Les présages en Wallonie. — 2. Rasssemblemint dès rébus èyè dès fleurs coyis dins l' langadje walon dou Çante.

Jury : O. GILBART, R. VERDEYEN, E. POLAIN, *rapporteur*.

8^e Concours. *Étude de morphologie.* — 1. Classification alphabétique des verbes wallons. — 2. Èl djeû dès vèrbes in walon picârd dou Çante. — Un essai de présentation des conjugaisons du wallon picard.

Jury : O. JODOGNE, J. WARLAND, A. GRÉGOIRE, *rapporteur*.

12^e Concours. *Vocabulaire technologique* (actuellement 19^e concours). — 1. L'exploitation forestière à Cerfontaine. — 2. Li papin'rèye à Heû. — 3. Li fabricâchon dè souke.

Jury : O. JODOGNE, J. WARLAND, A. L. CORIN, *rapporteur*.

- 14^e Concours.** *Recueil de mots.* — 1. Vocabulaire wallon namurois. — 2. Dictionnaire wallon hutois.

Jury: O. JODOGNE, A. GRÉGOIRE, J. WARLAND, *rapporteur*.

- 16^e Concours.** *Étude critique sur la versification wallonne.* — 1. Littérature wallonne.

Jury: J. CALOZET, A. CARLIER, F. ROLAND, *rapporteur*.

- 17^e Concours.** *Étude sur le progrès ou la décroissance du wallon.* — 1. La décroissance de l'emploi du wallon à Cerfontaine.

Jury: J. CALOZET, J. WARLAND, M. DELBOUILLE, *rapporteur*.

- 18^e Concours.** *Étude descriptive* (actuellement 21^e concours). — 1. L'èfant. — 2. Skèrlaches. — 3. Tiche, prince dès losses. — 4. Li nute di Noyé. — 5. Mâma. — 6. È bwès. — 7. Nosse mohinète. — 8. Qwate tièsses di hoye. — 9. On-èter'mint à viyèdje. — 10. Mènadje d'asteûre. — 11. Mi bèle-mère. — 12. Guère. — 13. Lu patrèye. — 14. Èl camp dès Sârts.

Jury: Ch. DEFRECHEUX, L. LAGAUCHE, J. DESSARD, *rapporteur*.

- 19^e Concours.** *Récit assez étendu.* — 1. So l' timps d'îr èt d'ouÿ. — 2. Après tot. — 3. Métes dou monde. — 4. Li bague do Boche. — 5. È l' coulèye. — 6. Copinèdje so l' guère. — 7. Lu s'crèt dè boneûr. — 8. A l' ponte dè djoû. — 9. Li pus bê sondje. — 10. Su mèyeû camaråde. — 11. Légende de Stavelot. — 12. Vive li pèsse. — 13. Zanzan-Sabots-d'Ôr. — 14. Li molin d'à Pré Bolèt.

Jury: J. CALOZET, J. WISIMUS, F. ROLAND, *rapporteur*.

- 20^e Concours.** *Fable, petit conte, etc.* — Sakans apas din l' djardin dès fôves. — 2. Glwère à nosse vî patwès. — 3. A qwè chève-t-i ? — 4. Lès qwate sâhons. — 5. Lu lumçon èt l' pâvion. — 6. Lu nid d' lign'rouûs. — 7. Mu p'tit fré. — 8. Mu mame. — 9. Lu pot d'ârdjint èt lu pot du stin. — 10. Li mohinète di so l' crèstê. — 11. Li rodje-face èt l' tchèrdin. — 12. L'istwère dè râskignoû. — 13. Treûs-opinions. — 14. I ploût. — 15. Poqwè l'a-dje rèscontré ? — 16. Bon plèdeû. — 17. Lu crition èt l'arègne. — 18. Li djuste èt l' posson. — 19. Èl pétit couvint. — 20. Mès p'tits pourcès. — 21. Çoula m' dût.

Jury: Ch. DEFRECHEUX, Fr. ROLAND, J. DESSARD, *rapporteur*.

- 21^e Concours.** *Pièce lyrique* (actuellement 24^e concours). — 1. A l' France. — 2. Po k'nohe lu Fagne. — 3. Lu mwért dè payizan. — 4. Coûr du méré. — 5. Li dèrène lète. — 6. L' moman do prizonî. — 7. Rèsponse. — 8. Boneûr ritrové. — 9. Po l' bon Diu. — 10. Ine pinsêye. — 11. Tâdrou boneûr. — 12. Li tchesseû. — 13. Tûzèdje. — 14. Mi p'tite fèye. — 15. Gatieûse. — 16. D'ine cohe so l'aute. — 17. Lu Walonèye. — 18. Priyîres. — 19. Soumadjes. — 20. Binfaits dè prétemps. — 21. Tchant

dès Vèrvît-wès. — 22. Pâvion d' prétemps. — 23. Çou qu' dj'inme. — 24. È scale. — 25. Adiè l' îvièr. — 26. Lès bateûs è l' heûre. — 27. À vint dèl vicàrèye. — 28. Walons todi. — 29. Li tchanson d' Djeer. — 30. Paûves vîs. — 31. Gn-a pon d'avance di s' disbautchi. — 32. Lès neûrs tèris'. — 33. Lès fougmières. — 34. Mi p'tite ôrlodje. — 35. Consèy dèl mâma. — 36. Sâvé. — 37. L'âme dès Lidjwès. — 38. À tîmps dès claw'çons. — 39. Qu'avez-ve fait d' mi. — 40. Li patwès d' Lidje. — 41. A l' chîze. — 42. Èl vòye. — 43. M' ètone. — 44. Nôvimbe. — 45. Lu p'tit cabot èt l' tchin d' tchèrète. — 46. Ansène.

Jury: E. POLAIN, M. DELBOUILLE, J. DESSARD, *rapporteur*.

22^e Concours. *Cramignon* (devenu le 25^e concours). — 1. Notre-Dame dès ârtisses. — 2. On voyèdje. — 3. Li coûr èst todi djône.

Jury: J. DURBUY, L. LAGAUCHE, J. CLOSSET, *rapporteur*.

23^e Concours. *Pasquèye* (devenu le 26^e concours). — 1. Vîs vizadjès. — 2. Lès stwales. — 3. L'arèdje è manèdje.

Jury: Le même que pour le 22^e concours.

24^e Concours. *Recueil de poésies* (devenu le 27^e concours). — 1. Vi-loûtes èt grèyons. — 2. Râvions. — 3. On pô d' tot. — 4. Rêspleûs d'on vî critchon. — 5. Sâvadjès fleurs. — 6. Pititès mizères. — 7. Lès treûs di-hès. — 8. Dizos l' bote. — 9. Èl canchon dès tèrils. — 10. Tchapelès au d'long dès djoûs. — 11. Potaes dins l' vikériye. — 12. Au payis d' mès racènes. — 13. Tâvlès. — 14. Dins l' dèskindèye. — 15. Pétite mézo. — 16. Lès pinchètes.

Jury: E. POLAIN, L. MARÉCHAL, Ch. DEFRECHÉUX, *rapporteur*.

25^e Concours. *Scène populaire* (devenu le 28^e concours). — 1. D'après lès contes d'èm grand-mère.

Jury: A. BASTIN, R. BOXUS, L. MARÉCHAL, *rapporteur*.

Hors-Concours (devenu 30^e concours). — 1. L'argot wallon.

Jury: E. POLAIN, A. L. CORIN, J. WARLAND, *rapporteur*.

CONCOURS DE 1942 A 1945

Résultats

2^e Concours. *Étude de Folklore*. — Mention honorable à F. DEPRÊTRE, de Haine-Saint-Pierre, pour *Rassimblemint dès rébus, etc.*; mention honorable à R. BOXUS, de Bruxelles, pour *Les présages en Wallonie*.

8^e Concours. *Étude de morphologie.* — Troisième prix à E. CLERBOIS, de La Louvière, pour *Un essai de présentation des conjugaisons du wallon picard* et pour *Èl djeû dès vèrbes in walon picârd dou Çante* ; troisième prix, à Jean WISIMUS, de Verviers, pour *Classification alphabétique des verbes wallons verviétois d'après leur conjugaison.*

12^e Concours. *Vocabulaire technologique.* — Mention honorable à F. BARBALLE, d'Antheit, pour *Li fabricâchon dè souke à Heû* et pour *Li papin'rèye à Heû* ; mention honorable à *L'exploitation forestière à Cerfontaine* (présentée sans billet cacheté).

14^e Concours. *Recueil de mots.* Conclusions négatives.

16^e Concours. *Étude critique sur la versification wallonne.* Conclusions négatives.

17^e Concours. *Étude sur le progrès ou la décroissance du wallon.* Mention honorable à A. BALLE, de Bruxelles, pour *Le wallon à Cerfontaine.*

18^e Concours. *Étude descriptive.* — Conclusions négatives.

19^e Concours. *Récit assez étendu.* — Deuxième prix à J. BOSLY, de Wandre, pour *Zanzan-Sabots-d'Ôr* ; troisième prix au même pour *Li molin d'à Pré Bolèt* ; troisième prix à M. MÉDARD, de Liège, pour *Vive li fièsse* ; mention honorable à N. GROSJEAN, de Dison, pour *È l' coulèye* ; mention honorable à A. SERRON, de Liège, pour *Li pus bê sondje* ; mention honorable à E. CLERBOIS, de La Louvière, pour *Lès mètes dou monde* ; mention honorable à E. VIER, de Verviers, pour *Su mèyeû camaråde.*

20^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — Mention honorable à J. SCHURGERS, de Chénée, pour *Li mohinète di so l' crèstê.*

21^e Concours. *Pièce lyrique.* — Mention honorable à A. BASTIN, de Verviers, pour *Po k'nohe lu Fagne*, pour *Coûr di mère* et un troisième prix au même pour *Lu mwért dè payîzan.*

22^e Concours. *Cramignon.* — Conclusions négatives.

23^e Concours. *Pasquèye.* — Mention honorable à V. TONGLET, de Stockel, pour *Vîs vizadjes* et pour *Lès stwales.*

24^e Concours. *Recueil de poésies.* — Mention honorable à E. CLERBOIS, de La Louvière, pour *Dins l' dèskindèye* ; mention honorable à A. BALLE, de Bruxelles, pour *Au payis d' mès racènes* ; troisième prix à M. DARRAS, de Bruxelles, pour *Èl canchon dès tèrils* ; troisième prix à M. A. FRÈRE, de Gilly, pour *Tchapèles au d'long dès djoûs* et pour *Potales dins l' vikériye* ; deuxième prix à J. SCHURGERS, de Chénée, pour *Viloûtes èt grèyons*, pour *Râvions*, pour *On pô d' tot* et pour *Rèspleûs d'on vî critchon* ; deuxième

prix à Ch. GEERTS, d'Auderghem, pour *Lès Pinchètes* ; premier prix, médaille d'or, à L. LAGAUCHE, de Liège, pour *Tâvlès*.

25^e Concours. *Scène populaire.* — Conclusions négatives.

30^e Concours (ancien Hors-concours). — Troisième prix à A. THOMAS, de Liège, pour *L'argot wallon*.

CONCOURS DE 1946

auxquels ont été intégrés ceux de 1941.

Pièces reçues

21^e Concours. *Étude descriptive.* — 1. Deux croquis satiriques. — 2. Èl maneûve. — 3. Lès twès mwès do Prétimps. — 4. Dèsiré.

Jury: J. WISIMUS, J. CLOSSET, L. MARÉCHAL, *rapporteur*.

22^e Concours. *Récit assez étendu.* — 1. Présint'mint. — 2. Li vî bon-Diu. — 3. Châle mizère. — 4. Li rwè dès oulotes. — 5. One passéye. — 6. Lès djodjos. — 7. Lètes di m' valêye.

Jury: V. BOHET, L. LAGAUCHE, F. ROLAND, *rapporteur*.

23^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — 1. Li pê d' gade. — 2. Mi camaråde Caurpî. — 3. Deûs frés d' mizère. — 4. A m' vî brave tchèt. — 5. Pawoureûs. — 6. Li roy èt l' mar'hâ. — 7. Lu s'crèt dè boneûr. — 8. L'èritance. — 9. A l'uche dè paradis. — 10. Saqwantès fâves. — 11. Istwâre dè passer l' tamps. — 12. Lès canaris. — 13. A marôde. — 14. Sacrifice. — 15. Li p'tit tchin èt s' mémère. — 16. Li gadou. — 17. Haut èt bas. — Tâdrou boneûr. — 19. Li' ch'minô. — 20. Istwâre d'afuteû.

Jury: J. DESSARD, M. DUCHATTO, Ch. DEFRECHEUX, *rapporteur*.

24^e Concours. *Recueil de poésies.* — 1. Ine pitite colèbîre. — 2. Dilouhe. — 3. Â d'fêt' di nosse walon. — 4. Camarâdes. — 5. Po lès Lîdjwès. — 6. Ni m'a-djdju nin mari. — 7. A Pâque, si ç' n'est nin al Trinité. — 8. Li vrêye. — 9. Poqwè m' plinde. — 10. Al cove. — 11. Onze di nôvimbe 1946. — 12. Fât-i dès peûres ? — 13. Dès bélès djèyes. — 14. Oûhès po l' tchèt. — 15. Pôves nos-autes. — 16. Po lès pârlis. — 17. Al wåde di Diu. — 18. Porminâdes. — 19. As houyes. — 20. Â d'fêt' dèl guère. — 21. Si nos avîs 'ne gote d'agrès. — 22. Dji n'a qui m' mépris. — 23. Adon ? — 24. Fât-i ? — 25. Li vòye dèl creû. — 26. L'accidint. — 27. Li vègne èt l' vin. — 28. Pèlèrinédje d'amoûr. — 29. Rèsponse di m' feume. — 30. Li tchanson dè houyeû. — 31. Grands vints. — 32.

Qwand on a l' boneûr. — 33. Awous'. — 34. Conchince è pàye. — 35. Les bèles do djoû. — 36. Lès pôvès djins. — 37. Mâle linwe. — 38. Sins vos. — 39. Å café. — 40. Adiè. — 41. Resurrexit. — 42. Mès d'zîrs. — 43. Alumwér. — 44. Li bèle Nanète.

Jury: M. DELBOUILLE, J. DESSARD, E. POLAIN, *rapporteur*.

26^e Concours. *Pasquèye*. — 1. Mintrèyes. — 2. Tot l' monde égal. — 3. So n' vile pèsse di cinq francs. — 4. Fayés côps d' lawe. — 5. Copènes. — 6. Li hosse-cowe. — 7. Dèès panê-cous. — 8. Ni roûvians mây. — 9. Après in-an. — 10. Qu'alans-gne div'ni. — 11. A Sint-Lînâ. — 12. Leû sôrt. — 13. Treûs-ègzimpes. — 14. A saqwants djônès. — 15. Ci n'ès-teût qu'on sondje. — 16. Sov'nans nos. — 17. On s' plaint tofér. — 18. Pon d' pont. — 19. Po-z-av'ni. — 20. Às pôves Grindôrs. — 21. Dji sù la môde. — 22. Li pây. — 23. Po l' glwére dèl Walon'rèye. — 24. Lès trôrs. — 25. Nosse franc. — 26. Citwèyin d'oneûr. — 27. Ployans-nos. — 28. Po k'nohe li bone ètinte. — 29. Qwand dj' sèrè dèputé. — 30. Ê-bin, nèni. — 31. Dispôy qui dj' so r'marié. — 32. One drole di paskèye.

Jury: J. HERBILLON, J. DURBUY, M. FABRY, *rapporteur*.

27^e Concours. *Recueil de poésies*. — 1. Trop târd. — 2. P'titès bièsses. — 3. Anêtis. — 4. Vèsprèyes, nêts, matins. — 5. Dèès rizètes èt dèès grimaces. — 6. Hèsbaye.

Jury: A. L. CORIN, A. GRÉGOIRE, J. CALOZET, *rapporteur*.

28^e Concours. *Scène populaire*. — 1. Vinez nos vouy. — 2. A pont.

Jury: L. LAGAUCHE, L. MARÉCHAL, R. BOXUS, *rapporteur*.

29^e Concours. — 1. Lès deûs wèzins. — 2. Li p'tite Rodje-Bonète. — 3. Li leû èt lès sèt' biquèts. — 4. Dj'han l' Troufleû. — 5. Adaptations liégeoises d'Horace. — 6. Li mayeûr di Lidje.

Jury: F. TOUSSAINT, O. JODOGNE, A. GRÉGOIRE, *rapporteur*.

30^e Concours. — 1. Dèès vrèyes. — 2. Essai de « cross » liégeois. — 3. L'èritèdje dè cotî.

Jury: L. MARIQUE, M. FABRY, J. WISIMUS, *rapporteur*.

CONCOURS DE 1946

auxquels ont été intégrés ceux de 1941.

Résultats

21^e Concours. *Étude descriptive*. — Troisième prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Deux croquis satiriques*; mention honorable à M. A. FRÈRE de Gilly, pour *Êl maneûve*.

22^e Concours. *Récit assez étendu.* — Conclusions négatives.

23^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — Mention honorable à A. LEBRUN, de Dinant, pour *L'Éritance* ; mention honorable à M. A. FRÈRE, de Gilly, pour *Sagwantès fèves* ; mention honorable à O. WILLAIN et G. DECHÈVRES, de Mons, pour *Istwâre dé passer l' tamps*.

24^e Concours. *Pièce lyrique.* — Mention honorable à L. MOTMANS, de Liège, pour *Si nos-avis on pô d'agrès* ; mention honorable à C. FOURNY, de Grivegnée, pour *Fât-i ?* ; mention honorable à A. BASTIN, de Herbesthal, pour *Lu vègne èt l' vin* ; mention honorable à (sans billet cacheté) pour *Pèlèrinédje d'amoûr* ; mention honorable à H. PETITJEAN, de Moll-Donck, pour *Rèspone à m' feume* ; mention honorable à A. LEBRUN, de Dinant, pour *Awoûs'* ; mention honorable à R. BROSE, de La Mallieue, pour *Conchince è pây* ; troisième prix A. LEBRUN, de Dinant, pour *Lès bèles do djôû* ; deuxième prix à R. BERTRAND, de Chatelineau, pour *Alumwér*.

26^e Concours. *Pasquète.* — Deuxième prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Tot l' monde égâl* et une mention honorable au même pour *Copènes* ; mention honorable à L. MOTMANS, de Liège, pour *Treûs-ègzimpes, Po-z-av'ni, Dji sù la môde* et *Ployans nos* ; mention honorable au même auteur pour *Après in-an, Lès trôs, Nosse franc* et *Citwèyin d'oneûr*.

27^e Concours. *Recueil de poésies.* — Mention honorable à A. BASTIN, de Herbesthal, pour *Trop târd* ; mention honorable à G. FADEUX, de Loncin, pour *Hèsbaye* ; troisième prix à M. A. FRÈRE, de Gilly, pour *Dès rizètes èt dès grimaces*.

28^e Concours. *Scène populaire.* — Conclusions négatives.

29^e Concours. Premier prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Dj'han l' troubleû* ; mention honorable au même pour *Li leû èt lès sèt' biquets* ; deuxième prix au même pour *Li p'tite Rodje-Bonète* ; premier prix au même pour *Adaptations liégeoises d'Horace* ; mention honorable au même pour *Lès deûs wèzins* et pour *Li mayeûr di Lidje*.

30^e Concours. — Conclusions négatives.

CONCOURS DE 1947

Pièces reçues

20^e Concours. *Toponymie.* — 1. Toponymie de la commune de Rotherx-Rimière.

Jury : O. JODOGNE, F. ROUSSEAU, J. HERBILLON, *rapporteur*.

21^e Concours. *Étude descriptive.* — 1. Pòrtrêts à l' plome. — 2. Vèrvî du d'vins l' tîmps. — 3. Souwés rèspèlès. — 4. Li bwès. — 5. Barone.

Jury: J. WISIMUS, J. CLOSSET, L. MARÉCHAL, *rapporteur.*

22^e Concours. *Récit assez étendu.* — 1. Li corwèye da Lorint. — 2. Li hazard. — 3. Pî d' moute. — 4. Tchi-tchi. — 5. Mès marionètes.

Jury: L. LAGAUCHE, F. ROLAND, O. GILBART, *rapporteur.*

23^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — 1. Li ritche dame èt l' gra-weûse è batches. — 2. Rapwètrouïe. — 3. A nos turtos. — 4. Awoureûs qwand minme. — 5. Li potèye. — 6. Li vî Lidjwès. — 7. Lès-ocultés. — 8. Li sot-dwèrmant, li spirou èt l' neûhète. — 9. L' leû èt l'agneû. — 10. L' cigale èt l' fourmi. — 11. Tot çou qu'on vout. — 12. Petite histoire. — 13. On bon martchî dîner. — 14. Saqwants prautes. — 15. Pa-t-avau lès corons. — 16. Li pèheû, si fème èt l' pèhon. — 17. Avinteûre d'on tin-deû. — 18. Li tchèsse èst drovowe. — 19. Li hou. — 20. Carèles di han-teûs. — 21. Ètindans-nos. — 22. Lu passé rèspônd d' l'av'nîr.

Jury: J. DESSARD, M. DUCHATTO, Ch. DEFRECHÉUX, *rapporteur.*

24^e Concours. *Pièce lyrique.* — 1. Ci n'est nin por mi. — 2. Qwand vos avez sètchî l' diale po l' cowe. — 3. Andje ou démon. — 4. Li ri. — 5. Bèlès valèyes dèl Walonèye. — 6. Tchanson po l'innèye. — 7. Pinsèyes èt vûzions. — 8. Grigneûs rimès. — 9. Prindans l' tîmps come i vint. — 10. Lès mâvas tîmps. — 11. Quéques râvions d'amouîr. — 12. À pré-tîmps. — 13. Tchant dèl Walonèye. — 14. Nos t'inmans. — 15. Dwèrmez. — 16. Salut, pré-tîmps.

Jury: A. BASTIN, M. FABRY, M. DELBOUILLE, *rapporteur.*

25^e Concours. *Cramignon.* — 1. Crāmignon. — 2. Nos-inmans d' tchanter. — 3. Vinez, Nanète. — 4. Vive li Walonèye.

Jury: J. DESSARD, J. DURBUY, E. POLAIN, *rapporteur.*

26^e Concours. *Pasquèye.* — 1. Ni cwèrez nin. — 2. Çou qu' nos-avans. — 3. Moumints qu' nos vikans. — 4. Po 'ne pognèye di mains. — 6. Lès deûs sinistrés. — 6. À d'fèt' d'on tite. — 7. On d'vreût candjî çoula. — 8. Mèsse dèl djowe. — 9. Rèspônses. — 10. Rivindje ou pardon. — 11. Spaw'teûs.

Jury: L. LAGAUCHE, J. CALOZET, J. DESSARD, *rapporteur.*

27^e Concours. *Recueil de poésies.* — 1. Pou vo nouvèle anèye. — 2. L'an, lès meûs, lès sêzons. — 3. Avâ lès sâhons. — 4. Rôbalédjes. — 5. Lidje. — Tot plok'tant.

Jury: L. MARIQUE, J. DURBUY, R. BOXUS, *rapporteur.*

28^e Concours. *Scène populaire.* — 1. Dèdè amon l' cwèfeû. — L' rêve d'in vieux Tournaisien.

Jury: Ch. DEFRECHEUX, N. HOHLWEIN, M. DUCHATTO, *rapporteur.*

29^e Concours. — 1. Adaptation de quatre extraits de Sénèque. — 2. Po-z-èscoler lès omes. — 3. Li fidélité må rècompinsêye.

Jury: O. JODOGNE, Fr. TOUSSAINT, A. GRÉGOIRE, *rapporteur.*

CONCOURS DE 1947

Résultats

20^e Concours. *Toponymie.* — Deuxième prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Toponymie de la Commune de Rotheux-Rimière.*

21^e Concours. *Étude descriptive.* Troisième prix à S. HOUVELEZ, de Jupille, pour *Barone.*

22^e Concours. *Récit assez étendu.* — Mention honorable à S. HOUVELEZ, de Jupille, pour *Mès marionètes*; mention honorable à M. KREMER, de Seraing, pour *Li hazard*; troisième prix à S. HOUVELEZ, de Jupille, pour *Tchi-Tchi*; troisième prix à A. SERRON, de Liège pour *Pîd d' moute* (roman).

23^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — Troisième prix à A. BALLE, de Bruxelles, pour *Saqwants prautes*; deuxième prix à O. FROMONT, de Chapelle-lez-Herlaimont, pour *Pa-t-avau lès corons.*

24^e Concours. *Pièce lyrique.* — Mention honorable à L. MOTMANS, de Liège, pour *Ci n'est nin por mi*; mention honorable à J. GASPAS, de Warzée-Sény, pour *Li ri.*

25^e Concours. *Cramignon.* — Conclusions négatives.

26^e Concours. *Pasquète.* — Mention honorable à E. RENARD, de Beaufays, pour *Rivintche ou pardon* et pour *Spaw'teûs.*

27^e Concours. *Recueil de poésies.* Conclusions négatives.

28^e Concours. *Scène populaire.* — Conclusions négatives.

29^e Concours. — Deuxième prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Adaptation de quatre extraits de Sénèque* et un Premier prix au même, pour *Po-z-èscoler lès omes.*

CONCOURS DE 1948

Pièces reçues

7^e Concours. *Recueil de documents intéressant les parlers wallons.* — 1. Noms de familles.

Jury: M. DELBOUILLE, J. WARLAND, A. GRÉGOIRE, *rapporteur*.

21^e Concours. *Étude descriptive.* — 1. On p'tit bièstire. — 2. Bèrwète tot dè long. — 3. Bètchou. — 4. Li controleûr. — 5. A qwè tuse-t-i ? — 6. Cåse dè clapètes. — 7. Qui nos è d'meuire-t-i ? — 8. Mågré tot. — 9. So l' grand-route. — 10. Îr èt oûy. — 11. Deûs marièdjes. — 12. Lès vîs vizèdjes di Vèrvî. — 13. Sôdârd. — 14. Li mèssèdje. — 15. Li sote. — 16. Lu race.

Jury: L. MARÉCHAL, J. CLOSSET, M. DUCHATTO, *rapporteur*.

22^e Concours. *Récit assez étendu.* — 1. Sins djambe. — 2. Mère èt fêye. — 3. Li complainte d'on manèdje. — 4. Al Rimîre. — 5. Gueufosse.

Jury: L. MARIQUE, J. DURBUY, J. CALOZET, *rapporteur*.

23^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — 1. Li roy èt l' mar'hâ. — 2. Èst-ce vrêye ou nin. — 3. Ine rimarque. — 4. Po s' niyêye. — 5. Mi wèzin Tchêdôre. — 6. Qu'avez-ve à piède ? — 7. L'ome sô. — 8. Li ho-veûse di vêye. — 9. Al pêhe. — 10. Al fignêse dè Pastèdjî. — 11. Mi p'tite soûr. — 12. Qui sâreût-on dire ? — 13. Li mèhin da Donêye.

Jury: J. WISIMUS, J. DESSARD, O. GILBART, *rapporteur*.

24^e Concours. *Pièce lyrique.* — 1. Tûsez-i. — 2. Kimint qu' çoula va. — 3. Trop vî. — 4. Djussès r'dites. — 5. Sèmez l'amoûr. — 6. Mi fré. — 7. Li royène dè qwârtî. — 8. Blawète d'amoûr. — 9. Tèm'tèdje. — 10. Payis walon. — 11. Diêw mi l'a r'pris. — 12. Pocwè. — 13. Fîr d'esse marié. — 14. Wice è-st-i l' progrès ? — 15. È nosse Walon'rêye. — 16. Li plêhant Colas. — 17. Pocwè qu' dju scrêye. — 18. Cwand l' santé bro-gne. — 19. Nute di Noyé. — 20. Dji v's-inme. — 21. A m' vî fauteûy.

Jury: L. LAGAUCHE, Fr. ROLAND, Ch. DEFRECHÉUX, *rapporteur*.

25^e Concours. *Cramignons.* — 1. Li bèle Marêye. — 2. Frantchi-mont.

Jury: Fr. TOUSSAINT, F. ROUSSEAU, R. BOXUS, *rapporteur*.

26^e Concours. *Pasquêye.* — 1. Lès pris bahèt. — 2. C'èst ric'nohou. — 3. Dj'ô bin. — 4. Â d'fêt' dè mîdes. — 5. Li vrêye bon Diu.

Jury: Le même que pour le 25^e concours.

27^e Concours. *Recueil de poésies.* — 1. Tot bètch'tant.

Jury: L. LAGAUCHE, L. MARÉCHAL, M. FABRY, *rapporteur*.

28^e Concours. *Scène populaire.* — 1. Li monde ritoûrné. — 2. Jules èt mi.

Jury : N. HOHLWEIN, J. WISIMUS, L. MARIQUE, *rapporteur*.

29^e Concours. — 1. Adaptâchon di sî sonèts. — 2. Lès treûs patârs. — 3. Li mwért èt l' boskèyon. — 4. Li Lwarou. — 5. L'èritédje dè cotî.

Jury : A. GRÉGOIRE, M. DELBOUILLE, O. JODOGNE, *rapporteur*.

30^e Concours. — 1. Pus dèss guéres. — 2. Deûrès pinséyes. — 3. Pèneûse pinséye.

Jury : N. HOHLWEIN, J. CLOSSET, F. ROLAND, *rapporteur*.

CONCOURS DE 1948

Résultats

7^e Concours. *Recueil de documents intéressant les parlers wallons.* — Deuxième prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Noms de familles*.

21^e Concours. *Étude descriptive.* — Mention honorable à N. GROSJEAN, de Verviers, pour *Lès vîs vizèdjes di Vèrvî* ; troisième prix à R. BOXUS, de Bruxelles, pour *On p'tit bièstîre* ; troisième prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Li bètchou* et pour *Li contrôleûr* ; troisième prix à A. BASTIN, de Herbesthal, pour *Lu race*.

22^e Concours. *Récit assez étendu.* — Deuxième prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Al Rimîre*.

23^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — Mention honorable à M. KRÉMER, de Seraing, pour *Li roy èt l' mar'hâ* ; troisième prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Qui sâreût-on dire* et pour *Li mèhin da Donéye*.

24^e Concours. *Pièce lyrique.* — Mention honorable à L. MOTMANS, de Liège, pour *Kimint qu' çoula va* ; mention honorable à C. FOURNY, de Liège, pour *Cwand l' santé brogne*.

25^e Concours. *Cramignon.* — Mention honorable à H. MAHY, du Val Saint-Lambert, pour *Li bèle Marèye*.

26^e Concours. *Pasquèye.* — Troisième prix à L. MOTMANS, de Liège, pour *Lès pris bahèt* ; mention honorable au même auteur pour *Â d'fèt' dèss môdes* et pour *C'èst ric'nohou*.

27^e Concours. *Recueil de poésies.* — Troisième prix à A. GILOT, d'Évegnée-lez-Micheroux, pour *Tot bètch'tant*.

28^e Concours. *Scène populaire.* — Conclusions négatives.

29^e Concours. — Premier prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Lès treûs patârs* et un troisième prix au même pour *Li Lwarou*.

30^e Concours. — Conclusions négatives.

CONCOURS DE 1949

Pièces reçues

1^{er} Concours. *Étude sur les règlements, les us et coutumes d'une ancienne corporation.* — 1. Lès dièrinnès tièsses di pîpes.

Jury: F. ROUSSEAU, E. POLAIN, E. LEGROS, *rapporteur*.

7^e Concours. *Recueil de documents intéressant les parlers wallons.* — 1. Noms de Familles, Sobriquets.

Jury: A. GRÉGOIRE, J. WARLAND, M. DELBOUILLE, *rapporteur*.

18^e Concours. *Vocabulaire d'une section de l'histoire naturelle.* — 1. Dictionnaire wallon namurois des noms d'animaux.

Jury: A. L. CORIN, J. WARLAND, M. DELBOUILLE, F. ROUSSEAU, *rapporteur*.

21^e Concours. *Étude descriptive.* — 1. Tièsses di hoye. — 2. Deûs qui promètèt. — 3. Drole di mècanique.

Jury: L. MARÉCHAL, J. CLOSSET, M. DUCHATTO, *rapporteur*.

26^e Concours. *Récit assez étendu.* — 1. È l'âbion d' Notger. — 2. Tâyes èt ratayons. — 3. Inte camarâdes. — 4. Li fiye Maurière. — 5. Li Boze da Dôre.

Jury: J. CALOZET, L. MARIQUE, O. GILBART, *rapporteur*.

23^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — 1. Mi soûr. — 2. Noyète. — 3. L'afêre dè Coq. — 4. Li truc da Bouyote. — 5. Manèdje. — 6. Li nut' dè Noyé. — 7. Pitite lèçon.

Jury: J. DESSARD, J. WISIMUS, L. MARIQUE, *rapporteur*.

24^e Concours. *Pièce lyrique.* — 1. Lu vî banc dèl gloriète. — 2. Tchantez, pitits-ouhês. — 3. Dona eis requiem.

Jury: L. LAGAUCHE, Ch. DEFRECHEUX, Fr. ROLAND, *rapporteur*.

26^e Concours. *Pasquèye.* — 1. Bouêdes èt mintrêyes. — 2. Hâtins. — 3. À ci qui n' sène nin sès lètes. — 4. Îr, ouÿ èt d'min. — 5. Lès Mario-nètes.

Jury: Fr. TOUSSAINT, J. DESSARD, R. BOXUS, *rapporteur*.

27^e Concours. *Recueil de poésies.* — 1. So tchamps, so vôyes. — 2. Babouyèdjes.

Jury: L. LAGAUCHE, J. DURBUY, L. MARÉCHAL, *rapporteur*.

29^e Concours. *Traduction ou adaptation.* — 1. Ine vile pice-crosse. — 2. Filoguèt. — 3. Li mère si t'nève. — 4. Adaptation d'Horace, Sat. II, 2. — 5. Adaptation d'Horace, Sat. I, 6.

Jury: A. GRÉGOIRE, O. JODOGNE, J. HERBILLON, *rapporteur*.

30^e Concours. — 1. Les bons métiers des Meuniers, des Boulangers et des Brasseurs de la Cité de Liège.

Jury: F. ROUSSEAU, M. FABRY, M. PIRON, *rapporteur*.

CONCOURS DE 1949

Résultats

1^{er} Concours. *Étude sur les règlements, les us et coutumes d'une ancienne corporation.* — Conclusions négatives.

7^e Concours. *Recueil de documents intéressant l'histoire des parlers wallons.* — Deuxième prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Noms de familles. Sobriquets.*

18^e Concours. *Vocabulaire d'une section de l'histoire naturelle.* — L'œuvre présentée a été retirée par son auteur.

21^e Concours. *Étude descriptive.* — Troisième prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Drole di mécanique.*

22^e Concours. *Récit assez étendu.* — Troisième prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Tâyes èt ratayons*; mention honorable à R. BOXUS, de Bruxelles, pour *Li Boze da Dôre* et pour *Li fiye Maurlière.*

23^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — Deuxième prix à Edg. RENARD, de Beaufays, pour *Manèdje*; troisième prix au même auteur pour *Nut' di Noyé*; troisième prix au même auteur pour *L'afère dè coq*; mention honorable au même auteur pour *Li truc da Bouyote.*

24^e Concours. *Pièce lyrique.* — Troisième prix à A. BASTIN, de Herbesthal, pour *Dona eis requiem.*

26^e Concours. *Pasquète.* — Deuxième prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Hâtins* et pour *À ci qui n' sène nin sès lètes*; troisième prix au même auteur pour *Îr, oûy èt d'min*; mention honorable au même auteur pour *Bouûdes èt mintrêyes.*

27^e Concours. *Recueil de poésies.* — Mention honorable à A. GILOT, d'Évegnée, pour *Babouyèdjès*

29^e Concours. *Traduction.* — Mention honorable à Edg. RENARD, de Beaufays, pour *Ine vile pice-crosse*, pour *Filoguèt*, pour *Adaptations d'Horace* (4 et 5) ; deuxième prix au même auteur pour la seconde partie de *Filoguèt* et pour la partie de la Satire d'Horace constituée par le Rat des villes et le Rat des champs.

30^e Concours. *Hors-concours.* — L'œuvre n'était soumise au jury que pour appréciations personnelles.

CONCOURS DE 1950

Pièces reçues

21^e Concours. *Étude descriptive.* — 1. Eune ristoufaye di cwèrbàs. — 2. Mès bizâjes.

Jury : L. MARÉCHAL, J. CLOSSET, M. DUCHATTO, *rapporteur*.

23^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — 1. Tot tûzant. — 2. Bèrwète. — 3. L'agne da Nonârd. — 4. Bèlès câyes èt rimès.

Jury : J. DESSARD, F. STÉVART, M. FABRY, *rapporteur*.

24^e Concours. *Pièce lyrique.* — 1. Li r'touène. — 2. Cinq rimès. — 3. Li bon mar'hâ. — 4. Li carmélite.

Jury : L. LAGAUCHE, Ch. DEFRECHEUX, F. ROLAND, *rapporteur*.

27^e Concours. *Recueil de poésies.* — 1. Îmâdje di Sèrè.

Jury : J. DURBUY, J. CALOZET, O. GILBART, *rapporteur*.

30^e Concours. *Hors-concours.* — 1. Li cadjolé rédjisse.

Jury : Ch. DEFRECHEUX, L. REMACLE, M. PIRON, *rapporteur*.

CONCOURS DE 1950

Résultats

21^e Concours. *Étude descriptive.* — Deuxième prix à R. BOXUS, de Bruxelles, pour *Mès bizâjes* et pour *Eune ristoufaye di cwèrbàs*.

23^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — Mention honorable à E. RENARD, de Beaufays, pour *Bèrwète* et *Bèlès câyes èt rimès*.

24^e Concours. *Pièce lyrique.* — Mention honorable à E. RENARD, de Beaufays, pour *Cinq rimés* ; mention honorable à R. BOXUS, de Bruxelles, pour *Li bon mar'hâ*.

27^e Concours. *Recueil de poésies.* — Conclusions négatives.

30^e Concours. *Hors-concours.* — Deuxième prix à E. RENARD, de Beaufays, pour *Li cadjolé rédjisse*.

CONCOURS DE 1951

Pièces reçues

2^e Concours. *Étude de folklore.* — 1. Deux contes folkloriques.

Jury : F. ROUSSEAU, O. JODOGNE, E. LEGROS, *rapporteur*.

21^e Concours. *Étude descriptive.* — 1. On towe lu pourcê. — 2. One sise d'iviér. — 3. Lu rwè pèheû.

Jury : A. CARLIER, L. LAGAUCHE, Ch. DEFRECHEUX, *rapporteur*.

22^e Concours. *Récit assez étendu.* — 1. Vèrvî. — 2. Contes èt ràvions. — 3. L' bia Nowé du père Rabourtout.

Jury : Le même que pour le 21^e concours.

23^e Concours. *Fable, petit conte, etc.* — 1. Deûs Tirolins pa d'zou 'ne pandule. — 2. Èl lum'çon éié l'guèrnouye

Jury : H. PETREZ, L. MARÉCHAL, G. REMY, *rapporteur*.

24^e Concours. *Pièce lyrique.* — 1. Ingrâtitude. — 2. Jean Warnotte. — 3. Priyîre sol Fagne. — 4. À vî tchène. — 5. Mètez al finièsse vosse tièsse. — 6. Lu rond d'ârdjint. — 7. Franchimont. — 8. Bîje d'iviér. — 9. Èspwér. — 10. Lu bleû cîr suteûlé. — 11. L'ovrêdje dèl laine. — 12. Lu mâvi. — 13. Lès rôses dèl vèye.

Jury : J. DESSARD, Ch. DEFRECHEUX, Fr. ROLAND, *rapporteur*.

26^e Concours. *Pasquèye.* — On Cyrano d'amon nos-autes.

Jury : Le même qu'au 23^e concours.

27^e Concours. *Recueil de poésies.* — 1. Lès ramâdjes d'in-èfant pièrdu.

Jury : M. FABRY, M. DUCHATTO, O. GILBART, *rapporteur*.

29^e Concours. *Traduction.* — 1. Li coûr acuzateûr. — 2. Lès bièsses qu'ont l' pèsse. — 3. L'agace.

Jury : Le même qu'au 27^e concours.

N. HOHLWEIN,
Secrétaire administratif.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

26^e, 27^e et 28^e Concours de 1940 à 1952

RAPPORT DU JURY PERMANENT

Les auteurs dramatiques ont envoyé au Concours permanent pendant cette longue période qui comporte cinq années de guerre, quelques soixante-dix pièces, dont sept drames lyriques, 31 pièces en un acte et 31 pièces en deux ou plusieurs actes.

Le rapport sur les productions théâtrales, fort détaillé dans les Bulletins antérieurs, doit, pour des raisons diverses, être établi ici avec une sévère concision. Nous avons donc renoncé, pour les œuvres qui n'ont pas été jugées dignes d'une distinction, à résumer leur affabulation et à signaler les critiques émises à leur propos. Ces critiques sont du reste celles que l'on retrouve d'un rapport à l'autre : production sans valeur ni promesse, médiocrité décourageante de fond ou de forme, maladresse ou naïveté, absence de métier, bref une carence presque complète des qualités dont un minimum eût cependant incliné le jury à la récompense. C'est une constatation qui s'applique tout spécialement au

26^e CONCOURS : *Drame lyrique, livret d'opéra ou d'opéra-comique.*

Le jury a reçu et examiné sept productions :

Djihène, drame lyrique en 3 actes (A. 44/1940) ; — *Li Royène dè Boùkètes*, 1 acte (A. 48/1940) ; — *Li couër èt l'âme*, drame lyrique en 3 actes, dialecte dinantais (A. 49/1940) ; — *A l' creùh'léye vòye*, opéra-comique en 1 acte (A. 16/1945) ; — *Li bièrdji*, opéra-comique en 1 acte (A. 17/1945) ; — *Li tchanson dè Névieu*, opéra-comique en 1 acte (A. 18/1945) ; — *A chacun selon ses œuvres*, opérette en 3 actes (A. 19/1945).

Aucune de ces œuvres n'a été jugée digne d'une distinction.

27^e CONCOURS : *Pièces en un acte.*

A ce concours, le jury a eu à examiner 31 pièces. Il a jugé ne devoir accorder aucune distinction aux œuvres ci-après : *Vantârdès !* comédie-vaudeville (A. 38/1940). — *À tribunâl* (A. 41/1940). — *Lès bonès*

vacances (A. 42/1940). — *Lès galètes di guère*, comédie-bouffe (A. 45/1940). — *L'èritance dol mèskène* (A. 50/1940). — *Ninouche* (A. 3/1945). — *Rôse* (A. 4/1945). — *A bon chat, bon rat* (A. 7/1945). — *Prumîrès-amouûrs* (A. 8/1945). — *Lès vis cœurs* (A. 9/1945). — *Arnoke* (A. 10/1945). — *Djîle èt Françwèse* (A. 11/1945). — *Loulou* (A. 24/1945). — *Si on saveût* (A. 28/1947). — *Catrène rawåde* (A. 29/1947). — *Li vwès dè passé* (A. 31/1947). — *L'ôte*, 1 acte en vers (A. 36/1947). — *Docteur* (A. 37/1947). — *Li parvinou* (A. 38/1947). — *I n'èst mây trop târd* (A. 4/1948). — *Li fèye dè cotî* (A. 7/1948). — *Prumîr avri* (A. 8/1948). — *Vis-èfants* (A. 2/1949). — *Bin fé èt lèyi dire* (A. 1/1950).

Par contre il a distingué quelques pièces d'une honnête médiocrité, offrant tout de même un certain nombre de qualités.

Bèzin (A. 35/1940), pièce en wallon de Nivelles. C'est plutôt une série de six tableaux populaires écrits pour la radio. Gusse a gagné à la Loterie coloniale un lot de 25.000 frs et vient de toucher son argent. Deux amis de rencontre l'entraînent aux courses de Boitsfort, puis dans un caboulot, ailleurs encore, et finissent par lui fausser compagnie en emportant la galette. Le dernier tableau est le retour de Gusse et l'accueil que lui réserve son épouse Julie. Évidemment tout cela n'a pas nécessité beaucoup d'imagination, mais l'œuvre est bien traitée et très bien écrite.

Fred chômera toudi ! (A. 36/1940). Fred est chômeur ; il querelle sa femme Julia parce qu'elle a acheté 1/5 de billet de la Loterie coloniale. Il le lui reprend et va le revendre à son ami Gusse. Dans l'entretemps, Julia apprend, en écoutant la radio, que son numéro gagne le gros lot. A son retour, Fred est loin de partager la joie de sa femme et lui en explique la cause. Peu après, Gusse entre et nous assistons au savant déploiement de ruses de la part des époux pour rentrer en possession du bienheureux billet. Ils y réussiront et comme à ce moment un contrôleur du fonds de chômage vient pour enquêter, Fred le met à la porte et déclare qu'il restera toujours chômeur. Sujet plutôt mince, mais écrit avec assez de verve.

À coron dè pazé, pièce rimée (A. 40/1940). Une page d'amour, un conflit banal de sentiments entre cinq personnages : la mère, la fille, le fils et deux prétendants rivaux, dont l'un intéressé. Tout cela accompagné d'une préface quelque peu naïve, où l'auteur ambitionne de se hausser dans sa pièce à l'analyse psychologique chère aux grands tragiques grecs Sophocle et Euripide. Mieux vaut ne pas appuyer et dire que la pièce a surtout valu parce qu'elle est bien écrite avec, de temps à autre, quelques envolées poétiques de bonne facture.

Dj'a pris m' pinsion (A. 39/1947). Tableau populaire assez animé. Miyin, ouvrier mineur, a pris sa retraite dans l'espoir de se reposer. Mais sa femme

Dadite, qui tient un petit magasin bien achalandé, le charge de multiples besognes et de travaux de ménage. Il est même harcelé par ses voisins qui continuellement requièrent son aide. Excédé, il signifie à Dadite qu'il ne fera plus rien dans le ménage et qu'il va demander à son frère Djerâ, contre-maître à la houillère, de pouvoir rentrer au charbonnage. A ce moment, son beau-fils Lèyon survient et lui demande de l'aider à décharger des caisses pour le magasin. Résigné et sous les regards narquois de sa femme, il va prêter l'aide réclamée.

A vrai dire, ce n'est pas une pièce au sens strict, mais plutôt une suite de dialogues sans prétention que l'on pourrait multiplier à volonté et qui ne créent ni action, ni intrigue. C'est surtout amusant et écrit dans une langue aimable.

Crapule (A. 3/1950). L'auteur aurait sans doute pu choisir un titre moins spectaculaire peut-être, mais aussi moins grossier. Bènwèt (45 ans) est un industriel que le succès a grisé. Après une soirée de haute noce, il ramène chez lui Madelinne (25 ans), une femme de mœurs légères. Dès sa rentrée, il bouscule, dans un langage fort peu distingué, son vieux domestique Françwès (65 ans) et lui signifie son congé. Décidé de continuer à s'amuser, il songe à aller jouer et va s'emparer de l'argent que son associé a déposé dans le coffre-fort pour les échéances prochaines. Alors c'est le drame moral : il se déroule sous forme d'un dialogue intime entre la conscience de Bènwèt, l'ancien honnête homme, et Bènwèt, le fêtard, sollicité par des tentations malsaines. Finalement (il y a quatre pages et demie de texte), la morale l'emporte et Bènwèt, après avoir liquidé Madelinne, fera ses excuses à son fidèle Françwès. En réalité, il n'y a qu'un personnage, les deux autres n'étant que des tests de crapulerie ; mais l'œuvre ne manque pas d'originalité et elle est écrite dans un wallon correct.

Li Wayin (A. 4/1950). Les deux guerres ont provoqué l'éclosion de plusieurs pièces écrites sur le même thème que *Li Wayin* (voy. notamment *L'ome qui passe*). L'homme revient longtemps après la guerre, horriblement défiguré, et trouvant sa place au foyer occupée par un autre, s'en va, sans être vu de la femme qu'il n'a cessé d'aimer, pour ne pas troubler la quiétude et le bonheur du nouveau ménage.

Li Wayin diffère peut être un peu des pièces du genre par des détails épisodiques, mais elle contient trop de longueurs, surtout dans le dialogue entre l'ome et Françwès, le second époux. Cependant l'œuvre est bien écrite, la langue est soignée et les personnages bien observés et naturels.

Èl pus bia cadô (A. 6/1950). L'héroïne, Jeanne, est institutrice et passe dans le village pour être célibataire, alors qu'elle est divorcée. Son collègue Michel Delmotte voudrait l'épouser. C'est à ce moment que paraît André

Moureau, l'ancien mari, qui vient demander à Jeanne d'accepter d'élever le petit garçon que sa seconde femme a mis au monde en mourant. Jeanne accepte, sans doute pour bien nous convaincre avec l'auteur que le plus beau cadeau que l'on puisse faire à une jeune femme qui fut mariée et est divorcée, c'est de lui donner à élever un enfant appartenant à son ex-mari, remarié et devenu veuf. L'auteur paraît n'avoir pas songé à l'in vraisemblance de cette donnée et à la situation bizarre qu'elle développe. La pièce pourra sans doute porter sur les âmes sensibles, et comme elle n'est pas dénuée d'intérêt et est bien écrite, le jury l'a jugée digne d'une distinction.

28^e CONCOURS : *Pièces écrites en plusieurs actes.*

Encore un concours bien fourni, où ont été envoyées 31 pièces. Les résultats n'en sont pas mauvais : beaucoup d'appelés et tout de même assez d'élus.

Le jury a écarté les pièces suivantes : *L'architèke*, 3 actes (A. 37/1940) ; — *Deûs coqs so leûs-èspons*, 3 actes (A. 47/1940). — *Li façåde*, 3 actes (A. 1/1945). — *Li coûr so l' main*, 3 actes (A. 2/1945). — *Fé l' boneûr di s' parèy, c'est fé l' sinne à minme tîmps*, 3 actes (A. 5/1945). — *Torine Boumâl*, 3 actes (A. 12/1945). — *I n'a qu'in Binche au monde*, 3 actes (A. 9/1945). — *Li fâvète dè Vért Bouhon*, 3 actes (A. 15/1945). — *Lès plans da Lambért*, 3 actes (A. 22/1946). — *Li bâhe qui touwe*, 3 actes et 4 tableaux (A. 25/1945). — *Coûr di feume*, 2 actes (A. 26/1947). — *In victwère di l'amour*, 3 actes (A. 30/1947). — *Li honte èt l'amour*, 3 actes (A. 32/1947). — *Qwårti à louer*, 3 actes (A. 33/1947). — *Julia*, 3 actes (A. 34/1947). — *L'oneûr divant tot*, 2 actes (A. 2/1948). — *Napoléyon*, 3 actes (A. 3/1948). — *Li monde ritoûrné*, 3 actes (A. 4/1949).

Et voici tout un palmarès de récompenses.

Li bé voyèdje, 3 actes (A. 46/1940). Trois actes dévolus à l'odyssée d'un de ces milliers de ménages qui, pris de panique en mai 1940, jouèrent en France aux réfugiés : 1^{er} acte, départ précipité vers Toulouse ; 2^e acte, la vie en France ; 3^e acte, le retour. Ces actes sont plutôt des tableaux sans action réelle, sans *vis comica* ; ce n'est pas une œuvre dramatique, mais plutôt une nouvelle dialoguée en trois chapitres. Le tout relève d'ailleurs plus du vaudeville que de la comédie, et on sent que l'auteur a voulu être amusant ; il y a réussi par son dialogue primesautier et sa verve gouailleuse ; il y a de l'esprit, mais l'auteur pourrait user avec plus de discrétion du jeu de mots facile et du coq-à-l'âne. D'autre part le wallon est bon et le style alerte.

A l' florèye Pâque, 4 actes (A. 39/1940). Mèliye, qui est aimée en silence par le varlet Lambert et recherchée par le vieux maître d'école Leplat,

aime et est aimée d'Émile Bâdwin (un peu compliqué, mais voyez *Andromaque* de Racine). D'autre part Tchârlote, qui a élevé Mèliye, se querelle constamment avec le mar'hâ Djèrôme Dèlsâ : ce n'est pas un mauvais signe. En effet, si le premier acte consacre les accorailles de Mèliye et d'Émile, le second est consacré à celles de Tchârlote et Djèrôme. Toutes ces fiançailles arrangées, le troisième acte reste éperdument vide : c'est à peine si l'on y annonce les deux prochains mariages à l'Florèye Pâque. Après ce vide du troisième acte, il y a le 4^e, où Mèliye, qui a contracté un refroidissement à un bal, meurt... et Lambert dans un long soliloque final exhale son amour. Pour le fond, c'est du romantisme attardé ; quant à la forme, l'action ne nécessitait pas 4 actes pour se dérouler et le tout aurait pu être condensé en deux actes. Si tout cela trahit l'inexpérience, par contre le wallon est très bon.

Li P'tite, 3 actes (A. 51/1940). Pièce dramatique en trois actes ; une étude psychologique, qui aurait pu être une œuvre marquante, si l'auteur avait pris le soin de buriner et modeler davantage le caractère de son héroïne.

Li P'tite, c'est Josète, orpheline recueillie par les époux Bienfait. Devenu veuf et obligé de se rendre à l'étranger, Bienfait confie Josète, maintenant une grande jeune fille, à la garde des voisins Blanvalet. Dès le début du second acte, nous voyons que Josète est devenue indispensable à Blanvalet, un entrepreneur : c'est elle qui, lors d'une grève, a fait décider la reprise du travail, elle s'occupe de la correspondance et tient la comptabilité. L'entrepreneur a un fils, Tchâles, qui vient d'obtenir son diplôme d'ingénieur ; il aime Josète et en est aimé. Il veut l'épouser, s'en ouvre à son père ; mais dès les premiers mots, Blanvalet l'arrête : il a pour lui d'autres ambitions. Le jeune homme quitte la maison. Au 3^e acte, Blanvalet attend l'issue d'un procès où sa responsabilité est engagée. Il est condamné à payer, dans les six semaines, 30.000 frs à la victime. Il ne les a pas, mais Josète le tire d'affaire en lui prêtant 20.000 frs. Peu après, Tchâles rentre au foyer paternel, mais il semble éviter Josète. Interrogé par celle-ci, il avoue qu'il a contracté une liaison coupable et se trouve dans l'obligation de se marier. Josète a le courage de refouler dans son cœur l'amour qu'elle nourrissait pour Tchâles, l'engage à réparer sa faute et pardonne à l'égaré, qui poursuivra sa destinée ailleurs.

Rawète èt sès valèts, 3 actes (A. 6/1945). Trois actes en vers traités avec un peu de naïveté. C'est un ménage de 5 hommes, soignés par Norine, servante dans la maison depuis 30 ans. Mais elle va prendre sa retraite et a fait appel, pour la remplacer, à sa nièce âgée de vingt ans.

Et c'est le miracle du charme et de la jeunesse. Tous s'empressent autour d'elle, jusqu'au vieux Patâr qui veut l'épouser ; mais le cœur

de la jeune fille a parlé en faveur de Simon, fils de Patâr. Celui-ci refuse de consentir à leur mariage ; Rawète s'en ira et peut-être son amoureux la suivra-t-il.

Bien qu'aucune scène ne présente de l'originalité, la pièce est bien conduite, les caractères bien dessinés. Quant aux vers, des alexandrins, d'une métrique boiteuse, obligeant l'auteur à des constructions tortueuses, ils n'ont rien du langage clair et harmonieux que l'on aime entendre à la scène ; pourquoi l'auteur, qui n'a vraiment rien d'un poète, ne s'est-il pas résolu à écrire son œuvre en prose ?

L'èspiègue, 3 actes (A. 14/1945). Remarquons d'abord qu'on ne dit pas *l'èspiègue*, en wallon, mais bien *li spiègue*. Trois actes d'une action assez alerte, mais sur un sujet plutôt naïf.

Lorint (45 ans), célibataire, a élevé deux neveux : Môrice, qui est soldat, et Juliète (16 ans), qui est en pension. Le premier est revenu en permission et a imaginé un stratagème (télégramme) pour faire revenir sa sœur quelques jours. Le hasard amène en auto un autre neveu, Lèyon (21 ans), sa femme Sofiye (19 ans) et la mère de celle-ci, Palmire. Lorint est épris de Palmire. Mais on apprend que Sofiye, employée de bureau, néglige son ménage. L'oncle, pour la corriger, imagine de charger sa très jeune nièce Juliète d'aider Sofiye dans les travaux du ménage comme servante sous le nom de Mérance, car les deux jeunes femmes ne se connaissent pas. Toute l'intrigue repose sur cette substitution de personnes, qui amène évidemment des quiproquos, pour se terminer par le dénouement prévu : le mariage de Lorint avec Palmire et l'amendement de Sofiye.

Les 3 actes ne sont pas assez proportionnés et les deux derniers pourraient du reste sans inconvénients être réunis en un seul. L'âge de l'héroïne Juliète (16 ans) est bien tendre pour l'expérience qu'on lui prête. L'action est alerte et bien conduite, le dialogue est serré et à part quelques expressions trop françaises, le wallon est bon.

Margaye, comédie-farce (A. 20/1945). Comédie-farce en wallon du Centre qui rappelle les tout premiers débuts du théâtre wallon ; l'invraisemblance s'y dispute avec le burlesque, et la trivialité y règne en maîtresse. Un maieur marie sa fille Apoline au receveur des contributions Modèsse. Quelques bouteilles de bourgogne offertes à cette occasion au secrétaire communal et au premier échevin, provoquent du brouillard dans les cerveaux et amènent une confusion entre les pièces relatives à cette noce et celles d'un autre mariage qui a lieu le même jour. L'erreur se réparera cependant, et tout rentrera dans l'ordre après toute une succession de scènes plutôt amusantes. L'action est bien conduite et mouvementée à souhait.

Pou l'oneûr (A. 23/1946). Mèliye Fèron a été abandonnée et a dû élever

seule sa fille naturelle Laure. Depuis, elle porte une haine vivace aux hommes. Cependant Laure a fait la connaissance d'Alfred Lorin et s'est laissée aimer. La mère chasse l'amoureux, qui part et disparaît pendant neuf ans. Mais Laure est enceinte et pour sauver l'honneur, Georges Lorin, frère d'Alfred, atteint d'une maladie mortelle, l'épouse. Il meurt peu après. Au 3^e acte, Alfred revient du Congo et vient réparer le mal qu'il a fait.

Tout cela est assez conventionnel, comme le sont les personnages, depuis la colporteuse Maria jusqu'au facteur, en passant par la petite fille Alfreda, qui, on ne voit pas trop pourquoi, s'exprime en français. Mais la pièce est bien conduite.

Li pot d' tère, 4 actes (A. 27/1947). Pièce du genre humanitaire et social avec tout ce qu'il comporte de naïf et de conventionnel.

Louis Dozo, ouvrier au Charbonnage de la Haute Belle Fleur, intente un procès à la Société qui l'occupe, parce que sa maison est fortement endommagée par les dégâts miniers. Le Charbonnage a jusqu'ici toujours refusé de lui donner satisfaction. Mantine, fille de Dozo, institutrice, a fait la connaissance d'Alfred Polain, ingénieur au Charbonnage, qui prend fait et cause pour Dozo. Résultat : ils sont renvoyés tous les deux. Mais les ouvriers menacent de faire grève et la direction cède enfin.

Comme dans toutes les comédies de ce genre, le ton peut paraître un peu prêcheur, mais l'œuvre est bien faite, et le wallon est très bon.

Lu pûrèye cohe, 3 actes (A. 1/1948). C'est une pièce en 3 actes très bien traitée et écrite dans une langue excellente.

Lu pûrèye cohe, c'est Louwis, fils cadet du cinsî Djôzèf. Il a déserté la ferme paternelle pour la grande ville. Revenu pour quelque temps à la campagne, ce mauvais fils s'y ennuie et malgré les sollicitations de sa mère, de son père et de Jan, son frère aîné, il s'en va, bien qu'il ait séduit Jane, orpheline recueillie par les fermiers. Il promet à contre-cœur à celle-ci de revenir l'épouser, mais ne tient pas sa promesse. La jeune fille cependant est enceinte et Jan, qui l'aime en secret, l'épouse pour sauver l'honneur de la famille. Au 3^e acte, le bonheur règne à la ferme ; l'enfant attendu est mort, mais a été remplacé par un charmant petit garçon qui a 5 ans. Louwis revient pour soutirer de l'argent à sa famille. Il est chassé par tous et par Jane elle-même, qui a trouvé le bonheur.

Le premier acte est sans aucun doute le meilleur ; l'action y est vive. On pourrait peut-être reprocher à la pièce de laisser deviner trop aisément le dénouement. Les caractères auraient aussi pu être plus nuancés, mais Louwis est réellement *ine pûrèye cohe* : il n'a pas l'ombre d'un bon sentiment.

Çou qu'arive (A. 5/1948). Une pièce dont le sujet est un peu naïf. Une

jeune fille coquette, Marève, est courtisée depuis longtemps par un brave ouvrier, Djôzèf Djâmâr, qu'elle délaisse pour épouser un beau phraseur, plus riche, Louwis Bolzée. Au 2^e acte, l'entente ne règne pas dans le ménage. Un accident mortel survient à propos pour faire disparaître le jeune mari et au 3^e acte, Marève, que Djôzèf, parti au Congo depuis trois ans, n'a cessé d'aimer, épousera son premier amoureux.

Il y a trop de longueurs dans certaines scènes ; la langue, bien que soignée, n'est pas théâtre, mais le wallon en est bon.

Édon, Zéfirin (A. 1/1949). On vient d'enterrer le patron de Jules Lejeune, contremaître d'une fabrique, et le notaire vient apprendre à l'intéressé que le défunt lui laisse par testament l'usufruit de son usine. Du coup, c'est la fortune et Mèliye, femme de Jules, échafaude des projets de vie large et comblée. Elle refuse pour sa fille Jane, l'employé Roger. Mais il faudra déchanter : d'abord Zéfirin et sa sœur Sidonie, héritiers de la nue-propriété, viennent s'ingérer dans les affaires des nouveaux riches. Au 2^e acte, ce sont les ennuis de la fortune ; entretien d'une grosse maison, ennuis avec les servantes, ennuis avec l'auto. Puis au 3^e acte, ce sont les difficultés dans la direction de la fabrique : taxes, contrôles, etc.

La pièce écrite en bon wallon, se lit facilement, mais, sauf au 1^{er} acte, l'action est nulle et le dénouement mal amené. Excédés, le contremaître et sa femme renoncent brusquement à cet héritage malencontreux.

Lu tchance (A. 2/1952). Pièce en dialecte verviétois d'une complication extrême. Au fond, il s'agit d'une femme, d'une commerçante qui a une telle foi en sa chance, que, sans argent, elle achète une maison en rente viagère, y établit un commerce, le fait fructifier, a la veine de voir décéder de mort subite celui à qui elle sert la rente viagère. Elle étend ses affaires, fonde une autre maison, achète des camionnettes, vend de tout, amène son commerce à son apogée. Mais au 3^e acte, le vent a tourné. La commerçante a toujours foi en sa chance ; elle supplie son fils d'aller jouer au Casino de Spa les derniers 30.000 francs disponibles. Heureusement il n'ira pas, trouvera un prêteur qui lui avancera 160.000 francs ; l'affaire sera renflouée, et il épousera celle qu'il aime, la fille du prêteur. Le jury a reconnu à cette pièce, malgré l'enchevêtrement des événements et les complications créées comme à plaisir, de grandes qualités littéraires, un dialogue assez serré et surtout un wallon d'une très grande pureté.

Le jury permanent :

† Joseph CLOSSET

† F. HALLEUX

D. WAGENER

† Ch. DEFRECHEUX

N. HOHLWEIN, *rapporteur.*

Conformément au règlement des concours, les billets cachetés joints aux pièces rejetées ont été détruits séance tenante, après déposition de ses conclusions par le jury permanent. L'ouverture des billets qui accompagnaient les œuvres récompensées a fait connaître comme auteurs :

Au 27^e concours : pour *Bèzin* (m. h.) et *Frèd chômera toudi* (m. h.), M. M. GOCHE, à Bruxelles ; pour *Dja pris m'pansion* (m. h.), M. H. BRENDEL, à Saint-Nicolas-lez-Liège ; pour *Crapule* (m. h.), M. L. LEJEUNE, à Ans ; pour *Li Wayin* (3^e prix), M. R. BOXUS, à Bruxelles ; pour *Èl pu bia cadô* (3^e prix), M. A. DELCOURT, à Nivelles.

Au 28^e concours : pour *Li bé voyèdje* (m. h.), M. D. BOVERIE, à Bressoux ; pour *A l' florèye Pâque* (m. h.), M. N. MARÉCHAL, à Liège ; pour *Li p'tite*, (m. h.), M. C. FOURNY, à Grivegnée ; pour *Rawète èt sès valèts* (m. h.), M. C. FOURNY, à Grivegnée ; pour *L'èspiègue* (m. h.), M. J. BERTRAND, à Marchin ; pour *Margaye* (m. h.), M. M. ROCH, à Marcinelle ; pour *Pou l'oneûr* (m. h.), M. N. LEMAÎTRE, à Charleroi ; pour *Li pot d' tère* (3^e prix), M. L. DIGHAYE, à Liège ; pour *Lu pûrèye cohe* (3^e prix), M. A. BASTIN, à Herbesthal ; pour *Çou qu'arive* (m. h.), M. L. MOTMANS, à Liège ; pour *Èdon, Zéfirin* (m. h.), M. A. BASTIN, à Herbesthal ; pour *Lu tchance* (3^e prix), M. J. WISIMUS, à Verviers.

TEXTES DIALECTAUX

Quatre extraits de

Copales èt djavès

par Joseph DURBUY

PREMIER PRIX

Sus 'ne plantche

À fond dè stâ d' vatches, podri l' gros gayèt,
Wice qui l' djoû n'intèure qui po deûs bawètes,
Dissus 'ne plantche pindowe à qwate bons havèts,
S'anôye on n' pout pus' ine tote blanke robète !

On l'a mètou là po s' fé 'ne bone gorlète.
Èle prindrè, dit-st-on, pus rad'mint dè pwès.
Ça n'èspètche qui l' bièsse fèt 'ne pèneûse binète
À fond dè stâ d' vatches, podri l' gros gayèt.

Èle si r'veût djougler — avou bin dè r'grèts —
À solo d'vins 'ne trèye. Èlle èstît leû sèt'...
Oûy èle passe si vèye mièrseûle, sins-agrès,
Wice qui l' djoû n'intèure qui po deûs bawètes !

Pus dè tinrès jèbes ! Djoûrmây on li pwète
Dè fènèyès crosses sètches come dè cayèts,
Èt d'abeûre n'a mây li pus p'tite goûrdjète
Dissus l' plantche pindowe à qwate bons havèts !

Potchî disqu'à l' tère, c'est riskant, ma fwè.
Si l' gris tchèt l' hapéve d'on còp po l' garguète ?
Portant, Diè sèt qui, sus s' mète qwàré d' bwès,
S'anôye on n' pout pus' ine tote blanke robète.

« Mî vât d'morer chal », pinse li bièsse cowète,
Sins s' doter qu'on djoû li vatchî Frékèt
Vinrè li claper s' min podrî l' makète
Èt li f'rè d'on còp fé s' dièrin hikèt
À fond dè stâ d' vatches !

Faro

È d'foncé tonê qui li chève di djîse
A l'intrêye dèl heûre, dizos l' birôdi,
Faro, l' poyou tchin, s'a d'mandé tote sîse :
« Wice è-st-i passé, li p'tit hingue vatchî ? »

Ci n'èst nin portant qu'à pus d'ine riprîse,
Po tot-avâ l' cinse i n'âye nin nahî ;
È s' a-t-i r'batou tos lès stâs, lès r'mises,
Sins trover, chaque fêye qu'on l'a dislahî.

Îr, il a vèyou dè tchandèles èsprîses,
Divant 'ne longowe kèsse, là dè djins priyît.
Èt v' polez compter qu'i hapa 'ne bèle crîse,
Ca l' mèsse li mostra l'ouh avou s' mèspli.

Oûy, li plêve touméve sèrêye, fine èt grîse
Qwand a v'nou l' curé câzi blanc moussi ;
Pwis 'l a 'nnè ralé po l' vòye di l'èglise
Avou l' kèsse di bwès qu' lès vârlèts pwèrtît.

È d'foncé tonê qui li chève di djîse,
Lès pates sitindowes, li front règrignî,
Faro s'a d'mandé câzi tote li sîse :
« Wice è-st-i passé, li p'tit hingue vatchî ? »

Tchèsse às rats

Hop, às rats, Blanc-Pid, nos alans fé l' tchèsse,
Ènn' a tot bibré chal è stâ d' pourcês.
Apicîz vosse lampe, vos loum'rez, vatch'rèsse...
Èt twè là, hèrdî, make avou t' pèlhê !

Dji va k'mander l' tchin. Fez sins brut, s'i v' plêt.
Tapez l'ouh â lădje bin reûd, d'ine plinte pèce.
C'est ça !... Qu'aveû-dje dit ! Veûs-se lès gris cabês ?...
Hop, às rats, Blanc-Pid, nos alans fé l' tchèsse !

Apice-lès, nosse tchin, fês crohî leû tièsse !
T'âres deûs bons soukes ! Tins, broke è moncê
Come fleur di ratî ! Vo-t'-là sûr à l' fièsse,
Ènn' a tot bibré chal è stâ d' pourcês !

Qwè ? Vos t'nez vos cotes ?... Vos n' polez mâ, dê ;
Djamây ine pitite n'a magnî 'ne grosse bièsse.
È l' plèce dè tchawî come on p'tit gnègnê,
Apicîz vosse lampe èt s' loumez, vatch'rèsse !

Cwîk !... Aha, ci-chal ni d'mandrè nin s' rèsse ;
On côp d' broke a fêt craquer sès-ohês...
Louke ci-là so l' meûr, qui gripe à l' vitèsse !
Alons twè, hèrdî, make avou t' pèlhê !

Way ! Vo-chal in-ôte qu'atrape li rôkê !
Avou m' gros sabot dj'a sprâtchî sès cwèsses !
Rèscoulez, bâcèle ; i s' catche on mādre
Là podri vosse cou... Hay ! Dâre li sus l' crèsse !
Hop !.. Às rats, Blanc-Pid !

Handèle

« Kibin, nosse dame, po lès cossèts ? »
— « Po qwand 'nn' aler ? » — « Londi, cins'rèsse. »
— « M'ènnè donrez-ve à dîh-ût pèces ? »
— « Dîh-ût pèces !... Poqwè nin l' bilèt,

Tant qu' vos-î èstèz ? Ca, ma fwè,
Vos n' droûvrîz nin vosse boke pus lâdje
Èt vos livrîz co pus d'imâdjès.
Mins... C'èst bécôp trop tchîr, parèt ! »

— « Trop tchîr, dihez-ve ?... Nin tant sûremint ;
Il âront d'min leûs sèt' samin'nes,
Èt v' qwirrîz co longtîmps 'ne dozin'ne
Di pus hêtîs ! » — « Dj'ennè convin ;
Mins dji veû deûs pus p'tits là-d'vins !
Vos d'vrîz co lès wârdèr 'ne tchokète ;
Qwand l' mère n'âre pus qu' zèls âs têtes,
Ç' sèrè vite deûs clapants noûrins.

Fez-me on pris po lès dî pus bès ! »
— « Dji l'a fêt ; c'è-st-à vos dè dire. »
— « Djusse !... Li coss'lêye è-st-à m' manîre ;
Vos-ârez sèt' cints po l' hopê. »
— « A catwaze pèces, vos !... Nèni, dè !
I n'îront nin fou d' chal mons d' saze ! »
— « A ç' pris-là wice volez-ve qui dj' vasse ?
Tinez, vos 'nn' ârez qwinze. Èst-ce fêt ? »

— « Rimètez l' pèce ! » — « Mins dji n' sâreû !
Dji boutè chal po fé tère èwale ;
Dji n' gâgn'rè d'dja nin 'ne vète gruzale ! »
— « Adon, dji sây'rè 'n-ôte ak'teû.
Nos n'èstans nin mariés nos deûs. »
— « Si vos savîz come djèl rigrète ! »
— « Potince ! Wârdèz vos colibètes,
Èt si n' sèyîz nin si vîreûs ! »

— « Vîreûs, mi ?... Mins, nosse dame, c'èst vos !
Si dji v' hoûtéve, diâle mi possède,
Dji lêreû chal tote mi boûrsète ! »
— « Vos n'avez wâde, vî fin matchot !
Èt dji v' va dire mi dièrin mot ;
Avou vos-ôtes, i s' fât disfinde :
Lès prindrez-ve ? Ou n' sont pus à vinde ! »
— « Fâre co bin qu' dj'î passe oûy, djo ! »

— « Deûs francs d' cowe, èdon, come todi ?
Dji n' vou nin qui l' hièrdi m' quèrèle. »

— « Dji n' discute djamây li dringuèle ;
C'est l' boneûr dès bièsses, come on dit.
Fôrez-lès bin leû-z-apétit. »

— « V' n'avez nin dandji d'avu sogne ;
Chal, vos savez bin come on sogne.
Vos n' lès rik'noh'rez nin londi ! »

— « Po ça, v's-ârez 'ne pougnèye d'édans ;
Èt po qui l' handèle mi pwète tchance,
Po l' prumî pôve vola deûs çances,
Èco 'ne afêre di bâclèye, djans,
Come sovint, tot nos disputant !

Dji m' va pôr achèver m' toûrnèye ! »

— « Èt mi dj' va rataquer m' bouwêye. »

— « Bon corèdje, dame ! » — « Bone tchance, martchand ! »

Six extraits de

Lès pinchètes

par Charles GEERTS

DEUXIÈME PRIX

Quand nos nos r'pouçons à scrène

Quand nos nos r'pouçons à scrène
Zous l'awous' dè no culot,
I n'a wére place pou dèl pène,
Èt l'estûve qui bat s'n-avène
Nos fêt tout roujdjes avû s' pot.

C'est l' tamps qu'à l'uche tout s'indjèle,
Lès grouz'lis come lès mouchons,
C'est l'eûre què l' « Tout Seû » trambèle
Pace-què l' vint d' bise qui bèrdèle
Chène li cachî dès rézons.

Adon vos dèv'nèz sondjeûse
Èt vo-n-âme s'in va dè d'ci.
Èl miène, qui sèt l' vôle pûreûse,
Èl sût... èt l'èrtwève ûreûse,
Astokéye lé in souv'ni.

Èl chéf a r'lèvé s' baguète...

Èl chéf a r'lèvé s' baguète,
Lès coupes s'in vont s' mète au rond,
Èt pindant qu' sès fiyes dans'ront,
Leû mère fra d-aler s' raguète.

Lès pus francs s'avanc'tè rêtes
Pou raf'ter lès bias mouchons,
Astokîs come dès buchons,
Lès chitoûs wét't-à cornète.

On s' fout 'ne masse d'in galopia,
On pale mau d'in nû capia,
On a peû qu' ça finichisse...

Tout l' djonnèsse rit dins l' souyin,
A pârt ène brâve pètite djin,
Qui marone pace qu'èle tapisse...

Léchèz mori vo mangn dins l' miène

Léchèz mori vos mangn dins l' miène
Mèt'nant què l' nût' nos-a muchîs,
Èyè cachon' dè n' pus sondjî
Qu'à çou qu' nos n' polons nî nos dire
Quand-i fèt djoû.

Léchèz mori vo mangn dins l' miène
Pusquè l' vî monde s'a dèstindu,
Èyè què l' boneûr s'a pièrdu
Tout conte dè nous, ci su no voye,
Potète insprès.

Léchèz mori vo mangn dins l' miène,
L'Amoûr véra bîⁿ seûr nos ké.
Dèmoron' laumint sans d'vizer,
I s'ra co tamps dè r'mète nos masses
Quand l' djoû r'véra.

Léchèz mori vo mangn dins l' miène,
Dju m' sin ûreûs come i n' d-a pon.
I fèt si nwâr
I fèt si bon...
Si dju brèyoû là su vo spale,
Vos d-in rîrîz ?

Èl nû't' sans bèle qui m' sake à l'uche

Èl nû't' sans bèle qui m' sake à l'uche
Tout seû come in leûp
A fét tère tous lès cîs qu'èle muche
Pace-què d'avou peû.

Èle m'insorcèle come ène coumère
Prom'teûse dè bons djoûs
Èyè dju sin què m'n-âme t't-intière
Balzine dins sès doûts.

Èl nwâre fichôte pou què d' m'arète
Fét clinkî mès pîds
Èyè l' gros bètch qu'èle mè rafète
Ramatit mès-îs.

Mès quand m' tou'r vî't d' li fé 'ne brasséye,
Mès deûs bras stindus
N'apiç'tè pus fok qu'ene bèkéye
Dè froûd dèspardu...

Tant qu' vo sèle à l'églîche...

Choûse...
Tant qu' vo sèle à l'églîche
fét fourmiyî vos ggnous,
à què sondjèz ?
Au mouzon dèl chéssière
qui va prinde vos mastokes ?
Au djoû woute dè vos Pâques
èyè d'vo cote d'adon ?
Ou bîⁿ au bia corâl
qui vos-afute d'au lon ?

Choûse...
Èl dîmince quand vo mame
vos-impêche dè vûdî,
à què sondjèz ?

A l' barake à boubons
qui r'véra pou l' ducace ?
A l'ouvrâdje pou l'èscole
qui n'est co qu'à mitan ?
Ou bîⁿ au grand nwaroûd
qui vos pale in s' muchant ?

Choûse...

Quand vo lit vos rinstchaufe
èyè qu' vo tièsse bèrdèle,
à què sondjèz ?
A lès sangn què lès grands
ont plaquî su vos mûrs ?
A l' priyère qu'i faut dire
come on vos ll'a consyî ?
Ou bîⁿ au p'tit vizin
qu'a volu vos bètchî ?...

D'ai twâs places èyè twâs tch'minéyes

D'ai twâs places èyè twâs tch'minéyes,
D'ai twâs places èyè twâs bondieûs.

Èl prêmi qu'est mis din-n-in cåde
avû dès clôs d'ôur pou l' sout'ni
afute sans djoke tous mès morgnifes
come pou d-aler lès dire alieû.

Èl deûzième qu'a yeû l' mèyeûse place
— èl ciène qui m' chért pour mi sondji —
m'a dit : « Dès-omes ont clowè l'Ome,
pou s' chervi d' Li, pou leûs mauféts ».

Èl twâzième, qui n'est qu'in poûve diâle,
chène toudi m' plangn' maugrè s' maleûr,
in m'tant dou trisse dèvins s' vizâdje,
chaque côup qui m' vwat plouyî zous m' cwas.

D'ai twâs places èyè twâs tch'minéyes,
D'ai twâs places èyè twâs bondieûs...

Zanzan-Sabots-d'Ôr à payis dès sotês

Conte po l's-èfants

par Jean BOSLY

DEUXIÈME PRIX

1. Ine drole di rèsconte

Zanzan tchêsse so dih ans : c'est-on bê p'tit neûr crolé cârpê avou dès-ouÿ di spirou èt dès tchouflotes rodjes come dès pomes d'amouûr. Mâgré qu'i seûye fwért sûti, il èst l' dièrin è scole : i n' fêt mâÿ sès d'vwêrs, bardouhèye divins sès lèçons èt c'est tos lès djoûs dès rit'nowes èt dès cayès ètîrs à rimpli d' pûnicions. Si mèsse li dit sovint : « Zanzan, si vos n' candjîz nin, vos mouûrez l' tièsse so l' bloc' ou l' cwède è hatré ». Si papa, Louwis l' tèheû, èt s' mame Djihène ènnè sont honteûs. C'èst todi l' minme danse : à ponne èst-i riv'nou, d'cowé come on tchin canârd, à brébâdes, à trôs èt à trawes, qui s' mame èl manecèye : « Rawârdez qu' vosse papa rinteûre, calfurti qu' vos-èstèz ; vos-ârez vosse kichtône ». A hipe li papa a-t-i l' min so l' clitche qui Dj'hène l'arinne avou lès minmes mots : « Vo-l'-là, loukîz, vosse bê galapia d' fi ; vochal çou qu'il a co fêt ouÿ, èt trim'-èt-tram', pètez-li s' cou, Louwis ! »

Zanzan c'èst 'ne sote tièsse, mins on bon coûr. Qui volez-ve ? Il èst djonne èt n' pinse nin d' pus lon. Alez tûzer à vos d'vwêrs èt à vos lèçons qwand l' solo done à l'ouh èt qu' tot v's-assètche po v' distriyî d' co cint manîres : â prétins, griper so lès mèlêyes èt lès plopes po gridji lès nids d'aguèces ; è l' osté, balziner avâ lès vôyes, djouwer âs pouces, à l' brîse, âs mâyes, â cêke, à l' bizawe ; à l'ârire-sâhon, aler à l' marôde divins lès wêdes ; è l'iviér, rider so l' bî dè molin ! Ci n'èst nin l' bone volté qui mâque à Zanzan, ho nèni, c'èst pus vite li tins, èt chaque fèye qu'i va à k'fèsse èt qui s' con-synce d'èfant l' amèt' di nawerèye, i sâye di racovri s' pètchi tot s' dihant d'vintrinnemint : « Dji sèrè pus corèdjeûs qwand dj'ârè

ine eûre ou deûs d'avant mi ! » Mins ciste eune ou deûs-eûres-là n' vinèt mây, èt lès sièrmints da Zanzan c'est come lès sièrmints d' sôlêye.

Îr, djûdi, il a co fêt li spiégue : so l' tins qui l' mèsse di scole aveût l' cou toûrné po scrîre à l' plantche, il a doviért ine grosse bwète d'âbalowes. Vos vèyez l' rahoûr di-stant chal : lès bièsses zûnèt tot-avâ l' bazâr, riguinèt so li r'tèye dès f'gnèsses, lès scolis ont l' narène è l'êr èt riyèt tot r'loukant Zanzan ; li mèsse si r'toùne, ric'noh d'on côp l' coupâbe èt hoûle di s' pus reûd : « Zanzan, vos m' sicrîrez po d'min treûs cints fèyes : je n'apporterai jamais plus de hannetons en classe. Asteûre, à l'ouh. Dji v's-a-st-assez vèyou ».

C'êsteût l' prumî fèye qu'on l' tapéve à l'ouh. Çoula li touma deûr d'abôrd, mins l' bê meûs d' may rispârdéve âtoû d' lu totes sès coleûrs èt totes sès liyèsses, i féve bon, èt Zanzan, di s' sinti libe, adon qu' lès-ôtes sicolis divît co d'mani po l' mons deûs-eûres è l' gayoûle, si r'trova à l' vole djoyeûs come on pinson. È l' plèce d'ennè raler è s' mohone, i moussa è bwès po-z-aler rabièsseler s' bwète d'âbalowes, ine bwète à l' savonète gâylotêye d'ine dintèle di blanc papî, rimplèye à mitan d' foyes di stok èt avou on covièke kitraweté po d'ner d' l'êr à l' colèbrêye.

* * *

Ine fâte amonne ine ôte. Oûy, Zanzan s' dispiète mâl à si-âhe, i d'meûre bin lontins lès djambes fou dè lét, sins sèpi â djusse s'i deût tchâssi s' pantalon. Raler è scole ? I n'a nin fêt s' pûnicion : il a d'vou aler bagnî avou sès camèrâdes Zidôre èt Dèdè. Çou qu'enn' a fêt dès tchouk è Mouise ! Zanzan rèy tot s' rapinsant qu'il a passé l'êwe so qwate munutes, lèyant l's-ôtes bin lon èrî d' lu !

Il ôt l' vwès di s' mame dizos l' montêye.

— Èt qué novèle, Zanzan ? Èst-ce po oûy ou po d'min ?

Zanzan tchôke sès skèyes divins lès djambes di s' marone, mèt' si p'tit paletot d' couti à rôyes èt d'hind d'djuner.

— Qu'a-ve, qui v' fez co l' londjin cou ?

— Rin, mame, rin.

I n' wèz'reût dire çou qu' s'a passé îr è scole, i n' vout nin co fé dèl ponne à s' mame, il a p'tchî d' pwèrter tot seû l' fârdê di s' macûle. Mins, qwand il èst bin r'pahou, qu'il èst so l' pavêye èt qu'i r'louke li teût dèl prihon wice qui l' mèsse tot-rade li va d'mander

lès treûs cints rôyes qui sont todi à fé, i li tome so l' cwér ine hisse qu'èl fêt rèscouler, sès sabots d'vins sès pîds div'nèt ossi pèzants qu' dè plonk, i pièd' li tièsse èt prind rademint po l' rouwale qui monne è bwès. Barète, i fêt barète ! Aveûr lès qwate pîds blancs, cori, djoupler, griper, si k'hoûtri d'vins lès jèbes, caloner lès spirous à côps d' pîres, sîrdji l's-ouhês qu' pwèrtèt à nid, sucî dè k'noyes, fé dè hufflèt avou dè djonne djèt d' frâgne, dè canabûses avou dè bwès d' sawou, pèhî às rinnes è rèwe, si k'balanci às fwètès cohes dè tchâgnes, fé dè coupèrous à l' valèye dè croupèt, djans, sûre totes sès zines, si porminer ou s' coukî qwand çoula li stitche, c'èst l' paradis po Zanzan ! I n' s'a mây sintou si awoureûs dispôy lès vacances di Pâque. Come i plindève Zidôre èt Dèdè, rêssèrès è l' prèh'nîre èt qui souwît à grossès gotes so leûs cayès, dizos lès lèds-ouy dè mèsse, li bouria ! dismètant qu' lu èst come li pèhon è l'êwe.

L'â-matin bise èvôye so rin dè monde di tins èt Zanzan s' promèt' bin d' ric'minci l'après-l'-dîner. I t'na s' promesse. I li prinda l'idèye d'aler disqu'à l' grande pîrîre, à mitan dè bwès, wice qui s' papa l'aveût miné 'ne fèye. C'èsteût 'ne assez longue porminâde, mins so deûs-eûres on fêt tant dè-safères ! I s' rafiyîve d'aler nahî après lès-ouïs d' cwèrnèyes divins lès trôs d' pîre à l' copète dèl rotche : on djeû dandjereûs, mins Zanzan n'aveût sogne di rin èt pus grand èsteût l' dandjî, pus d' coûr aveût-i po l'aprépi. Li djonnèsse ni hoûte mây lès consèy dè vîs, èle vout todi èsse pus malène èt bin sovint l'èspèriyince li fêt payî s' sotrière fwért tchîr.

Volà don nosse Zanzan è grand bwès, i picotèye di tote si pouhe, i tchèrèye dreût d'avant lu po l' prumî pîd-pazê qui s' prézinte, i n'a d' keûre di s' piède, i s' ritrouêverè todi bin. Come tos lès cis qu' sont-st-afêtis à s' kitoûrner è l' vèye, i sèt qu'asteûre, avou l' solo à s' dreûte, sès djambes èl monront à l' pîrîre ; qwand i vorè riv'ni, li solo àrè fêt on d'mèy qwârt di cèke èt i n'ârè qu'à prinde dreût sor lu po raveûr li bone vòye. Zanzan hufèle, i s' plèt qu'arapemint bin, il arive à pîd dèl hôte rotche, èt, hope-là, daye-da-daye, i gripe disqu'à l' copète. So on clègn d'ouy sès potches sont rimplèyes di bès p'tits blancs-ouïs tètchelés d' ponts d' vète coleûr. Ènnè home ine dihinne qui n' sont nin covis', lès cwèrnèyes toûrnîkèt tot cwinksant âtoû di s' tièsse.

Tot-â plèzîr dèl porminâde, i n' s'a nin aparçû qu' l'êr s'a-st-aneûri d' pidjote à midjote, èt tot d'on côp : patch ! volà 'ne grosse

neûre gote qui s' vint sprâtchi à costé d' lu. I tape si narène è hôt : on spès tahourê racoûve tot l' bwès. Bîn vite li tonîre si mèt' dèl pàrtèye, li cîr èst rôyelé d' côps d'aloumîre, i k'mince à ploûre à sèyès, Zanzan n'a qui l' tins d' riguiner à l' valèye po s'ahouter d'vins 'ne bôme qu'on lome « li trô dèss sotès ».

Zanzan, si pô pawoureûs qu'i seûye, èst-è-mar'mêce : èsse tot seû, è trô dèss sotès, â mitan dè bwès, oyî craquer l' tonîre, l'êwe apihi à corotes qui s' winnèt inte lès pîres avou dèss glouktédjes di song' d'on pource qu'on-z-ahore, lès-âbes qui s' kihinèt tot wignant come dèss spères, vèy li cîr è feû, èsse à moumints tot bablou, aveûlè d' co mème tchandèles, pwis d'on plin côp s' ritrover d'vins 'ne sipèheûr di cåve, si dire qu'i fêt télemint neûr qu'on n' sârè pus r'trover s' vòye, tûzer à s' papa èt à s' mame qui sèront â cwér di leûs cinq' sins po sèpi çou qu'il èst div'nou, èsse mutwèt condanné à d'veûr passer l' nut' divins 'ne freûde bôme èt pôr pinser vèy à tot moumint on soté amoussi foû di s' nahe ! Èt vos n' trouvez nin drole qui l' cœur da Zanzan fèssè toc-toc èt qui l' cadèt r'grète d'aveûr fêt barète : il âreût cint fèyes mis valou por lu qui l' mèsse l'eûrih pètè so s' cou tot nou.

È l' plèce di s'akeûhi, l'orédje ridobèle : c'èst tèrîbe, on n'a mây vèyou 'ne afère parèye ; çoula d'vint on vrèye infér ; on direût qui l' cîr va fé fiér âs wafes avou l' tère, li rotche lèye-minme tote ètîre tronne è disdut. Pwis : « zim', boum', crak ! », èt on gros vilin sapin, bodje, cohes èt tot, birlôzéye d'à l' copète èt s' vint spiyî è deûs come on bwès d' brocale divant l'intrèye dèl bôme.

Zanzan s' rassètche tot, i sint 'ne freûde souweûr qui li d'hind tot l' long d' si scrène. À minme moumint, il ôt qu'on djèmih là, à l'ouh, nin lon èrî d' lu : on djèmihédje si tène, si grèye qui v' dirîz l' vwès d'on p'tit gnègnê. Zanzan n' hoûte qui s' cœur, i roûvèye totes sès hisses èt sins fé ni eune ni deûs s' fâfilèye inte lès cohes dè sapin qui li bârèt l' passédje èt sâye dè sèpi d' wice qui l' vwès vint. So 'ne èclipse il a vèyou tot : dizos lès rēcènes di l'âbe qui vint d'ahèure, i-n-a dèss p'titès djambes qui s' kibatèt, dèss p'titès djambes ravôtèyes divins on p'tit neûr pantalon, dèss p'tits neûrs sitotchêts, èt, â bout, dèss p'tits pîds tchâssis d'vins dèss p'tits rodjes sabots. Zanzan roufèle, i sètche po lès djambes, èt l'èfant qu'èst rafûlé là-d'zos djèmih co pus fwért. Zanzan râye èt râye, rin n' bodje èt l' ci qu'èst sprâtchi brèt todi èvòye « Qué damadje ! Qué damadje ! » Zanzan n' pièd'

nin corèdje, mǎgré l'aloumire èt l' tonire, mǎgré l' plève qu'èl trimpe come ine cane, mǎgré l' broûli qu'èl dilâborêye, i grawe li tère avou 'ne tèyante pîre èt, après 'ne dièrinne sâye, lès djambes qu'i sètche raminèt avou zèles li rèsse dè cwér èt... 'ne tièsse di vî ome avou 'ne grande blanke bâbe, dèss grossès rotchès tchifes èt dèss grands neûrs-ouÿ racoviérts di grands blancs sûrcis...

Zanzan èst-amaké : i n'a mǎy vèyou on si p'tit cwér sut'ni 'ne si vèye èt 'ne si grosse tièsse, i n'a mǎy vèyou nou... sotê qui d'vins lès lîves d'îmâdjes ! Li sotê s' lǎrmèn'tève èt aveût l'êr tot fou d' lu. Zanzan l' prinda so sès brès', l'èpwèrta è l' bôme à l'ahoute dè mǎva tins èt l' sitâra so on hopê d' fin sǎvion, pwis s' couka disconte di lu po l' ristchâfer. Volà on drole di cârpê, dîrez-ve, i n'a nin pawou d'on sotê ! Â vrêye, Zanzan n' si sintève nin trop sûr èt il èsteût on pô mouwé, mins i tûzéve avou rêzon qui l' ci qu'aveût sǎvé dèl mwért ni sǎreût èsse mètchant por lu, èt pwis, si l' dandjî manecîve, i sèreût todi tins d' trossî sès guêtes èt d' prinde li lǎdje sins cori l' risse di s' fé rac'sûre d'on d'zawouré. Ci fourit don avou confiyince qu'i rawârda qu' l'ôte riv'nasse à lu. Çoula n' târdja wère :

— Tins, c'èst vos, là, Zanzan ?

— Kimint m' kinohez-ve ?

— Dji louke tot, dj'ô tot, dji sé tot.

Zanzan s' aveût flûtchî tot doucemint èrî d' lu.

— Zanzan, vos-èstèz on mǎva djubèt. Poqwè fez-ve barète ? Poqwè n'aprindez-ve nin è scole ?

—

— Ci n'èst nin bê, çoula, Zanzan : on djoû ou l'ôte vos r'grèt'rez l' tins pièrdou, vos l' rigrèt'rez avou dèss-ongues di fiér.

Zanzan, tot bèzé, babouya :

— Mins, Moncheû l' sotê, dji n'a nin l' tins d'aprinde, i m' fât djouwer.

— I-n-a tins po tot, on djowe qwand on-z-a fini sès-ôtes-ovrèdjes.

— Ni djâzez nin tant, Moncheû l' sotê, lèyîz-ve on pô ravi, i m' sonle qui v's-avez stu branmint ac'sû.

— Ac'sû ? Mi ? Rin n' sǎreût ac'sûre lès sotès : dji so-st-èstèné, rin d' pus : ine drole d'avinteûre qui m'arive po l' prumî fèye èt portant dj'a ouÿ mèye ans. Awè, Zanzan, vos v' loukîz lǎdje, mins c'èst-insi, dj'a mèye ans : dj'a k'nohou vos tâyes èt vos ratayons, dèss bravès djins qu' vos n' ravîzez wère. Portant vos 'nnè t'nez 'ne

saqwè, vos-avez on bon coûr, â fond v's-èstèz on brave èfant, vos m'avez sètchi 'ne fameûse sipène foû dè pîd.

— Vos-èstèz bin flâwe, Moncheû l' sotê ; dj'a mâlâhèye di v's-ètinde télémint qu' vosse vwès 'nnè va. Volez-ve çouchal qui m' mame m'a d'né po-z-aler è scole après l' dîner ?

Èt i sètcha foû di s' potche ine rôye di tchôcolât qui l' plève aveût câzî fêt toûrner à tchatcha.

— Merci, mi-èfant, çoula m' rindrè dèl fwèce.

— Sofrez-ve ?

— On sotê n' soufe mây.

— Portant vos djèmihîz bin fwért tot-rade, qwand dji v's-a ramassé.

— Dji n' djèmihève nin d' mât, mins là qu' on rwè deût mori so s' trône èt nin bièssemint d'zos lès rècènes d'in-âbe.

— Kimint ? Vos sèriz li rwè dèss sotês ?

— Awè, m' fi, li rwè dèss sotês, dji m' lome Hèpè-Jou. Loukîz li p'tite hèpe qui dj' pwète chal à m' costé, loukîz d'zos m' bonète mi p'tite corone : li hèpe èt l' corone c'èst d' l'ôr, c'èst lès-assènes d'on rwè.

— Moncheû li Rwè...

— Dihez : Sîre.

— Sîre li Rwè, dji v' fê tos mès complumints.

Èt Zanzan s' lèva tot mètant s' min à s' canote, come on sôdârd divant on djènèrâl.

Â-d'foû, l' tins n' candjîve gote, on n'âreût nin tchèssî on tchin à l'ouh, èt Zanzan, tot djinné asteûre qu'i n' saveût k'mint djâzer à on rwè, âreût d'né gros po-z-èsse à cint mèye pîds èrî d' là. Èt portant, i n' polève nin abann'ner 'ne saqui è l' pènance. Hèpè-Jou léhéve divins sès pinsêyes come divins on live doviért :

— Nèni, Zanzan, vos n' polez nin cori èvôye, on n' veût nin l' solo èt vos v' pièdrîz è bwès, èt pwis dji sé bin qu' vos n' vorîz nin m' lèyî tot seû. Assiez-ve chal dilé mi, n'âyîz nole sogne, èt, si vos l' volez bin, tot rawârdant qui l' tins s' rimète, dji v' va raconter 'ne bèle istwère, li vèye dèss sotês.

— Kimint, si dj' vou bin ! Moncheû l' Sîre..., Sîre, vou-dje dire, mins dji n' wèzéve vis-èl dimander !

— A 'ne condicion, seûlemint : djurez-me qui vos n' direz mây à nol ome rin d' çou qu' dji v' va dire.

— Dj'èl djeûre, fa Zanzan, tot lèvant sès deûts è l'èr.

— Bon, dj'a fiyate divins vos. Don, â k'mincemint dè monde, qwand l' Bon Diu crèya Adam, i-n-a si mèye ans d' çoula, I crèya ossu lès sotès. Adam d'véve ovrer dè djoû èt s' ripwèzer dèl nut', lès sotès, zèls, si r'pwèzer dè djoû èt ovrer dèl nut', come çoula li grande lwè d' l'ovrèdje ni troûv'reût mây à lâker. Adam triméve â solo èt lès sotès è l' sipèheûr, c'èst po çoula qu'i vikèt d'zos tére, divins dè bômes, èt come i-n-a dès-omes tot-avâ l' tére, i-n-a dès sotès tot costé d'zos tére. I n'a qu'on sotè qui s' pout mostrer â djoû, èt cilâ c'èst leû rwè. Li rwè dès sotès deût ovrer tote si vèye, di nut' èt d' djoû, c'èst tot l' contrère dès rwès d' so l' tére, ènn' a tot plin d'vins cès-chal qui n' fèt mây rin èt qui n' kinohèt qui l' machène à balziner.

Qwand i fourît mètous d'zos tére, lès sotès n' savît d'abôrd qué lingadje tchûzi, i d'manît là, mouwès come dè pèhons, i n' si comprindît qu' tot fant dè sègnes ; portant, on djoû l' Bon Diu tchèssa Adam foû dè Paradis tèrèsse tot li brèyant : « Ô ! bièsse, Adam ! » (1) Dispôy adon, lès sotès, qui rèspectèt l' Bon Diu, djâzèt l' walon come Lu.

Lès rwès dès sotès sont loupés po sî cints-ans : li prumî fourît Hèpè-Aou, li deûzinme, Hèpè-Bou, èt insi èn-è-rote tot sùvant l'âbécé. Si dji m' lome Hèpè-Jou, c'èst qu' dji so l' dihinme rwè, èt come i-n-a oûy djusse si mèye ans qui l' monde a stu fèt, mi vicàreye èst finèye. Vos vèyez qu' noste istwére èst fwért simpe à-z-aprinde, on n' s'î trèbouhe nin d'vins lès nos èt lès dâtes.

— Vos-èstèz bin pus malins qu' lès-omes, vos-ôtes ! Si vos savîz come c'èst mâlâhèye po nos-ôtes di dit'tinre l'istwére !

— C'èst-insi, m' fi Zanzan, lès sotès sont tot plin pus malins là qu'i sont pus simpes : d'abîme, è l' Bîbe, ni dit-st-on nin qu' lès-èfants d' li spèheûr sont pus sûtis qu' lès-èfants dèl loupîre ? C'èst d' nos-ôtes qu'on djâse insi. Mins, riv'nans à nos moutons. Amon nos-ôtes, li rwè n' vike nin ôtemint qu' sès frés èt zèls èl hoûtèt come leû papa. Dizos tére on s'inme tûrtos, là i n'a nole èvèye, nole hayîme, c'èst-à-dîre nole politique, èt nos passans nosse vèye tot fant l' bin, tot rèscompinsant lès-omes qui sont braves, tot lès-édant d'vins leûs deûrs-ovrèdjes ; nos pwèrtans dè çanses èt dè fwèces âs malâdes, nos fans lès djodjowes qui Sint-Nicolèy done âs p'tits-èfants. Mins

(1) « Ubi es, Adam ? » Qwè qu'i dèye, Hèpè-Jou ni c'noh nin fwért bin l' latin.

nos savans pûni lès mâlès djins, nos-l'zî djouwans co traze mètchants toûrs ; câse di nos-ôtes ènn' a d'vins zèls qui s' dihèt-st-èmacralés.

Bin-n-ètindou, lès sotès n' sôrtèt qu' dèl nut'. Mi tot seû dj'a l' dreût d' roter è l' loumîre dè solo, èco, è catchète ; ci n'est qu' d'atou-mance qui vos m'avez vèyou : dj'èsteû retrôclé d'zos lès récénes dè sapin qwand il a stu bouhî djus dèl tonîre, dj'a r'wagué avou l'âbe èt c'est-insi qu' vos m'avez polou aparçûr. Si c'èsteût 'n-ôte qui vos, i d'vreût mori oûy : il èst disfindou âs-omes, s'i t'nèt à leû vèye, di loukî on sotê. Ni tronnez nin, mi-èfant, vos m'avez stu bon èt ci sèreût, di m' pârt, fé pètchî di v' crantchî ni fout-ce qu'on dj've djus d' vosse tièsse.

Adon Hèpè-Jou djâza co dèl manière qu'on s'i prindève po loumer lès rwès, dèl façon d' vôte, dès cèr'monerèyes dè coronemint. Lès peûpes qui sont-st-awoureûs n'ont nole istwére ; li cisse dèl sotès èsteût fwért coûte.

Li vwès dè rwè div'nève todi pus tène, il aveût mâlâhèye d'av'ni à s' parole.

— Ripwèzez-ve on pô, Sîre, diha Zanzan qu' s'ennè féve mǎ.

— Mi r'pwèzer ? Volà on mot qu'on rwè dèl sotès n' kinoh nin : dji voreû minme fé 'ne ahote qui dji n' sâreû : vos comprindez, volà sî cints-ans qu' dj'ouveûre djoûrmây nut' èt djoû èt çoula m' sonlereût télemint drole qui dj'ennè sèreû malåde. Nèni, m' fi ; si dj'a mâlâhèye dè djâzer c'est qui m' soflèt n' rote pus fwért bin. Ba, dji deû todi mori oûy, dj'a fêt m' dake èt dj'ennè va sins r'grèt : mins dji vou mori so m' trône.

— Dji so voste ome, Sîre, kimandez, dihez-me wice qui vos d'manez, dji m' fê fwért di v's-î rèpwèrter so mès spales.

— Mâlèreûs, vos ! Intrer amon lès sotès ! Vos n' rivêriz nin vi-kant !

— Kimint alez-ve fé, adon ?

— Dji n'a qu'à mète à mès lèpes — dj'èl pou fé tot-asteûre — li huflet d'ôr qui pind chal à m' hatrê èt so on clègn d'oûy i-n-ârè 'ne ârmèye di sotès qui m' vèront r'qwèri.

— Dji voreû portant si bin-n-aler vèy vosse dimorance ; il î deût fé si bê ! Ovrer tot l' tins come vos l' fez èt viker si simpemint, sins rin alouwer, vos-avez d'vou ramasser on trèzôr !

— Li d'morance dèl sotès èst-ine vrêye mèrvèye : là, tot èst fêt d'ôr èt d' diamant, vos-oûy n'ont mây vèyou dèl s'fètès ritchèsses,

vos-orèyes n'ont mây oyou 'ne si adawiante muzique, vosse linwe n'a mây sawouré 'ne ossi clapante glotinerèye, vosse narène n'a mây odé 'ne si douce hinèye ; djans, s'i n'aveût nou paradis, c'est là qu' vos vorîz d'mani po tote ine ètèrnam'.

— Çoula m' done l'idèye d'aler fé 'ne pitite toûrnèye disqui là.

— Ni djêrîz nin à l' vûde, vos n'i ariverez mây ; si vos l' polîz minme, vos n' riveûrîz nin l' djoû.

— Avou on p'tit mot da vosse ? Haye, djans, ni v' fez nin tant hêrî.

— Vos m' dimandez l'impossibe.

— Sîre, i n'a rin d'impossibe po on rwè, pôr on rwè dès sotès.

Hèpè-Jou vola bin sorîre èt çoula èscorèdja Zanzan.

— Si dj'aveû mây fêt po in-ome li mwètèye dè qwârt di çou qu' dj'a fêt por vos, çoula sins r'protche, savez, Sîre, dj'âreû d' lu tot çou qui dj' voreû.

Li rwè hèp'ta 'ne miyète pwis dèrit reût-à-bale :

— È-bin, c'est dit, dji v' va d'ner 'ne tchance, ine tchance qui n' si prézinte qui tos lès sî cints-ans, li djoû qu'on lome li novè rwè. Ci djoû-là, djûdi à l' saminne, à treûs-eûres après l' dîner, lès deûs cints sotès dè payis d' Lidje, lès mèsses dès sotès dè monde, si rassonlèt d'vins leû grande sâle ; i n' dimeûre qu'onk di zèls po wârdèr l'intrèye dèl bôme : dji tchûzih'rè mi-minme li ci qu' sèrè mètou à ç' posse-là. Dispôy chal disqu'à l' sâle i-n-a 'ne grosse hiyèye eûre di vòye, ine vòye rimplèye d'atrapes qui ratinrît l'ome assez randah po-z-î hêrer s' narène : chaskeune di cès-atrapes-là èst capâbe di v' wèster l' vèye. Êstèz-ve todi d'acwèrd dè sayî l'avinteûre ?

— Awè, Sîre.

— Ha, ha, ha ! riya Hèpè-Jou, on veût bin qui v's-èstèz djonne : dji wadje qui vos v' f'rez prinde è l' prumî atrape.

— Mi, dji wadje qui nèni.

— Vos v' pinsez bin malin !

— Nonna, Sîre li Rwè, mins vos n' m'avez nin volou mète l'êwe à l' boke po m' lèyî so l'âbe coûte-djôye : c'est vos qui m' donrè lès moyins di m' sètchî fou di spèheûr. Dj'a confiyince divins vos pus vite qui d'vins mi-minme.

— Dji m' mèrvèye di v's-oyî djâzer insi, mi-êfant, vos-èstèz sùti, vos d'vèrez on djoû 'ne saqui, vos savez si bin trover lès paroles qu'i fât, vos-avez dès si bès sintumints, dès si lwèyâlès pinsêyes,

qui dji v' va d'ner l' clé dè pus grand dè s'crèts qu'i-n-âye so l' tère.
Seûlemint, motus', èdon ?

— Dji n'èl promèt' nin seûlemint, dj'èl ridjeûre.

Èt Zanzan rètcha à l' tère tot r'lèvant sès deûs deûts è l'èr.

— È-bin, risquez l' paquèt. Seûyiz chal djûdi qui vint, à deûs-eûres après l' dîner, çoula tome bin, vos-avez condjî èt vos n' sèrez nin oblidi d' fé barète. Vochal li s'crèt qu' vos-alez aprinde par keûr, ni rouvîz nin on mot, ôtemint dji n' rèspond pus d' rin :

On qwârt di vî,
Quéques bons nâlis,
Rote è broûli
Ou pâ d'on pîd,
Lès sètch tès pîds
Ou bwès raw'hî,
L'âme dè sâni,
Poûde di peûvrî,
Seûye cavayîr
Èt sins pètchi,

èt c'est tot : po l' rèsse, vos v' sètcherez bin fou tot seû, vos-avez dè touîrs assez è vosse sètch po çoula.

— Dji n' sâreû mây dit'tinre çou qui v' m'avez dit : on qwârt di vî, on bwès raw'hî... èt pwis, Sire ?

— Nèni, nin insi : on qwârt di vî, quéques bons nâlis... èt li rwè li rèpèta s' lèçon. Tot-à-fèt deût-esse dit'nou come dji v' l'a dit, ni k'mahîz rin, sins qwè, tot-z-intrant è l' bôme, voz-âriz vèyou l' solo po l' dièrinne fèye.

Zanzan rataqua tant èt si bin qu'i n' si mariha pus.

— Èt s'i m'arivéve ine saqwè, Sire ?

— Si v's-èstèz rapèrî po 'ne sôrt ou l'ôte, vos n'ârez qu'à brère : « Pètez-li s' cou, Louwis » (çou qui l' royène di France dihève à si-ome qwand si-èfant n'èl hoûtéve nin), mins nin d'ine trake, là qu'adon l' mot âreût d'né tot s' pouvwer d'on seû còp. A l' prumî astrapåde, vos direz « Pè », à l' deûzinme, « tez », à l' treûzinme « li », à l' qwa-trinme « s' cou », à l' cinquinme « Lou », à l' sihinme « wis ». Si vos d'vez aler pus lon, mi-èfant, v's-èstèz po l' lèd Wâtî, vos n'avez pus qu'à v' mète è l' wåde di Diu.

— Çoula dj'èl dit'tinrè âhèyemint : « Pètez-li s' cou, Louwis » ;

c'èst djustumint çou qui m' mame dit à m' papa chaque côp qu' dj'a fêt l' mètchant.

— Bon, dji veû 'ne bone aweûr por vos divins ciste atoumance-là. Asteûre i n' mi d'meûre pus qu'à v' sohêti tote sôrt di boneûr. Diè-wåde ! Vos n' mi r'veûrez mây pus, lèyiz-me vis rabrèssi èt rècorez bin vite è vosse mohone, il èst cinq' eûres èt vos parints d'vèt-èsse divins 'ne bèle afère. Li solo r'tape èt vos r'trouv'rez àhèyemint vosse vòye. Adieu, m' fi Zanzan !

Zanzan plorève, i li sonléve qu'i lèyive là l' mwètèye di si-âme.

— Loukiz, Sîre, mâgré qu' dji m' rafèye d'aler fé 'ne porminåde è vosse payis, dj'innereû co mîs d' vèy mi bê rafiya 'nn' aler so bèrdoye qui di n' mây pus djâzer avou vos.

Hèpè-Jou, po l' dièrinne fèye, fièsta Zanzan so li spale ; il aveût lès lâmes às-oûy :

— Sote tièsse, mins brave coûr ! Alez-r'-z-è, mi-èfant.

Èt Zanzan 'nnè rala, si r'tournant co traze fèyes po fé balter s' min come sègne d'adiè à s' vî camèrâde ; pwis lès-âbes li catchît disqu'à l' hôte rotche dèl pîrîre èt i s' dihombrâ d' rècori è s' mohone.

Il èsteût gây, Zanzan ! Si vizèdje, sès mins, lès broyons d' sès djambes mahurés d' broûli, si cou-d'-tchâsses tot d'frâgn'té, si mousseûre tote passèye, il èsteût mouyi à stwède. Lès-oûs d' cwèrnèye s'avît sprâtchi d'vins sès potches èt 'ne saqwè d' glèriant, tot djène, èl dilâborève dispôy lès tch'vèyes disqu'às spales.

— Di wice vinez-ve, don, mâhontèus ?, li brèya s' mame di-stant so l' sou. Il èst sîh eûres, dji so câzi mwète di sogne à v' rawârder. Qwand vosse papa rinteûr'rè...

— Mame, dinez-me d'abôrd on pètârd, dji l'a bin mèrité.

— Lèyiz-me rihorbi vos tchifes, todî, d'abôrd, i-n-a on deût spès d' broûli d'sus. Alez vite vis candji, alez, rin-n'-vât, voz m' f'rez mori.

So l' tins qu'i s' rilavève èt s' ratitotève, i raconta tant seûlemint à s' mame qu'il aveût fêt barète, qu'il aveût stu disqu'à l' rotche às cwèrnèyes, qui l'orèdje l'aveût sûrpris è bwès. I d'manda pardon, i n' f'reût mây pus dè displît à sès parints.

— C'èst bon, c'èst bon, c'èst tos lès djoûs à ric'minci l' minme dondinne. Rawârdez qu' vosse papa seûye chal.

— Èt n' rouvîz nin d' li dire : « Pètez-li s' cou, Louwis », èdon, mame, dj'a mèzâhe d'èsse trik'té.

Si mame èl riloukîve, cacame :

— Mins, qu'avez-ve ouÿ don, Zanzan ? Vos n'èstèz nin come d'âbitude.

— I-n-a qui dj' vou candjî d' vèye, mame : â rés' d'ouÿ, vos n'ârez pus à v' plinde di mi.

— Nos veûrans bin. Mètez-ve à l' tâve, loukîz là, vos d'vez èsse mwért di faim.

— Dji n' magnerè nin d'avant d'avu scrît m' pûnicion èt apris mès lèçons.

I s' mèta corèdjeûsemint à l' bèzogne, so l' bwèrd dèl tâve.

Qwand s' papa riv'na d' l'ovrèdje, Zanzan d'bot'na s' pantalon.

— Alè, mame, n'âyîz nole djinne, racontez-li tot çou qu' dj'a fèt ouÿ èt adon dihez-li : « Pètez-li s' cou, Louwis ».

C'èsteût trop drole, lès deûs vîs s' tapît à rire mâgré zèls, on fa l' pây. A noûv eûres, Zanzan, qu'aveût fini sès treûs cints rôyes èt apris s' pådje di calculs, magna s' soper èt rouf è lét.

Li lèd'dimin, c'èsteût po l' sèm'di, onk qui s' louka lådje ci fourit l' mèsse di scole : i s' trovêve divant on novê Zanzan : si pûnicion èsteût finèye à l' lècsion, i n'î mâquéve nin 'ne rôye èt çoula èsteût sognî, sins fâte èt ossi nèt qu' soflé foû d'ine bûse. Zanzan n'aveût nin assez d' sès-orèyes po hoûter l' lèçon, ossu, po l' rèpèter, i n'èsteût mâÿ èhalé, èt qwand tot l' monde dimorève à stok, i féve claper s' deût : « Cheû ! moi ! » èt d'nève li rèsponse à tot côp bon. Po l' calcul, on n'oyève qui lu ; sins s' mari, i djouwève divins lès chîfes ossi âhèyemint qui d' compter sès mâyes. Li mèsse ènnè riv'nève nin : après li scole, i lî d'na on bon pwint, li prumî qu' Zanzan eûrih mâÿ gangnî !

Ossu, quène djôye è s' mohone â dîner ! Si mame mèria dèz wafes.

— Èt qwand vos r'vèrez, à qwatre eûres, vos-ârez 'ne grande jate di tchocolât, dèrit-èle, tot lî d'nant 'ne grosse bâhe.

Zanzan èsteût-st-âs-andjes, èt i bènihéve Hèpè-Jou d' l'aveûr rimètou so bone vòye. A l' nut', il ala à k'fèsse, i volève absolu-mint èsse « sins pètchî » : i vûdia s' sètch è l' calbote, tot-à-fèt hotcha foû : lès rabrouhes fêtes à sès parints, li mâva ègzimpe diné à sès camèràdes, èt pwis, i lacha s' gros pètchî, tot rodjihant disqu'à l' rêninète dèz dj'vès :

— J'ai fait barète, une fois, plus ou moins.

Vos l' vèyez, i volève mète si consyince è pây, ni d'veûr nin 'ne deûtche à Bon Diu.

Asteûre qu'î vèyève clér è si âme, i s'adjihève di qwèri tot çou qu' li falève po l' djûdi. Trover on bwès raw'hî, on pâ d'on pîd, quéques bons nâlis, dè sé, dè peûve, ci n'èsteût qu'on djeû, mins on qwârt di vî, kimint fé po l'avu ? Il âreût polou prinde dè pèkèt fou dèl botèye, è l' câve, awè, mins çoula c'èsteût haper èt fé on pètchî. D'in-ôte costé, i n' l'âreût nin wèzou d'mander à s' papa. L'afère s'adjins'na mîs qu' n'èl pinsève : li dimègne, si pârin v'na, èt aprindant qu' Zanzan aveût r'çû on bon pwint di s' mèsse, i fourit si ètèt qu'î li d'na 'ne pèce di deûs francs. Si pârin èvôye, Zanzan vola stitchî l' pèce à s' papa, ci-chal rêfûza tot li d'hant qu'î polève s'ennè chervi come i volève. C'èsteût l' feûte di gade ! Zanzan cora bin vite à botike wice qu'il atcheta on qwârt di lite di pèkèt : i-n-aveût so l' bari in-ècritô avou dè grantès lètes : « Hasselt extra, pur grain, qualité supérieure ». Après l' dîner, po-z-esse bon cavayîr, Zanzan fa co traze fèyes li toûr di s' wède so l'âgne dè vwèzin ; i féve brideler l' bièsse on mèsse lèvé, tot fi parèy qui l' Bayârd dè Qwate Fis' Aimon !

Tot rawârdant l' grand djoû, Zanzan d'mora on scolî modêle, i ravanciha, li mèsse èsteût fir di lu èt sès parints èstît câzi div'nous sots d' djôye di vèy leû fi hoûter si bin èt fé l'an'mirâcion d' tot l' monde.

Li nut' dè mérkidi à djûdi, Zanzan n' cligna sès-oûy qui passé lès mèye-nut' : i s' rafiývè tant d'aler amon lès sotès, i fivrève co pus qui l' nut' di d'avant l' Sint-Nicolèy ; c'èsteût 'ne peûre djôye qu'il alève sawourer èt qu'î wâdreût por lu tot seû, i l'aveût djuré. I s' lèva à pikèt dè djoû èt, sins fé lès qwanses di rin, pwèrta sès pâs à l'orîre dè bwès èt lès catcha d'zos on spès bouhon.

Après-aveûr diné, il apiça d'zos l' gârdirôbe si bari d' pèkèt, èl tchôka d'zos s' paletot, èt adon, èvôye po l' grande avinteûre !

2. È deûr passèdje

A l'intrêye dèl bôme, Zanzan s' rapinsa l' sinne dèl saminne passèye : volà l' hopè d' sâvion wice qu'il a lèyî Hèpè-Jou : pôve vî Hèpè-Jou ! Il èst mwért asteûre, lu, si bon po lès pôves èt lès mâlè-reûs. Zanzan tchoûléve : i s' tapa à gngnos èt d'ha 'ne bone pitite

priyîre po li r'pwès d' l'âme dè vî rwè. Come tos lès-èfants, qui potchèt âhèyemint d'ine cohe so 'ne ôte, i n' dimora nin lontins po-z-avu dè pus djoyeûsès-îdèyes : avou tos sès canetias il avanciha è l' galerèye : i d'véve ariver po treûs-eûres, i n'aveût nou tins à piède. Fêt-à-fêt' qu'i rotéve, i féve todî pus spès :

— Saprusti, tûza-t-i, dj'a roûvî d' prinde ine tchandèle ! Portant dji n'a pus l' tins d'enn' aler r'qwèri eune. Ba, tchèrians todî, si dj'enn' aveû-st-avu mèzâhe, Hèpè-Jou m' l'âreût fêt prinde !

I n'aveût nin twért di pinser çoula, ca, sins wê-ster, i vèya 'ne loumerote blinkî à coron dè trô. I s'aprépia so l' bètchète di sès sabots : l'espèce di bak'neûre dihindève assez fwért èt, à bout dèl dihindève, il aparçûva on sotê qui s' porminéve, ine grande hale-bâre so si spale èt 'ne rilûhante vièrlète pindowe à 'ne corôye qui li féve li toûr dè rins. C'èsteût l' gâre qui wârdéve li passèdje, l'ome qui Hèpè-Jou aveût tchûzi lu-minme po ç' djoû-là.

L'ataquer ? Si toûrsî avou lu ? Zanzan n' 'nn' aveût ni l' volté ni l' fwèce. Li djeû dè s'crèt aléve kimincî. Profitant qui l' gâre si r'toùrnéve po fé s' porminâde, Zanzan mèta so l' pindève li bari d' pèkèt qu'arôla tot doucemint so l' sâvion disqui d'zos l' loumerote. Li sotê riv'na so sès pas, i vèya l' bari èt s'arèsta tot l' riloukant cûrieûsemint : èl ramassa, l' distopa, l'oda èt l' saya : « Fré Lârgosse, hiketa-t-i, profite ènnè, c'est dè hipé ! » Çoula li gostéve tot plin, i ralètchîve sès lèpes tot frotant s' min so si p'tite bodène. I lofeta deûs' treûs bons goûrdjons èt, lèvant 'ne dièrinne fèye li botèye li cou è l'êr, il avala l' rèstant d'ine alène. I k'minça à tchanter :

Buvans, tchantans, fans rimpli nos vères,
Nos 'nnè rîrans tot nos k'balançant...

I n'ala nin pus lon, sès p'titès djambes tronnît, sès-oûy clignetît 'ne miyète, pwis s' clignît tot-à-fêt èt, plin come in-oû, i r'wagua tot long stâré. Zanzan djudja qui l' bon moumint èsteût v'nou, i roufla so l' sotê èt, avou quéques bons nâlis, l' ficela come on paquèt dè Grand Bazâr. I r'marquâ qui l' pôve diâle aveût 'ne aroubèye rodje narène.

— Dj'î so, s' dèrit-i, Hèpè-Jou k'nohéve l'apôte, li fré Lârgosse, i l'a djustumint tchûzi è s' hiède là qu'i sèrèût l' pus-amateûr po lapeter m' vî sistème !

I t'néve sûr li Bon Diu po l' pîd, Zanzan ! Ossu, i continouwa s' vòye tot hufflant : l'intrêye dè fôrt èsteût fwèrcèye, li rèsse aléve roter come so dèès rôlètes. I n' féve ni clér ni spès, mins clér assez po n' si trèbouhî so rin. Zanzan s'èwaréve di çoula èt vola 'nnè sèpi l' mistère : dèès p'tits quinquèts pindît à plafond : tot lès r'loukant d' pus près, Zanzan vèya qu' c'èsteût come dèès vères à l' bire rimplis d' vièrs di feu èt d' mohes di Sint-Tch'han. So lès pareûses, à hlintche èt à dreûte, i-n-aveût dèès binnes qui r'lûhît ; i lès-aduza : ci n'èsteût rin d'ôte qui dèès sokèyès plantches di bèyole qui tapît 'ne bleûve vèrdasse loupîre tot fî parèye qui l' cisse qu'on-z-a tot frotant è li spèheûr ine brocale à l' vèye sôrt. Zanzan s'èsbâréve dèl siyince dèès sotès : ci n'èsteût nin portant mâlâhèye, nèni, mins faléve î tûzer.

Après 'ne pitite trote, i vèya qu' lès binnes di loupîre finihît po ric'mincî 'ne trintinne di pîds pus lon.

— Tins ! Qu'est-ce qui çoula vout dire ? fa-t-i tot s'arèstant.

Èco bin qu'il aveût d'manou keû, ca, tot pôtiat avou s' pîd, i sinta qu'i n'aveût qui l' vûd' divant lu. I s' couka so s' vinte èt stinda sès brès' si lon qu'i poléve po sayî d'avu l' fond : awè, vos ! I fa rôler 'ne grosse pîre èt trô : li pîre touma bin lontins sins fé nou brut : ci n' fourit qu'après 'ne munute po l' mons qu' Zanzan oya on tchouk vinant d' bin bas. Zanzan s' grèta podri l'orèye : fé 'ne ascohèye di trinte pîds, c'èsteût à s' râyi lès dj'vès djus dèl makète. Si lès pareûses avît stu pus près l'eune di l'ôte, Zanzan âreût stu capâbe di s' winner à râye-cou disqu'à coron. Si lèyi d'hinde è fond èt rémonter po l'ôte costé, i n'î faléve nin tûzer, li trô qu' bâyiêve divant lu aveût dèès meûrs sins strouk ni nouk à n' nin poleûr î acrotchî l' pîd.

Zanzan n' hèpeta nin lontins : i brèya di s' pus reûd : « Pè ! » On brut d' habadjas s' fa-st-oyî èt l' trô s' ristopa so 'ne sègonde.

Zanzan potchîve di djôye : insi Hèpè-Jou, tot mwért qu'il èsteût, li v'néve à sécouîrs come i l'aveût promètou ! Pôve pitit Zanzan ! I n' si dotéve nin qu'i n'èsteût wère oute di sès ponnes. Il aléve, il aléve, li couîr à l'âhe, on ris'lèt so sès lèpes, il èsteût sûr di s' côp, si sûr qu'i n' féve pus atincion às ric'mandâcions dè vî rwè. C'est-insi qui, vèyant dèès frèhis', i prinda so l' costé po n' nin fé mæssis sès sabots qui s' mame li aveût r'huré à matin. A hipe aveût-i mètou l' pîd d' costé, qu'il ôt fé « crak ! » podri lu. I s' ritoûne : ine grosse

hâhe vint d'aheûre d'â plafond. À minme moumint, « crak ! » èco 'ne fèye, c'est 'ne deûzinme hâhe qui tome dèl minme façon èt qu' li còpe li vòye divant lu. Zanzan èst-è l' prihon : adie l' bê sondje, i n' veurè mây li payis dès sotès ! Il èst pris come divins 'ne tchève, mins çou qu'i-n-a co d' pus tèrìbe, c'est qu' lès deûs bayes ont l'èr di roter, èles s'apreprèt l'eune di l'ôte po l' sipràtchî come ine figue !

— Sîre Hèpè-Jou ! brèt Zanzan qui s' sint d'fali d' hisse.

Si vwès d'mèure sins rèsponse èt lès hâhes avancihèt todi pus, èles ni sont pus qu'à dî pîds, pus qu'à sîh, pus qu'à qwate. Zanzan n' pièd' nin tot-à-fèt l' tièsse, i s' rapinse, èt tot d'on còp, il a trové !

— Awè, c'est çoula minme, dji so françès ! dit-st-i.

Lès hâhes arivît tot près d' lu, i lès fièsta :

— Haye, pitites, èco 'ne pitite fwèce, là, insi.

Èt adon qu'èles ni sont pus qu'à deûs-aspagnes, il adrametèye si pâ d'on pîd d' manîre qu'i vâye èsse sitrindou inte deûs rèyes mètowes vizon-vizu. Il arive çou qu'i deût ariver : li pâ da Zanzan èst d' tchâgne èt lès bayes c'est dè blanc bwès : à ponne li strindèdje si fèt-i qu' lès deûs rèyes si k'fâyelèt èt d'hotèt d'ine plinte pèce, èt Zanzan s' fâfilèye po l' crèveûre come ine mazindje fou d'ine gayoûle sipiyèye.

— Dj'a mâqué 'ne bèle, èdon ! On pô mîs, dj'î lèyîve mès hozètes. C'est di m' fâte ossu, dj'âreû d'vou sûre lès consèy da m' camèrâde Hèpè-Jou : « Rote è broûli » : volà çou qu' c'est d'esse si roûvis' : dji loukerè mîs à m' sogne li còp qui vint.

Awè, vos l'ôrez dire ! Lès-èfants n' loukèt mây pus lon qui l' bètchète di leû narène. Zanzan djamblève èn-avant po r'gangnî l' tins pièrdou : i n'aveût nin fèt cinquante pas qu'i r'dohîve èn-èrî : « Waye, mi nazèt ! » I s'aveût stu stroukî s' vizèdje disconte on gros bloc' di pire djusse è mitan dèl vòye. I saya d' tóurner âtoû èt di s' flûtchî po so l' costé : mâleûr ! sès brès' èt sès djambes passît bin, mins l' rèstant di s' cwér ni polève sûre.

— Bin vo-m'-là gâý ! groumeta-t-i.

I tchôka so l' pire tant qu'i polève, ot'tant d' bouhî so 'n-âgne qui n' li plèt nin d'avanci ; li bloc' tinève bon èt nole ustèye po l' fé bodjî ! Zanzan l'ataqua à còps d' pogn, i d'va l' lèyî â rés', i s' digrimonève tot. I pita d'sus à còps d' sabots, ot'tant d' voleûr blanki on neûr nègue ! À bout d'on qwárt d'eûre, Zanzan èsteût fôki,

mwért rindou, li souweûr li pihîve djus dè front come dè clér di makêye fou d'ine prihièle. Inte-vèy po lès crèveûres di so l' costé li bak'neûre qui s'èfoncéve todi pus lon, èsse so bone vòye èt d'mani stantchî cåse di cisse mådèye pîre-là ! Djans, i n'a pus rin d'ôte à fé qui d' brêre « Tez ! ». Raca-ca-ca-ca-gnac ! èt l' bloc' s'èlive è l'èr come ine plome, come ine boule di savon fou d'ine pîpe, èt va r'prinde si plèce à plafond.

Zanzan tchah'lève asteûre, èt tot passant d'zos l' pîre i li fa lès figures :

— Dji t'a-st-avu, hin, là, bâcèle !

I s' rimèta-st-èn-alèdje.

— C'èst câzî fini, sûremint, avou totes mès rascråwes ? I m' sonle qu'i-n-a bin 'ne dimèye eûre qui dj' cotèye èt dji deû èsse à mitan vòye. Çoula rote po on mîs, dji so vrèyemint toumé à l' fève dè wastê !

Li pazê matihéve, bin vite Zanzan fourit co 'ne fèye divant on potê d'êwe.

— Ni seûyans pus si sot, riya-t-i, èt tant pé vât po mès sabots, on n' m'ârè pus à roter so lès costés, dji l'a payî trop tchîr tot-rade !

I waya don tot bonemint è mitan dè potê, sûr di s' sètchî sins risse fou di ç' passèdje-là. Flitch-flatch ! witch-èt-watch ! I s'amûzéve à spritchî d' sankis' lès deûs pareûses. C'èsteût là on djeû d'èfant qui n' fêt d'ordinêre twért à nolu ; mâlèreûsemint, è ç' caschal, ci n' fourit nin pîron-parèy : divins on trô è meûr di hintche, i-n-aveût 'ne bièsse qui zoûmive : lès flitch-flatch da Zanzan aplovît d'vins sès-orèyes come dè còps d' baguètes so on tabeûr : èle si dispièrta èt aroufla fou di s' nahe. Lès dj'vès da Zanzan s' drèssît so s' tièsse : i n'aveût mây rèscontré 'ne si grande, ine si lêde bièsse. C'èsteût 'ne qwate-pèces, ossi grande qu'ine balinne, qui s' kivârtchîve so qwate pititès pates, li vinte à l' tére, lès rins à bouyotes, èt qui doviève ine gueûye ossi lådje qu'on fôr ; è s' gueûye i-n-aveût dè blankès brokes ossi longowes qui dè coûtès d' potchâ èt sès sâvadjes-ouy rôlît plins d' hayîme èt d' mètchanceté.

— Waye, ci còp-chal dji so cût !, fa Zanzan : il èst tins d' fé mi-ake di contricion !

Li qwate-pèces vinève à s' rèsconte, li gueûye doviète, tot fant d' tins-in-tins r'claper sès bètchowès lèpes : gnan-gnan, gnan-gnan ! èt sès dints, qu'on-z-âreût dit tot frissemint r'sinmîs, rahît à chaque

gnan-gnan lès-onk disconte lès-ôtes. Zanzan èsteût si amaké qu'i n' sondjîve nin minme à s' sâver. I s' lèya 'nn' aler à gngnos è watchis' èt rawârda l' côp d' grâce tot mètant sès mins so sès-ouÿ : i n' si voléve nin vèy avaler insi tot crou èt l' bièsse èsteût bin trop hisdeûse.

Plitch-platch ! li qwate-pèces wayetêye todî, èlle èst là tot près, Zanzan ode si-alène qui flêre li pufkène ; èle droûve si gueûye, pwis l' rissère : gnan-gnan !, çoula deûs' treûs fêyes. Èlle a bin l' tins, c'èst come li tchèt qui djowe avou 'ne soris. Mins Zanzan èst r'mètou di s' sote fîve, divins sès sûtis-ouÿ in-èspwér rilût : i sètche tot doucemint s' bwès raw'hî foû di s' brès', èt qwand l' qwate-pèces avore sor lu po l' broufeter, i li hère li bwès dreût come in-î djuste è mitan dèl gueûye. Wô-wô-woû ! fêt l' qwate-pèces, qui d'mèure li boke à lādje sins poleûr èl rissèrer : lès deûs pontes dè bwès sont-st-èfoncêyes eune è s' palàs, l'ôte è l'ohê di d'zos s' minton.

— Alè, haye, mæssîte trifogne, rimousse è ti stâ, asteûre, ou dji t' pèle lès dints ! li dit Zanzan tot li d'nant on côp d' pîd so li scrène. À r'vèy, èt pwète-tu bin, dji pàyerè l' médecin !

Sès pinsêyes ratoûrnît so Hèpè-Jou : awè, li brave vî sotè aveût vèyou tot à l'avance ; il aveût minme trèvèyou qu' Zanzan s' marihreût : « Lès sètch tès pîds ou bwès raw'hî » èt pus timpe : « Rote è broûlî ou pâ d'on pîd ». Come i s'ennè voléve asteûre, Zanzan, di s' sotrèye èt di s' pawou !

— Quéne bouhale qui dj' so ! Hèpè-Jou m'aveût portant bin ric'mandé d' sûre sès consèy : si dj'aveû, ç' côp-chal, roté à costé dè broûlî, dji n'âreû nin dispièrté l' bièsse qui fêt 'ne si lādje bâye po l' moumint. Si dj' n'aveû nin avu l' hisse, dji m'âreû chervou di m' bwès sins târdjî. Awè, li sotrèye èt l' pawou nos fêt fé tot plin dè mâcûles ; sayans d'esse pus sùti èt pus mèsse di nos nièrs. Corèdje, Zanzan, t'ariverès ! Louke, i fêt dèdja pus clér, li palàs dè sotès n' deût pus èsse lon èrî d' chal.

Li trintche, asteûre, clintchîve on pô so l' hlintche èt Zanzan, à toûrnant dè passèdje, si trova d'avant 'ne saqwè qu'âreût fêt rès-couler l' pus hardi dèss-omes. Inte deûs crèveûres, mètowes vizonvizu d' chaque costé dèss pareûses, passît dèss grantès blames ; on corant d'êr lès féve broûler èt hoûler pé qui l' bihe d'iviér divins 'ne tchiminêye. Çou qu'èsteût co d' pus drole, c'èst qu' cès blames-là n' tchâfît nin ; èlle èstît ossi freûdes qui dèl glèce. Zanzan, ni sin-tant nole tcholeûr, s'arèsta à cinq' pôces di zèles èt lès k'pôtia avou

l' bètchète di s' sabot : come si l' Bon Diu l' volève, i n'ala qu'à l' teûle, li bètchète si d'fligota tote neûre broûlêye à crahês.

— Vo-'nnè-là 'ne bone ! Volà on feû qu'i fâreût à m' mame qwand èle ristritche si bouwêye è l'osté ; èle ni souwereût nin tant dès gotes ! Portant, dji n' tin nin à cûre po l' moumint è tchôrnê da Lucifér èt d' toûrner à boulèt. Èvôye, blames : « Li ! »

Ine tchandèle ni s'âreût nin soflé pus vite. Tot l' hoûlêdje si distinda, èt Zanzan passa oute dè mâva nouk sins pus d' djinne qui d' balziner è plin boulevard dèl Sâvenîre.

Li vôle div'nève pus lâdje, lès binnes di loumîre pus fwêtes, èt lès vères dè plafond èstît gros come dès bocôs âs harings, li sâvion èsteût pus doûs d'zos lès pîds, di tins-in-tins on-z-âreût dit qu'ine hinêye di rôses flotève è l'êr, èt çoula gatîve li narène da Zanzan po lî d'ner on novê agrès. Êco 'ne pitite tchôke, i sèrêût bin vite oute di sès hasticotès, èt adon, adon, i veûreût çou qu' nol ome n'a mây vèyou !

I k'minça-st-à s' dihombrer. Nin po lontins. Ni tome-t-i nin so 'ne saqwè d' drole èt d' tèrîbe : on lumeçon, on grand hiyî stindou lumeçon qu'aveût bin cint-èt-vint pîds d'longueûr ! Si cwér prindève tote li lârdjeûr dè passêdje èt sès qwate cwènes, avou chaskeune on lèd grand neûr oûy à l' copète, forguinît tot costé, dispôy à l' tère disqu'à plafond. Li gueûye doviète, ine gueûye ossi lâdje qui l' bâtche d'Oûgrêye, i s' kihèrtchîve lôye-minôyemint, qwèrant si-amagnî.

— Ci n'èst nin fwért dandjereûs, pinsève-t-i Zanzan, dji n'a qu'à rèscouler wice qu'i fêt pus streût èt l' gros patapouf ni m'î sâreût apicî.

Awè, mins po çoula i lî falève riv'ni so sès pas, piède dè tins èt pwis, qwand 'nn' îreût-i, l' lumeçon ? Alève-t-i ponre ou cover ? I fâreût 'ne bèle pacyince divant d'enn' èsse dihalé ! I n' dimanève pus qu'à prinde li bouf... c'èst-à-dîre li lumeçon, po lès cwènes. Zanzan èsteût come li nabot Dâvid divant l'adjèyant Gôliât' ! I hufîa 'ne pitite êr, lèya l'ôte s'awinner disqu'à 'ne ône di lu, pwis, come si d' rin n'è fouh, il apiça fou di s' potche ine grosse pougnèye di sé èt l' mèta so l' lèp'rê dè monse : ci-chal si racrampiha come ine twètche di linne qu'on ravôtève, sès qwate cwènes rimoussît è s' tièsse èt bin vite i s' mèta à fonde tot parèy qu'ine live di boure divins 'ne pêle. Qué lapis', qué briyak, quéne macoye ! So mons

d' tins qu' i n' fât po l' raconter, ci n' fourit pus qu' ine êwe di hièle, ôlisse, djênasse èt wadrouyèsse, qui riguina come on rèwe vè l' fond dèl bak'neûre. Zanzan 'nn' ava bin lontins disqu' à strî d' sès sabots : èt c'èsteût l' sé, l'âme dè sâni, qu'aveût fêt tot l'ovrèdje !

Zanzan bizela èvôye, tot gruzinant inte sès dints : « Il a plou d'sus, tûrlututu ! » I n'ala nin fwért lon : sès-oûy, tot s' tapant d'vant lu, l' fit toumer d'on bwègne so 'n-aveûle. C'èsteût 'ne saqwè d' si curieûs, qu' Zanzan, qui n'aveût pus sogne di rin, d'mora bin lontins à l' rilouki. C'èsteût dèss grands rèzeûs, ènn' aveût on mèye po l' mons, qui s'èlèvît èt rid'hindît, l' tèyant è l'èr, so deûs' treûs pîds d' hôteûr èt qu' disfindît l' passèdje so 'ne longueûr d'ine sitètche às houïons : dèss bès rèzeûs, ma fwè, avou dèss mantches tot neûrs èt dèss lames qui r'lûhît totès frisses come s'èles sôrtîse fou d' leûs lâsses èt qu'èstît qu'arapemint bin r'sinmèyes ; èlle ârît côpé on dj'vè è qwate. Lès lames n'alît ni trop rade ni trop doucemint, tot parèy qu'on mouvemint d'ôrlodjerèye. Zanzan mèta s' deût so s' lêpe ritwèrtchèye èt baha s' front : i tûzéve :

— Si dj' vou passer, dji m' va fé k'hatchî come dèl tchâr di sâcisse, i n' dimeûr'rè pus d' mi ni fripe ni frape, dji sèrè k'tèyi à tot p'tits bokèts. Djans, i n'a rin d'ôte à fé qui d' brère : « S' cou ! »

Lès rèzeûs d'manît à rèsta, si r'tournît avou l' hoûr è hôt èt Zanzan ascoha tot-avâ sins s' fé l' mwinde cwaheûre.

Zanzan s' sintève lédjîr come ine plome, li diâle lu-minme ni l'âreût pus fêt rèscouler : di qwè âreût-i co bin avu d' keûre, Hèpè-Jou èsteût avou lu, i l'édive divins totes sès mâlès passes. Li payis dèss sotès ni d'véve pus èsse fwért lon : i sonléve à Zanzan qu'ine èr di muzique si féve oyî èt l' sinteûr di rôses si rispârdève todi pus âtoû d' lu.

Ni v'la-t-i nin qu'il ôt 'ne saqwè d'â lon, come on brut d' pôtes d'ine vatche qui bise.

— Mèsfiyans-nos todi, èt loukans-se à nosse sogne.

I s' rètrôcla d'vins on p'tit rèfonceint dèl pareûse : tot d'on côp, volà 'n-arèdjî torè qu'adâre avou dèss cwènes ossi bètchowes qui dèss-èpèyes : sès narènes rètchèt dèl fougère, sès-oûy li brotchèt fou dèl tièsse : il èst mâtourné.

— Waye-à-waye ! fa Zanzan, fans-nos tot p'tit po qu' i n' nos veûse nin.

I s' racafougnetà co pus fwért. Èsteût-ce hazard, èsteût-ce rossè

guignon ? Todi 'nn' èst-i qu'il ala à stok d'ine pîre d'anglêye qui n' tinéve nin trop' èt qui r'wagua à l'idèye po fé arèster l' torê d'jusse divant lu. Nosse camèrâde kinoh lès toûrs dès cinsîs, i fèt l' mwért èt n' bodje nin pus qu'on pà : inte sès pâpîres i rawètèye li torê : l'ôte a d'abôrd l'êr di n' sèpi çou qu'i deût fé, pwis i rèscoule, fèt toûrner s' cove, s'abahe so sès pates di d'avant èt s' ramasse so luminme, lès cwènes bahowes, prêt' à-z-èbrotchî, sès kêkeûs sont rodjes come dè song'. Zanzan creût qui s' dièrinne eûre èst v'nowe èt portant i n' si discorèdjèye nin, i lî avise qui Hèpè-Jou n'èl lèrèût nin mori insi adon qui l' voyèdje dizos tère èst si près d'esse bin vite fini. Si cèrvê qwîre rademint èt fivreûsemint l' moyin di s' sâver. Ciète, i n'aveût qu'à brêre : « Lou ! », mins i n'aveût pus qu' « Lou » èt « Wis » à brêre èt i n' saveût nin çou qui s' polève co prézinter so s' vôle. Après tot, i n'aveût d'avant lu qu'ine bièsse èt i n' sèrèût nin dit qu'i s' lèrèût èfortchî insi sins sayî à mons 'ne sôrt ou l'ôte.

— Dj'î so, dit-st-i.

Èt, sins prinde astème à l' mwért qu'èl manecèye, i prind s' sètchè d' peûve èt l' hène divins l's-oûy dè torê. L'ouhê d' Sint Luc beûrla d' doleûr, broka come on boulèt d' canon disconte si-innemi, èt... ala èfoncer sès cwènes disqu'à front è l' lûhante binne di bèyole ! Zanzan, fou sogne èco 'ne fèye, fièsta l' torê so l' croupîre dè cou :

— Alè, disqu'à pus târd, camèrâde, amûse-tu bin èt seûye djoûr-mây bin brave insi, lès djins s' loukeront lâdjès !

Li bôme si rastreûtiheve, l'êr ramatihève èt i féve todi pus tchôd, Zanzan pâméve. Li sinteur di rôses ahûzéve asteûre à crâssès winkêyes èt 'ne sipèsse wapeûr ni târdja pus wêre à stârer on gros brouliârd. Li muzique ossu s'oyève mîs, mins èsteût-ce bin dèl muzique, ou pus vite li hufledje d'ine cokemâr qui cûtenêye so l' feû ?

— Aha, dji comprend, dèrit Zanzan. Vo-m'-chal tot près dèl couhène dès sotès : i d'vèt-st-aveûr in-assoti marabout po caboûre insi !

I trova rademint lès cas et lès mas : à toûrnant dèl vôle, i vèya d'avant lu on flot qu'aveût bin qwinze pîds d' lâdje : ci flot-là bolève èt à l' teûle di l'êwe i-n-aveût dès millions d' foyes di rôses. Çoula odève fwért bon èt v' prindève si doucemint à l' narène qui v's-ârîz d'moré là dès-eûres à long sins tûzer à 'nn' aler. Zanzan sinta l' fond

avou 'ne longowe pire : i-n-aveût à hipe dè bouyon po-z-ariver às gngnos, mins, intrer là-d'vins, c'èsteût sûr di s'i porbouûre come ine payèye di djonnès cromptîres. I falève passer, pète qu'i hêye. Li mwért è l'âme Zanzan d'va brêre « Lou ! » tot fruzihant. À rés' d'asteûre i n' lî d'manéve pus qu' « Wis » d'vant d'aveûr difilé s' tchapelèt.

À mot « Lou ! », l'êwe si ratèniha à l' vole. Zanzan disfa sès sabots èt sès tchâsses èt patcheta è bouyon d' rôses. Il î trimpa s' norèt d' potche èt r'grêta d' nin aveûr pris avou lu 'ne pitite botèye po 'nnè rèpwèrter à s' mame. I n'aveût mây odé 'ne saqwè d' si bon qu' ciste êwe-là. I s' trèbouha minme, èn-èsprès, à mitan dè flot po toumer à gngnos èt po 'nnè mouyî 'ne gote si cou-d'-tchâsses : si mame, qwand êle f'reût s' bouwêye, ènnè saweûr'reût tot l' minme ine saqwè ! Arivé d' l'ôte costé, i walcota sès tchâsses è brouwèt d'vant d' lès r'mète. C'èsteût 'ne bièstrêye ca l'êwe èsteût div'nowe freûde come dèl nîvaye fondowe, i sinta on fruzion lî passer po tot l' cwér, i d'va gadeler po 'ne gote si rèstchâfer.

I-n-aveût co ôte tchwès qu'èl fwèrcihève à-z-aler pus vite : li pirsêye di n' nin èsse à tins po vèy li coronemint dè nové rwè. I d'vêve, vòye-non-vòye, ariver po treûs-eûres. I-n-aveût dèdja bin câzi ine eûre qu'i cotîve, èt l' bôme, asteûre tote sitreûte, tote dreûte divant lu, lî avizève ni d'veûr mây fini, télemint qu'êlle èsteût longue. Totes lès-astâdjes qu'il aveût-st-atrapé l'avît branmint lèyi èn-èrî. Li sogne d'èsse trop târd lî grîvéve li coûr. I s'ènonda vinte à tère, mins s' pantalon èt sès tchâsses totès frêhes lî pèzît qu'arape-mint âtoû d' sès djambes, il èsteût dèdja nâhî, l'alène lî mâtqua, i s' vèya oblidi d'avanci pus doûcemint po n' nin toumer djus d' sès skèyes. Lès lâmes lî pètît às-oûy. Pôve pitit Zanzan, èsse si près èt d'veûr rinaker ! Il âreût pièrdou tot-èspwér si lès-ècorèdjemints d' Hèpè-Jou n' lî avît nin todi zûné às-orèyes.

— Haye, seûyans pus sôdârd, nos sèrans vite à bout d' nos ponnes, èt adon ci sèrè l' paradis !

Traf-tra-traf ! podrî lu : c'est-on dj'vâ, à grandissime galop, on bayârd, grand come i n'a nouk è l' Hèsbaye, qu'apatraftêye reût-à-bale : si crinîre flote à vint, sès sabots fèt s'èlèver podrî zèls ine damabôme di tène sâvion. Li vòye èst streûte, nole cwène po s'î hêrer, li dj'vâ va k'tripler l'èfant come dè hotchèt. Zanzan n' hêbêye nin, i s'acrotche à l' binne di loupîre, s'agridje às strouk dèl

pareûse, gripe à plafond èt, djusse à moumint qui l' bayârd èst d'zor lu, i s' lèt toumer so sès rins, l'apice po l' crinîre èt adon, pa-ta-traf, pa-ta-traf, tot s' catchant l' vizêdje podrî l' hanète dèl bièsse po n' nin avu l'alène côpêye, Zanzan èst-èpwèrté come ine bale foû d'on fizik. I clègne sès-oûy, lès binnes di loupîre èl porît aveûler. I va-st-on trin d'infér, èt houp-èt-houp, èt droum'-droum'-droum' ! Si p'tit cou potchetêye è l'êr, l'onk après l'ôte i piêd' sès sabots èt s' canote s'èvele djus di s' tièsse, i li fât totes sès fwèces po n' nin lacher l' crinîre. Mon Diu, mon Diu ! Çoula n' pout nin durer lontins, sûremint ! Qui va-t-i ariver ? Zanzan èst pris d'on toûbion, i n'è pout pus, i va toumer di s' maclote. Po rêmîdrer rinne, li dj'vâ s'arèstêye d'on plin côp èt fêt voler Zanzan è l'êr à l' copète di s' tièsse. L'èfant n' tûse nin minme à brêre « Wis ! », il èst div'nou come on paquêt d' clicotes, ine brèssêye di vèyès hâres qu'on tape so l' pavêye dispôy li treûzinme ostêdje : i n' veûrè mây li payis dèssotès !

À moumint qu'i pinsève si spiya l' tièsse disconte li rotche, i fêt on tèrîbe tchouk è l'êwe : i d'hinda si bas qu'i n' comptève pus riv'ni à djoû. I raspita tot l' minme à l' teûle èt, sèpant noyî come on rat, i fourit vite so sètch èt s'achîha so l' bwêrd. Il èsteût d'vins 'ne sâle fwért hôte di plafond, èsprîse di mèyes di loumerotes, ine èspèce di Mouêse passève por là, sôrtant foû d'on grand trô èt s'alant piède divins 'n-ôte. L'êwe èsteût tène èt à l'idêye po-z-î bagnî, on lâdje warihé d'fin sâvion si stârève so l' rivadje wice qu'ine riguilite di p'titès cabonètes si drèssît tot fî parèy qu'à Ostande. Ci d'véve èsse là qu' lès sotès s' dimoussît d'avant d' prinde leû bagn : quéquès p'titès hâres, dèss p'tits pantalons, dèss p'titès tch'mîhes, dèss p'titès bonètes di totes lès coleûrs, èstît mètous souwer so dèss cwèdes : on-z-âreût dit 'ne bouwêye d'èfants. Li coûr da Zanzan fruziha d' djôye, il èsteût arivé à bon pôrt, c'èsteût l' cas d'èl dire, èt i riyève tot loukant l' bayârd arèsté d' l'ôte costé dèl Mouêse èt qui féve dèss-oûy come Sint-Djîle l'èwaré, dismètant qu'ine blanke same li corève foû dèl gueûye. Zanzan hignârda :

— Merci, sés-se, vi fré, ti pinsèves mi sprâtchî conte li pareûse èt ti m'as fêt gangnî 'ne bone dimêye eûre ! Mins, ni cropians nin so nos-oûs ! haye, èvôye !

Frêh come ine cane, à nowe tièsse èt pîds d'hâs, i r'prinda s' pèlèrinêdje. Il aveût po l' moumint d'avant lu treûs passêdjes ossi

lâdjes qui l' rowe Léypôld ; li ci dè mitan, li mèsse trintche, èsteût mis intrit'nou èt, à deûs' treûs cints pîds d' là, on-z-âreût dit qui l' djoû v'néve, télemint qu'i féve clér. I prinda don por là èt ariva à l'intrêye d'ine sâle foû mèzeûre. I n'ava nin l' tins di r'loukî d'vins. I s' trêbouha so 'ne fène cwède d'acîr qui bâréve li vôle èt qu'i n'aveût nin vèyou, i touma à gngnos, deûs plantches à hârkê, eune po d'zeûr l'ôte po d'zos, l'apicît po l' hanète èt po l' hatrê èt i d'mora là, à mitan èstèné, avou s' tièsse prise come divins 'ne guilotine. Tot bawiant po lès cwèrnètes i vèya apicoter deûs sotès qu' pwèrtît inte di zèls on grand coûtê à deûs mins, i ravizît deûs liyons sâvés foû d' leû gayoûle, i bolît d' colére. Onk di zèls mamouya tot fant crîner sès dints :

— Nos v's-avans, là, mâva djubèt ! Ossu, vos vorez bin qu' nos v' hatchanse, èdon ?

Zanzan èsteût d'vins on bê apôtrihédje : i saveût bin qu'i n'aveût qu'à lacher l' mot « Wis ! » po-z-èsse foû dè lâburin : mins, tot brèyant çoula, n'âreût-i nin avu l'êr di dire « Oui » èt di d'ner rêzon âs sotès ? Po mète li fiyon, lès deûs bagn qu'il aveût pris còp so còp l'avît télemint passé dispôy lès pîds disqu'à l' tièsse qu'i tronnève di freûd èt n' si polève pus rat'ni di stièrni. I n' s'adjihève nin d' hêpeter portant, ca l' coûtê n'èsteût pus qu'à on pòce di s' hatrê. I brèya don : « Wis ! hat ! tchîm ! » çou qu'avizève èsse : « Oui, hatchîz-me ! » I n' si mādjinève nin l'èfèt di ç' mot-là. Lès plantches si bodjît èrî di s' golé, lès sotès d' manît à stâmus', ine ârmêye di nabots aplokît sins wê-ster, on lî bindela lès-oûy, ine vintinne di mins l'agridjît, i fourit èpwèrté lon èrî d' là èt tapé so on moncê di strin. On lî d'bindela l's-oûy, on d'na on toûr di clé, on tchôka l' fèrou, èt on l' lèya là, tot seû.

3. Li proféte

I féve sipès come è plinte nutêye. Zanzan pôtive èt nagléve âtoû d' lu : rin qu' dèz meûrs, sâf on grand ouh di fiér : i n' polève fé qu' quéquès-ascoghèyes divins tos lès sins, il èsteût d'vins 'ne prihon. I tronléve lès balzins d' hisse èt d' freûd, i tchoûléve.

— Dj'a djouwé fotche ou foû, dj'a pièrdou : qui va-dje div'ni ? Mame ! Papa ! Hèpè-Jou ! Si dj'aveû co mès sabots todi, dji spiye-reû ç' mâheûlé ouh-là !

I flahîve so l'ouh à côps d' pogn tot tchawant à s' dihiyî l' gozi. I n'aveût rin-n-à fé : il esteût r'clapé come ine soris d'vins 'ne trape. Aff-ce di s' rêstchâfer, i disfa sès bagues èt lès stâra po lès r'souwer, pwis s' rafougnetâ d'vins lès strins, tot s' racoviant tièsse èt tot.

Li douce tcholeûr êdant, Zanzan r'prinda on novê corêdje : après tot, on l'âreût polou touwer è l' plêce d'êl rêssêrer : poqwè l'aveût-on spâgni ? Lès sotês s' divît trover d'avant on mistère : kimint s' polève-t-i qu'in-êfant d' dih-ans esteût v'nou â bout d' tos lès s'crêts qu' disfindît l'intrêye di leû rapêre ? Êt Zanzan s' rimimbrêve lès paroles dè rwè Hèpè-Jou : « Lès sotês, c'est dè bravès djins, mins i n' savèt ni *a* ni *b*, i n'a qu' leû rwè qui k'nohe tot sins-aveûr mèzâhe d'aprinde ; c'est l' Bon Diu lu-minme qui lî done tote si syince ». Pwis l' loupîre si fa è s' cêrvê èt i soria : il aveût trovê !

Sins pus târdjî, i moussa fou di s' bêdrêye èt rimpliha di strin s' pantalon, sès tchâsses èt s' paletot èt 'nnè fa 'ne sôrt di spaw'ta qu'i coûka so l' hopê : è li spêheûr i sinta si-ovrêdje qu'esteût adjêrcî à l'idêye. Li spaw'ta aveût l'êr d'on cârpê êdwèrmou, l' tièsse èwal-pêye dizos lès strins ; i loya si tch'mîhe âtoû d' lu, i ravizêve on p'tit Sint-Tch'han. Çoula fêt, i s' mètâ podrî l'ouh qui s' doviève â-d'vins. Il esteût tins ! Nin 'ne munute après, il oya l' pas d'on sotê qui v'nêve vè l' prihon, ine clé toûrna è l' sêre, li fêrou fourit sètchî èt on p'tit ome intra, on grand coûtê è s' min : è s' hintche i pwèrtêve ine loumerote : i r'louka tot riyant li spaw'ta stâré d'avant lu :

— Ha, on dwème, là, camèrâde ! Bon, bon ! Nos v's-alans dispièrter, il èst grand tins di v'ni â tribunâl, èt wête à vosse pê !

I n'aveût nin co aduzé li spaw'ta po l' kiheûre, qui Zanzan s' winnêve à l'ouh èt l'aveût rêssêré è trô. Tot d'nant l' toûr di clé i lî brêya po l' sêre :

— Â r'vèy, vî stoumac', qui l' Bon Diu v' kidûse avou lès djambes è l'êr, vos n' pièdrez nin vos tchâsses !

Êt i prinda madame di galop, dreût d'avant lu, sins s' ritoûrner. I-n-aveût là 'ne masse di trintches, i prinda l' prumî v'nowe sins sèpi â djusse wice qu'il alêve. Cisse trintche-là esteût tot-rade tote dreûte, pwis toûrnêve, pwis s' pârtêve lèye-minme è co traze ôtès trintchètes, turtotes èsprîses avou lès minmès binnes di bèyole. Zanzan lancîve todi, tièsse bahowe, lès-ouÿy bablous, dârant hâr èt hote à l'avîre, èt si p'tit coûr fêve dè hopètes, li souweûr kissè-

méve dès pièles so tot s' cwér âs treûs qwârts tot nou. Cisse coûsse-là dura sûr ine dimèye eûre ; à l' fin i n'è polève pus èt i fourit bin-n-oblidjî d' taper djus ; i s' lèya toumer come ine pîre disconte in-ouh divins on rèfonce mint.

Hoûte ! Qu'ôt-i podrî lu ? Ine saqui èst là qu' djèmih : Zanzan s' dit : « C'èst sûr onk qu'èst-è trô dèl gade, in-ôte qu'a volou come mi c'nohe lès s'crèts dèl bôme. Sayans d'èl sètchî fou d' là ». I bouhe so l'ouh :

— Quî èst-ce qu'èst là ?

— Vos l' savez bin, camèrade : c'èst vosse fré Plat-d'-djote qui l' mālignant djubèt qu' dji v'nève qwèri po-z-aler â tribunâl a rèsséré chal.

Zanzan, sins l' sèpi, èsteût djusse vinou toumer d'avant l'ouh di s' prîhon ! I candja s' vwès :

— Aboutez-m' d'abôrd vosse coûtê po l' crèveûre di d'zos.

— Poqwè ?

— Vos l' sârez tot-rade.

— Volà m' coûtê.

— Merci : adon atchôkîz-me po l' crèveûre lès moussemints dè mâva djubèt.

— Volà.

— Bon : rawârdez 'ne gote.

Zanzan, asteûre qu'il èsteût pris dè crouwin, qu'i n' corève pus, caquéve dès dints : i s' rapimpurna à l' vole, sès hâres èstît câzî souwêyes èt ci fourit on tèrîbe plêzîr por lu di s' rimoussî... Adon i tôurna l' clé, tot t'nant l' grand coûtê è s' min.

Li sotê qu' l'aveût ric'nohou d'mora tot paf, i tronnève di tos sès mimbes, i s' tapa a gngnos :

— Ni m' touwez nin, Moncheû, s'i v' plêt.

Zanzan riyève :

— Rilèvez-ve, vî stotchèt, n'âyîz nin pawou d' mi, dji n'a wåde di v' rin fé, dji n' f'reû nin dèl ponne à 'ne mohe : mins, vos savez, dji deû loukî à m' pê ; c'èst po çoula qu' dji v's-a d'mandé vosse coûtê. Dji n' vou qu'ine sôrt, mi sâver â pus-abèye. Wice èst-èle, li sôrtèye ?

— Po wice qui v's-avez v'nou, il n'a nole ôte.

— Vos n' mi f'rez mây creûre...

— Vèrité d' mon Diu.

— Mins adon, dji so d' Flande, dji n' wèz'reû mǎy...

Li sotê, lu ossu, lèyîve pinde si narène.

— Èt mi ? Çoula m' va coster tchîr ; dji v's-a lèyî èvoler.

— Nonna, fré Plat-d'-djote, vos-ârez bin-n-âhèye di v' racoviér : tinez, dji m' sâve, lèyîz-me fé deûs cints pas, dji lèrè vosse coûtê è mitan dèl vòye, vos n'ârez qu'à dire qui l' prihon èsteût vûde qwand v's-avez v'nou po m'î qwèri.

Li sotê l' rilouka tot cacame :

— Vos-èstèz on brave èfant. Rindez-me mi coûtê, dji v' djeûre qui dji n' m'ennè chervirè nin conte vos, dji v' lèrè sâver. Alez-è por là, c'èst totès bômes câzi abann'nêyes wice qu'il î passe râremint 'ne saqui. On m'a dit qu'on-z-î aveût stopé 'ne intrêye qui v's-âreût polou raminer à l' loumîre dè solo, c'èst vosse seûle tchance. Vos-èstèz malin, sayîz, èt qui l' Bon Diu v' monne. Tant qu'à mi, dji deû k'fèsser m' petchî, dji deû dire li vrêye, on sotê n' pout nin minti, èt adon...

I finiha tot plorant come in-èfant :

— ... ci sèrè mi qu'îrè-st-è l' prihon, po l' prumî còp di m' vèye. Zanzan lî rinda s' coûtê.

— Pus vite qui dî v' vèy à l' dilouhe, dj'a p'tchî d' rentrer è m' préh'nîre. Qu'on fêsse di mi çou qu'on vout, à l' wâde di Diu ! Dji pâyèrè po nos deûs !

I r'moussa è l' calbote, wice qu'i s'achîha so lès strins, li tièsse divins sès mins, tot hiketant.

Li sotê sintève si coûr fonde : i broka so Zanzan èt l'ahèrtcha fou po lès spales.

— Mâlèreûs, ni fez nin çoula ! Ôtemint v's-èstèz 'n-ouhê po l' tchèt. Abèye, dji n' vou nin profiter d' vosse bon coûr, dji so vî, v's-èstèz djonne, vos-avez co li stô è l' min, chèrvez-v's-ennè, dj'inme mîs d'èsse rêssèrè po tot l' rèstant di m' vèye qui di v' vèy sacrifiyî por mi. Hoûte ! Vochal lès-ôtes qui v'nèt po sèpi çou qu' dji so div'nou, filez vosse coton, mi p'tit fi.

Èt i fa vaner Zanzan qui n' eûrit qui l' tins di s' hiwer èvòye po n' nin èsse vèyou dèsarivants.

Ci fourit 'ne bèle brèyâhe qwand Plat-d'-djote èlzî raconta l' quinte qu'on lî aveût djouwé !

— Po wice èst-i èvòye ?

— Por chal, dèrit l' vî sotê, tot lès minant djusse dè costé contrève.

C'èsteût sûr li prumî fèye qu'i mintihéve èt i d'veve avu on bè r'mwér di consyince ! Aveût-i twért ? On 'nnè djudjerè çou qu'on vorè, mins dji sé bin qu'è s' plèce ènn' âreût branmint qu'ârît fèt parèy.

Zanzan èsteût libe... il èsteût anoyeûs, Zanzan. Anoyeûs, d'abôrd, èt dj' di çoula à si-oneûr, là qui, cåse di lu, 'ne saquî alève èsse pûni, èt pwis là qu'i n' vèyéve pus nol èspwér di sôrti fou dèl bôme. Ènnè raler po wice qu'il aveût v'nou, i n' falève nin î tûzer, ric'min-ci à potchî oute di tos lès lès' qu'i k'nohéve adon qu'i n'aveût pus nou mot d' passe po s'ennè houwer ! I d'manéve ine vèye intrèye sitopèye, mins k'mint l' trover, èt pwis, sins nole ustèye, ni hore, ni hawe, ni pi, kimint poleûr èl rihorer ? Çou qu' li touméve li pus deûr, c'èsteût d'esse vinou si lon, d'aveûr passé po tos lès trôs dèl filire èt d' fé si bièssemint bèrwète à l' plantche, â moumint qu'il alève vèy lès ritchèsses dè payis dèss sotès, c'èsteût-st-à s' bouhî l' tièsse â meûr ! A totes cès rabadjôyes-là, li sovenance di sès parints li aspita à l' mémwère : qui d'vît pinser s' mame èt s' papa di n' nin l' vèyî rentrer ? Il èstît sûr divins on bè dizôr ! Zanzan s'ennè volève d'èlzi fé tant d' displit. Adon, si stoumac' groûléve, i d'veve èsse cinq' eûres èt i n'aveût pus magnî dispôy â dîner. Tot çoula li mètève li tièsse à l'ivièrs. I tchèrîve insi, bardî-bardah, à l'atoumance, wice qui sès pîds l' minît, sins nole clére îdèye di çou qu'i d'veve fé, il èsteût nôpouhe, tot prêt' à s' flahî à l' tère èt d'mani là disqu'à tant qu'on l' ramassahe.

A 'ne creûhelèye, il ode ine saqwè qu'èl ravigurèye tot : si narène l'amonne disqu'à l'intrèye d'ine cåve, èt qu'î veût-i ? Totes lès glotinerèyes qu'on s' poreût mådjiner â d'fèt d' tchârs, di pèherèye, di vèrdeûres èt d' claque-è-l'-gueûye : ènn' âreût po disqu'à d'min à lès loumer totes : il a toumé so l' cåve âs-amagnîs ! Cisse cåve-là èst crânedimint bin montèye, on veût qu'on-z-î a-st-apontî tot çou qu'î fât po l' crâsse eûrèye dèl prise di trône dè novê rwè. I n'a nolu po-z-î loukî, Zanzan èst tot fi seû èt il a 'ne faim d' leûp.

— Ataquans, mès-éfants ! dèrit-i tot dârant so l' magnehon.

I n'èsteût nin glot, èt pwis i n' s'î k'nohéve nin trop' divins lès doûs fôrèdjes : è s' mohone on n' magnîve nin rosti boli. I fourit fwért sùti : i dovia 'ne mitche, èl cåqua d' boure, î tchôka 'ne bone trintche di djambon èt hagna d'vins disqu'âs deûs-orèyes ; i distopa 'ne botèye di vin èt buva â tuturon. C'èsteût dè drole di vin, çoula féve

racatchon è gozi, èsteût si bon qu'on 'nn' âreût bu à-z-atraper l' hikète, çoula rèstchâféve èt n' sôléve nin ! Zanzan 'nnè tûtela 'ne dimèye botèye câzi d'ine alène. Après çoula, i magna 'ne buscûte di souke avou on gros bokèt d' piquant froumadje di Hêve, èt pwis finiha s' botèye tot crouhiant on qwârti d' blanke dorêye èt treûs p'titès gozètes âs preunes d'altêsse ! Ènn' aveût disqu'à l' pîpe !

— Bin beûre èt bin magnî c'est 'ne dimèye nouriteûre ; dj'âre todî 'n-acompte !

I frotève sès mins so si stoumac' qu'èsteût bôki à hiyi.

Bardaf ! éco 'ne fèye ! Vochal on brut d' pas. Zanzan tûse à s' catchî. I-n-aveût djustumint d'vins on rècoulis' ine riguilite di vûds tonês : i potcha d'vins onk qui n'aveût pus nou tapon èt s' rafûla avou l' coviêke. C'èsteût 'ne patrouye di sotès qu' qwèrît après lu. Po l' trô dè tapon i lès vèya turtos avou dèss grands coûtès d' mangon. Il èstît d'vins 'ne colère sins parèye èt leûs grèyès vwès s' mahît totes l'eune divins l'ôte.

— Mins wice sèrèût-i bin l' capon ! fa onk di zèls qu'avizève èsse li côpèrâl èt qui s' vina achîr so l' coviêke dè tonê da Zanzan. S'on pout mète li min d'sus, dji vou qui ç' seûye mi qui lî done li côp d'ahorêdje. Volà 'ne dimèye eûre qui n' corans après lu tot costé èt nin moyin d'èl ritrover. Minî, Mamour, Patcha, Gros-Twène, Sôdârd, Mamèye dihèt qu'i l'ont vèyou è l' bôme dè Rèwe ; Guinguète, Nonârd, Calôr, Pèyon, Djène-Pate, Cokê ont trové sès-arotes chal è l' bôme dèl Pîrîre ; Neûr-oûy, Boudaye, Caton, Noyète, Moyou, Moûni l'ont-st-aparçû è l' bôme dèl Cromptîre, èt nin moyin d'èl picî !

— Awè, fré Tarcou, dèrit 'n-ôte, qu'aveût dèss pîds d' mèssèdjî, c'est sûr li diâle, on sèrèût achou l' cou d' sus qu'on n'èl veûreût nin.

— T'as rêzon, fré Tchîchète, c'est l' diâle, à mons qu' ci n' sèrèût l' profète Kisétomîkinôte : on n'a mây vèyou chal on s'-fèt disdut. Po l' prumî fèye è noste istwère, in-ome, qui di-dje, in-èfant hôt come ine bote, si vint porminer à si-âhe è nosse djîse, i spèye tot, râyè tot, ahèsse nos bièsses, si moque di nos blames, di nos rèzeûs, si sâve fou d' nosse prihon, si rind mèsse di tos nos s'crêts, èt il a tot l'ér di s' foute di nosse kèsse : on pô mîs, i tome so nos trèzôrs. C'est-à m' sètchî djus dèl tièsse lès treûs seûyes qu'i d'manèt !

Tarcou, tot d'hant çoula, fève rider s' min so s' pelèye makète.

— Èt ç' malin d' Pâs-nî-là, don lu, nosse Minisse, qui vint roûvi

I' no à d'ner à novê rwè ! çou qui fêt qu'on deût rastârdji l' sèyance dè coronemint disqu'à Diu sèt qwand. Nèni, vos n' mi bouterez nin foû d' l'idèye qui n's-èstans arivés à moumint qui l' grand profète Kisétomîkinôte nos deût v'ni fé vizite po nos r'mète so guides. Sins rwè, n's-èstans sins rwè, èt i-n-a in-ome amon nos-ôtes ! C'est li d'fènemint dè monde ! Alans-è, ca dj' creû qu' dji m' trouêble, èt wête à l'ome si nos l' rèscontrans ! Il ârè sûr si daye !

Zèls èvôye, Zanzan, câzi mwért di sogne, moussa foû di s' tonê. Brr ! Sès-oûy èstît todi bablous dè r'lûhèdje dèss grands coûtès, sès-orèyes zûnît todi dèss manecèdjès qu'il aveût-st-oyou. Qwèqu' ça, si p'tite bodène èsteût r'pahowe, èt pwis n'èsteût nin co trop târd po vèy li grande mèrvèye, ca li rwè n' èsteût nin co loupé. S'i falève minme rawârdèr quéques djoûs, i k'nohéve li plèce po s' vini fôrer. Èt... dji n' sé qwè, là, èsteût-ce li vin qu' li mahîve ine gote li tièsse ? I n'èsteût nin sô, nèni, mins 'ne lèdjîre wapeûr li toûrnîkéve è cervè èt i r'vèyéve dèss rôses è si-av'ni ; èco 'ne gote, i s' mètève à tchanter ! Djonnèsse, djonnèsse, i fât si pô po v' bouhî djus, si pô po v' rinde di l'agrès !

— N'alans nin trop lon, tûzéve-t-i ; chal on-z-a bon, on pout fé glèter s' minton ; i n' s'adjih nin d' piède li catchète.

I rimpliha sès potches di rôyes di tchocolât èt sôrta foû dèl câve. I rôbala on p'tit pô d'vins lès bômes d'âtoû d' là tot prindant bin-n-astème à todi ric'nohe li bone vôle. I n'aveût pus d' keûre di r'trover l'intrêye sitopêye, à qwè bon ?

I s' trova tot d'on còp d'avant l' pwèce d'ine sâle ritchemint meûblêye èt èsprîse on n' sâreût mîs. On s'âreût crèyou è plin djoû. Li plafond d' blanke pîre à moleûres èsteût sut'nou avou dèss gros pilés d' neûr marme di Teû, djusse come lès cis qu' gârnihèt l' grande plèce di d'zos dèl mohone dèl vèye di Lidje. I-n-aveût 'ne dobe rote di doze pilés èt inte di zèls ine dihinne di longowès kèsses di crustal ripwèzant so 'ne tâve d'ârcajou à qwate pîds d' bihe d'èbinne : divant chaque tâve, on tchandelé à treûs brantches èsprîs, ècâdré d' bouquetès d' feûs-d'li, di blancs claweçons, di blankès djalofrènes. I-n-aveût ossu d'avant chaque tâve, so 'ne pitite tchèyîre d'ârdjint, on cossin d' blanke sôye pleûti èt d'sus 'ne pitite hèpe d'ôr qui r'glatihève come li solo. A l' tère, c'èsteût dèss qwârès pavés d' marme, dèss blancs èt dèss neûrs intecreûhelés ; lès pareûses èstît coviètes di blanc satin brozdé. Divins 'ne cwène,

tot-z-intrant, i-n-aveût on pîd-d'-soke avou d' l'écins' qui broûléve à p'tit feû, èt à costé, on bèneûtî d'albasse.

Zanzan féve deûs-ouÿ come deûs sarlètes : i s' pinséve intrer d'vins 'ne catèdrâle èt i s' sègna à l' bèneûte êwe ; il aveût câzi sogne di moussi là-d'vins, c'èsteût si bê èt il èsteût si k'tapé avou sès pîds d'hâs, sès tchâsses totès k'trawêyes, sès bagues totès k'pleûtèyes.

— Tins ! Qu'i-n-âreût-i bin d'vins cès kèsses-là ?

I n' qwèra nin lontins : tot s'aprépîant d'eune i s'aparçûva qu' c'èsteût on wahê. C'èsteût l' prumî fêye qu'i vèyève dès mwérts, mins cès-là èstît si bês, on-z-âreût dit qu'i vikît todi : i lès louka turtos l'onk après l'ôte. C'èsteût dès sotès èbômés ossi bin qu' lès momèyes d'Èdjipe, lès-ouÿ èstît sèrés po tofêr, mins lès tchifes èstît todi ros'lantes èt lès vizèdjes soriyît d'vins lès p'titès blankès bâbes bin pingnèyes. Lès mins creûhelêyes so leûs vintes, il avizît soketer, èt on s'èwarève di n' lès nin vèy hansî.

Arrivé à dièrin, Zanzan n' si pola rat'ni d' brêre : c'èsteût Hèpè-Jou qu' pètève là s' dièrin some.

— Hèpè-Jou ! Hèpè-Jou ! m' vî camèràde !

Zanzan wignîve à fé tronner lès cwârês (s'enn' aveût-st-avu !).

— Pôve vî Hèpè-Jou ! Pôve vî, va ! Dispièrtez-ve, ravikez, qui dj' pôye co royî vosse vwès, mi brave Hèpè-Jou !

Il aveût bodji l' coviêke dè wahê èt covréve di sès bâhes li front dè vî rwè. Il èsteût si foû d' lu, si pièrdou d' doleûr, qu'i n'aveût nin oyous l' trimârd qu'on féve podri lu : li plêce s'aveût rimpli d' sotès prêt' à l'apici po l' distrûre. Ine min l'apougna po l' brès' èt on longou pougna s'aspoya so s' coûr. Zanzan fruziha 'n sègonde, mins, afêti âs dandjîs, i n' pièrda gote li sins, li prézince da Hèpè-Jou, tot mwért qu'èsteût, l' tinéve mèsse di sès nièrs èt s' pinsêye èsteût clére, si clére minme qu'i creûhela sès brès' so si stoumac' èt dèrit tot simpemint :

— Hale-dès-pîds, Tarcou ! On n' towe nin lès djins è l'ête dès rwès. L'ôte hêp'ta :

— Kimint m' kinohez-ve ?

— Dji sé tot : c'èst mi l' profète Kisétomîkinôte.

Tarcou l' lacha èt lès-ôtes sotès s' riloukît tot-èstoumakés, leû colére èsteût toumèye. I wètît Zanzan qu' lès mèstrihève. Onk di zèls dimanda :

— Kimint l' prouvéz-ve ?

— C'est bin-n-âhèye, loumez on tribunâl èt s' dji n' di nin l' bone réponse à çou qu' vos m' dimanderez, dji vou qu'on m' pinse.

On sotê, qu'aveût d'manou èn-èrî, catchî podrî l's-ôtes, èt qu' pwèrtéve on rodje bindê è hèrpe, dèrit :

— L'ome a rêzon : djudjans-le.

— C'est bin là çou qu' dji vou, Moncheû l' Minisse Pâs'nî, rèspon-da Zanzan tot li fant dès-âdiyos'.

Lès sotês n' nn'è polît creûre leûs-orèyes ! Insi don, l' cârpê qu'ès-teût là d'avant zèls kinohève tos leûs s'crêts, saveût leûs nos, minme li ci dè dièrin rwè ! Quî èst-ce qu'âreût polou doter qui ç' n'èsteût nin là l' profète ?

Ènn' eûrit qu' brèyît :

— Vive li profète Kisétomîkinôte !

Zanzan lès-akeûha d'on djèsse, si douce sôlerèye li féve fé dès bièstrèyes, i s' sintève si sûr di lu-minme qu'il ala trop lon.

— Rawârdez 'ne miyète, divant d' brère : qwand vos m'ârez r'tourné so totes lès costeuères, vos sârez seûlemint çou qu' c'est d' mi. Mins tot djâzant d' costeuères, i m' sonle qui dji n' so nin fwért bin moussi po-z-aler à vosse sèyance èt, si v' volez èsse amistâves, mi f'rîz-ve li plêzîr di m'apwèrtèr dès-ôtès hâres èt di m' pèrmète di 'ne gote mi r'nèti ?

Li Minisse Pâs'nî touma d'acwêrd, tot l' monde qwita l'ête, on-z-intra-st-è l'ovreû, ine grande sitindowe plèce montèye di totes lès-ustèyes di tos lès mètîs. Zanzan tchûziha 'ne sitofe di nèûre linne qu'on coturî adjins'na so rin dè monde di tins ; on cwèpi li fa so on clègn' d'ouÿ ine pèrre di noûs solés : tote li mousseûre, solés, tchâsses èt tot, èsteût nèûre come gayète : c'èsteût l' coleûr qui Zanzan aveût volou po pwèrtèr l' doû d' Hèpè-Jou. I s' rifrota s' vizèdje avou dèl savonète à l' mus', si r'pingna à hêye, èt c'est r'mètou à noû qu'i s' prézinta on pô après â tribunâl.

Ci-chal si t'néve divins 'ne sâle arindjèye fwért simpemint mins portant avou tot plin dè gos' : tot èsteût fêt d' tchâgne, lès meûbes, lès pavés, li plafond èt lès pareûses : so on scanfâr, ine grande tâve, divant l' tâve, on p'tit banc, wice qui Zanzan fourit priyî d' s'assîr : podrî lu, dès p'titès tchèyîres, so lès tchèyîres tos lès sotês, qu'èstît bin âtoû d' deûs cints. Zanzan n' féve pus tant pèter di s' narène, i r'grètève câzi d' s'aveûr héré è cisse trimmèlinne-là. Il aveût volou

fé l' tantafère, i l'alève mutwèt payî tchîr. Mins qwand i vèya Pàs'nî achou tot seû à l' tâve dès djudjes, i prinda l'afère à comique èt hagna so sès lèpes po s' rat'ni d' rîre èt po n' nin sprognî.

Li Minisse aveût tot l'êr d'esse è l' cwate ; il aveût pôr divou mète ine rodje frake fête so crèhince ; i ravizève on haring èwalpé d'vins 'ne foye di djote. I hèmela deûs' treûs côps :

— Frés, nos-avans d'avant nos-ôtes l'ome qui s' dit l' profète Kisétomîkinôte : nos l'alans mète à l'èsproûve, èt sès rèsponses ac'sègneront s'i dit l' vrêye.

Èt, tot loukant Zanzan d'vins lès-ouÿ, i d'manda :

— Kibin n-a-t-i di dj'vès so vosse tièsse ?

— Treûs cint swèssante mèye qwate cint nonante-noûf so l' meune, treûs so l' cisse da Tarcou èt qwate mwérts poyèdjes so l' porè di s' dreûte djambe. Si vos n' mi crèyez nin, ricomptez-lès.

Tote l'assimblêye si fouta à rîre èt l' pôve Tarcou, ine min so s' tièsse èt l'ôte so s' djambe, èsteût télemint honteûs qui s' vizèdje èsprinda come ine crèssòde.

— Bon. Kibin n-a-t-i d' pîds d' chal à l' leune.

— Si vos djambes èstît grandes à l'idèye, vos-îrîz bin d' plin-pîd ; si v' polîz potchî hôt assez vos porîz î aler à djonts-pîds ; avou dès botes di sèt' eûres, vos d'meur'îz noûf cints-ans, deûs meûs èt qwate djoûs èt d'mèye po-z-î ariver ; avou vos pîds d' sotès, seûye-t-i dit sins v' blèssi, vos d'meur'îz deûs cint quatri-vint fèyes pus d' tins avâ lès vôyes, à mons qui v' n'avîse dès kèsses à violon come Tchî-tchète, adon v' racôurcirîz vosse vôye dèl mitan.

Lès sotès tchahelît à s' difâfîler l' botrouûle, dismètant qu' Tchî-tchète, èspris come on fornê, sayîve di catchî sès dognons d'zos l' cou di s' tchèyîre.

Zanzan aveût bê djeû, nouk di zèls ni saveût compter ; i flahîve divins lès chîfes dèl minme façon qu' s'il avasse flahî d'vins 'ne mèlêye à côps d' warlokê. Mîs qu' çoula, i féve rîre, il aveût gagnî l' flouhe èt d' pidjote à midjote i div'néve todi pus sûr di lu-minme.

Pàs'nî, lu, èsteût tot vèssou, si tièsse si k'mahîve ; po tot l'ôr dè monde i n'âreût polou diskimèler si l' profète dihéve ine boûde ou 'ne vrêye. I candja d' sudjèt :

— Qui fât-i po viker contint ?

— Êsse ritche, mwért ou sot, d'hèt l's-ènocints. Mi dji rèspond : èsse di bone consyince.

On caqua dès mins è l' sâle.

— Vive Kisétomîkinôte !

Pâs'nî esteût d'vins lès féves, i d'manda dès lwègnerèyes.

— Qwè-z-èst-ce qu'on tape tot blanc è l'èr èt qui r'tome tot djène ?

— In-ou.

— Qwè-z-èst-ce trinte-deûs p'titès madames divins on rodje palàs ?

— Lès dints.

— Qwè-z-èst-ce qui fêt todi deûs lādjes-ouy ?

— Li sarlète.

— Qwè-z-èst-ce qu'a dès cints d'ouy èt qui n' pout vèy ?

— On dé.

On div'na d' mâle oumeûr, on 'nnè volève à Pâs'nî d' miner si sotemint li r'qwèrèdje. I-n-aveût pôr Tarcou èt Tchîchète qui n' polît avaler lès lawes da Zanzan : i k'mincît à èstchâfer l' tièsse âs-ôtes. Tarcou s' lèva minme so s' tchèyîre po-z-ahontî l' Minisse.

— Èst-ce dès-afères insi qu'on d'mande à on profète ? Pa, l' prumî v'nou poreût rèsponde come lu. Dimandez-li l' no d'ine dîhinne di sotès èt nos veûrans bin s' siyince.

— Po v' chervi, Moncheû Tarcou...

Tarcou bolève :

— C'èst m' fré qu'on lome Moncheû.

— ... è-bin, Tarcou tot coûrt, fez bin lès complumints di m' pàrt à Boudaye, Nonârd, Noyète, Calôr, Caton, Mamoûr, Gros-Twène, Cokê, Guinguète, Moyou ; èt vo-'nnè-chal èt vos 'nn' ârez.

Tchîchète si lèva à s' toûr :

— Dinez-nos l' no d' nos treûs grantès bômes.

— Li bôme dè Rèwe, li bôme dèl Pîrîre, li bôme dèl Cromptîre.

In-ôte dimanda :

— Li no d' nosse prumî èt d' nosse dièrin rwè.

— Hèpè-Aou, Hèpè-Jou.

— Po k'bin d' tins loumans-ne nos rwès ?

— Po si cints-ans.

— Li mot d' passe po-z-intrer chal ?

— Pètez-li s' cou, Louwis.

Ci fourit 'ne fameûse tridinne, li sâle esteût è l' five ; turtos, minme Tarcou èt Tchîchète, brèyît d' leû pus fwért : « Vive li profète ! Vive Kisétomîkinôte ! C'èst lu, c'èst lu ! Vivât !

I volît turtos s'aprépî d' Zanzan, èl rabrèssî : po-z-aler pus vite on r'vièrsève lès tchèyîres, on gripève l'onk so l'ôte, èt Zanzan, agridjî d' co cint mins, fourit pwèrté so lès spales èt tchôkî tot drèssî à l' copète dèl tâve. On gueûyîve :

— On discoûrs ! On discoûrs !

Zanzan stinda s' min po lès fé tête :

— Camèrades, dji v' rimèrcih co mèye fèyes di l'oneûr qui vos m' fez. Mins l'âme da vosse rwè Hèpè-Jou n' m'a nin avoyî chal po fé dèl discoûrs ; Hèpè-Jou c'èsteût fleur di sotê, dj'èl kinohève, i n' djâzéve nin tot plin, mins i djâzéve bin. S'i m'a-st-avoyî chal, c'èst po ristoper on trô...

I s' riloukît turtos, macasses.

— ... po stoper on trô è l' mémwère da vosse Minisse Pàs'nî, qui d'meûre là tot honteûs podrî mi. Vinez chal divant mi, Moncheû l' Minisse, là, insi, èt rèspondez-me, vos qu'èsteût tot-rade mi djudje. Kimint deût-on loumer l' novê rwè ?

Pàs'nî div'na blanc come dèl makêye.

— Dji... dji n' sé nin... dji n' sé pus...

I babouyîve, il âreût d'né l' rèstant d' sès djoûs po n' nin èdurer ç' mâtîre-là.

— Ê-bin, mi dji v's-èl va dire.

Lès sotês fit dèl-intrichats, leûs vizèdjes s'èlârdjihît èt leûs-ouÿ ni qwitît nin lès lèpes da Zanzan.

— Mins d'avant çoula, vos m' divez promète turtos qui dj' porè vèy vôter po li rwè ; adon dji v' dirè l' no à bon moumint.

— Nos v's-èl promètans.

— C'èst bon ; asteûre alans è l' tchambe dè vôte. I finiha tot riyant :

— Nin è l' plèce dèl vôtes, li deûzinme à dreûte è l' bôme dèl Pîrîre !

— Vivât po l' profète ! Vîve Kisétomîkinôte ! Alans vôter !

On-z-èsteût d' bone oumeûr, on trovève li profète fwért amistâve, fwért ric'nohant mâgré s' nôblèsse, djans, i s' dihît inte di zèls qui c'èsteût câzî 'n-ome come vos èt mi !

Il intrît è l' tchambe dè Grand Consèy qu'on n' doviève qui tos lès sî-cints-âns. C'èsteût 'ne sâle tote nowe, tèyèye è l' plinte pîre, basse di vòsseûre, qui féve li d'mèy'-cèke à grés hatchîs è l'agâ. Acrotchîs âs pareûses, dèl crassèts à l'ôle di navète tapît 'ne flâwe

loulmîre qui lèyîve à ponne di s' ric'nohe ; çoula odève li rêsséré, l'abômé, minme on pô l' tchamossi ; cisse plèce-là d'véve èsse ossi vèye qui l' tère. C'èsteût là qu'on tchûzihève lès rwès dès sotès dispôy li k'mincemint dè monde.

Zanzan, sins sèpi poqwè, s' sintéve tot mouwé è s' noûve mous-seûre di pâkê ; à chaque pas qu'i féve, sès noûs solés crînit d'vins sès pîds. Il âreût si bin volou tchôkî sès mins d'vins sès potches èt hufler on p'tit bokèt po s' diner ine êr, mins il èsteût proféte èt d'véve djouwer s' role disqu'à l' fin. I s' tina come in-èfant d' bone mohone, èt qwand on l' fa monter so li scanfâr, à dreûte dè Minisse, i s' tingla dè mîs qu'i polève èt tûza à çou qu'i falève fé po bin fé. Ci n'èsteût nin fwért âhèye ; il alève tchûzi on rwè ; on proféte divève avu s' mot à dire divins l'afère. Awè, mins quî tchûzi ? Il èsteût so dès tchôtès cindes. Sès-oûy fit l' toûr dèl sâle ; è l' prumî rindjèye i-n-aveût 'ne plèce vûde. I s' rapinsa, èt 'ne clapante idèye li passa po l' tièsse.

Qwand tot l' monde fourit è plèce, Pàs'nî k'minça :

— Frés, nos-èstans turtos rassonlés...

Zanzan li côpa l' huflet :

— Camèrâdes, mès frés, nos n' polans nin ataqwer l' sèyance : i mâque ine saquî : vos savez, come mi, qui l' réglumint èst strik : li rwè deût èsse loupé d' tos lès sotès.

— Proféte, dèrit l' Minisse, vos-avez rêzon, mins l' réglumint dit-st-ossu qui nou soté qu'a fêt 'ne mâcûle ni pout tchûzi li rwè.

— Vos volez djâzer d' Plat-d'-djote qu'èst-asteûre è l' prihon po m'avu lèyi sâver ?

— Ci n'èst nin s' pus grand pêtchî ; di çoula on poreût passer oute ; vos-avez si bin l' toûr di nos rider foû dès mins. Il a boûrdé tot-z-èvoyant l' patrouye so 'ne fâsse vòye, i nos l'a dit : on soté n' pout nin boûrder.

— Brâvô, brâvô ! brèya l'assimblèye.

Zanzan ni s' lèya nin po batou :

— Cès brâvôs-là, mès frés, provèt qu' vos-avez-st-on nôbe coûr èt qu' vos volez vèy flori amon vos-ôtes li dreûteûre èt l'ognèsté. C'èst don à vosse nôbe coûr qui dj' vou djâzer. Awè, Plat-d'-djote vis-a boûrdé. I n' vis-a nin raconté poqwè. Vochal : dji li aveû pris s' coûté : tot l'oyant plorer adon qu'i m' dihéve qu'il alève èsse pûni, dji m'enn' a fêt mâ èt dj'a rintré è m' gayoûle, èstant prêt' à mori

po li spâgnî sès lâmes. I n'a nin volou avu mons d'âme qui mi, i v's-a hèré l' deût è l'ôûy. Grâce à cisse boude-là, vos-avez d'avant vos-ôtes, sêve èt bin pwèrtant, vosse proféte Kisétomikinôte. Dji n'èl sâreû blâmer, èt dji v' kinoh assez po dire qui nouk di vos-ôtes n'âreût fêt ôtemint qu' lu.

— Qu'ennè pinsez-ve ? dimanda Pâs'nî.

— Qu'on l' lache ! qu'on l' lache ! Brèya-t-on d'ine seûle vwès. Vivât po nosse proféte !

On-z-ala r'qwèri Plat-d'-djote, il ala r'prinde si plèce è l' sâle èt r'mèrciha Zanzan d'on clègn d'ôûy tot passant tot près d' lu.

Pâs'nî r'prinda :

— Asteûre qui n's-èstans turtos rapoûlés, kiminçans l' vôte.

— Dji sé k'mint qu' vos-alez vôter, dèrit Zanzan : vos-alez mète vos deûs sabots d'avant l' ci qu' vos tchûzih'rez èt pwis v' compterez lès sabots èt l' ci qu' enn' ârè l' pus d'avant lu sèrè loumé. Çoula va durer 'ne hapêye, i-n-âre mutwèt balotèdje èt, so l' tins qu' vos d'mèur'rez à pîds d'hâs, li mitan d' vos-ôtes risquêye d'atraper on mwèhenê.

Il aveût dit 'ne lwègnerèye, i s' rihapa-st-à tins :

— Qwand dj' di on mwèhenê, dji vou dire qui l' bon mitan d' vos-ôtes sèrè todi on pô mâl à si-âhe, ca dji sé qu' lès sotès n' sârît mây èsse malâdes. È vosse plèce, dji candjereû d' manière di vôter.

Lès sotès mètît leûs mins podrî leûs-orèyes po mîs hoûter.

— Vo-chal çou qu' dji f'reû. N'èstèz-ve nin turtos ossi braves, ossi sûtis l'onk qui l'ôte, télémint braves qui qwand vos fez 'ne mâtûle, ègzimpe Plat-d'-djote, ci n'èst qu' po fé l' bin èt tot sùvant, di-reût-on, l' pinsêye dèl Providence. Vos-èstèz don turtos dègnes di div'ni rwès. Qui di-dje ! Vos-èstèz turtos rwès, vos-ôtes, lès sotès dè payis d' Lîdje, èt si v' loumez on rwè, c'est là qu'ennè fât-st-onk divins vos-ôtes qui sèse tot, qui tinse li mastê, qui seûye vrèyemint l'ome di stok inte li Bon Diu, vos-ôtes èt lès-omes.

Lès sotès s' règuèdît on bê còp tot s'oyant djudji insi ; vos-ârîz dit qu'il avît turtos avalé 'ne cane.

— Si c'est-insi, èt vos m' direz s' dj'a twért...

— Vos-avez rézon, brèya-t-on d' tot costé.

— Si c'est-insi, qui l' sòrt nos mosteûre li ci qu' deût èsse à vosse tièsse. Èt là qu' c'est vosse coûr qui v' dômène turtos, qui ç' seûye li has' di coûr qui lome li rwè. Djouwans l' corone à has' di coûr. Qu'ennè pinsez-ve, Moncheû l' Prézidint Pâs'nî ?

— C'est bin djâzé, proféte, qu'on vâye qwèri on djeû d' cwârdjeûs.

— Qwate djeûs, Moncheû l' Minisse, çoula nos f'rè deûs cints èt ût cwârdjeûs. Nos d'vrans sètchî treûs has' di coûr foû, pus' sî vûdes, èt n' sèrans horés.

— I-n-âreût on cwârdjeû trop pô, nos-èstans deûs cints vôtants.

— Ni rouvîz nin qu' Lârgosse n'est nin chal, i dwème plin come ine tripe, mwért sô d' pèkèt, à l'intrêye dèl bôme.

Ci fourit 'ne èclameûre !

Pâs'nî dèrit tot pètè :

— Dji m'ennè dotève : ossu, so quène idèye li rwè Hèpè-Jou, qui dj' mèt' è glwère, li a-t-i confiyî l' wåde dèl bôme ? Nos k'nohans l'apôte, ci n'est nin l' prumî fèye qu'i s' foute ine tchike, nos f'rans bin sins lu.

— Adon, finiha Zanzan, l'afêre èst d' bon.

Lès cwârdjeûs fourît apwértés, mahîs, èt Zanzan s'î prinda come conv'nou.

— Vos vèrez turtos qwèri on cwârdjeû èt vos n'èl loukerez qui qwand l' Minisse vis l'âre dit. Î èstans-ne ?

I passît turtos, Pâs'nî l' prumî, l'onk après l'ôte divant Zanzan èt tchûzihît zèls-minmes è hopê. Qwand ci fourit l' toûr da Plat-d'-djote, Zanzan li fa 'ne pitite clignète èt li tchôka l' cwârdjeû d'vins lès mins. Zanzan aveût si-idèye.

Li porcèssion finèye, Pâs'nî s' lèva :

— Ritoûrnans chaskeun' nosse cwârdjeû. Quî èst-ce qu'a l' has' di coûr ?

Nolu n' rèsponda : on-z-âreût oyou rondî 'ne mohe.

— Djans don, qui l' ci qu'a l' has' di coûr rèsponse.

— I n' sâreût, fa Zanzan : i tchoûle.

Èt c'èsteût vrèye : Plat-d'-djote, tot r'toumé èssonle, li tièsse bahowe, aveût sès tchifes plintes di lâmes...

Li vwès dè proféte s'ènèria :

— Frés, volà fleur di sotè : i pleûre, mins ç' n'est nin d' djôye, c'est d'avu sogne di n' nin èsse dègne di l'oneûr. Èst-ce vrèye, Plat-d'-djote ?

— Awè, rèsponda l'ôte, dizolé.

— Nos v' f'rans rouvî vosse nôbe boude, Plat-d'-djote. Tot l' monde chal èst fir di v's-aveûr à s' tièsse.

— Vive li rwè Plat-d'-djote !

— Asteûre, vite è l' sâle dè coronemint.

Zanzan trêfilève, li moumint n'arivève nin vite assez por lu.
Pâs'nî l'arèsta :

— Vos n' polez nin v'ni avou nos-ôtes, nol ome n'a mây intré là :
i n'èst dit nole pâ qui minme li profète Kisétomîkinôte pout î mète
lès pîds.

— A vosse manîre, rèsponda Zanzan. Arindjîz-ve inte vos-ôtes.
Mins k'mint sârez-ve li no qu' fât d'ner à Plat-d'-djote ?

— Vos-avez promètou d' nos l' dire.

— Si vos m' lèyîz intrer, ôtemint nin.

I zuzina à l'orèye da Pâs'nî :

— Lèyîz-me fé, dji m' fê fwért di v' fé wârdèr vosse posse di
Minisse.

L'ôte si lèya adîre.

— Djans, i fâre bin, insi. Mins djurez-nos so voste oneûr qui mây
nol ome ni sâre rin foû d' vos.

— Çoula dji l'a djuré à Hèpè-Jou, vosse rwè, èt dj'èl ridjeûre
divant vos-ôtes, deûs deûts è hôt, deûs deûts è bas, insi « Maître-
Dieu ». Haye, nos 'nn' îrans. Alez moussî vos blankès hâres èt
qu'on-z-amonne li carotche èt lès qwate blancs dj'vâs. Mi-minme
dji vou èsse blanc moussî po n' nin fé tètche.

On li apwèrta à l' vole ine blanke mousseûre fête di linne di bèdot,
dès blankès tchâsses, dès blancs solés èt 'ne blanke canote di fin
drap, tot çoula ossi fris' qui dèl nîvaye. Tot l' monde fourit prêt' so
l' côp èt l' côrtéje kiminça.

C'èsteût 'ne vrêye porcèssion, ine saqwè foû d' l'ôrdinêre. Zanzan
aveût trop pô d' sès-ouÿ po loukî. A l' tiêsse, qwate sotès avou dès
vérts djâgôs èt dès violêts bonêts pwèrtît dès rotchès-âbarones di
sôye à pâremints d'ârdjint ; podri zèls, li flouhe, tchâssèye di sabots
d'ôr, moussèye avou dès blankès stânes di mouchelène, wâkèye
d'ine sôrt di gâmete èt qu'aveût l'êr d'èsse ine ârmèye di pâkètes
(avou dès blankès bâbes !), si k'hinéve so deûs rotes èt tchantéve
ine vèye tchanson so l'êr dè « Pantalon trawé » èt qu' finihéve insi :

C'est-on boneûr d'avu Plat-d'-djote po rwè !

Come tos lès nos d' sotès èstît à deûs côps d' vwès, on-z-âreût
ossu bin polou dire tot fî parèy : « C'est-on boneûr d'avu Caton,

Pâs'nî, Boudaye, Pèyon, Noyète, èkcètèrà, po rwè ». Vos vèyez qui l' tchanson èsteût sûr bin-n-èmantchèye, èt çoula provève qui lès sotès n'èstît nin dès gades !

A l' cove, i-n-aveût 'ne ârmonerèye d'ine vintinne di muzicyins : rin n'î mâquéve, grosse kèsse, pitit tabeûr, tûbâ, tromboles, altôs, clarinètes èt pistons. Li djowe sut'nève li tchant èt, ma fwè, lès sofleûs èstît â fêt' di leû mèstî. C'èsteût Tarcou qu' batève li mèzeûre èt Tchîtchète li grosse kèsse. Adon vinève Zanzan, à dreûte da Pâs'nî, qu'aveût 'ne rodje cote, on breun' soplis' èt on djène bonèt d'èvèke ; i t'nève è s' min 'ne grande foye di papî qui n'aveût rin di scrît d'sus. Po fini, è carotche sètchî d' qwate blancs roncins gâyelotés èt wafrés come dès dj'vâs d' capitinne, Plat-d'-djote, li novê Rwè, à nowe tièsse, à pîds d' hâs, à panê-cou, avou 'ne simpe pitite tchimîhe di lin, li bâbe pingnèye à bètchète, si lèyîve kihol'ter, tot-z-èminné, vè s' nôbe dèstinèye.

4. Li coronemint

On fa 'ne ahote divant on fou bê ouh di bronse qui s' tapa â lâdje, èt l' côrtéje intra : on s'âreût crèyou è paradis : Zanzan, à chaque pas, rèscontrève ine novèle mèrvèye. Il èsteût d'vins on djârdin à n' nin 'nnè vèy li bout : tot-à l' copète, ine grosse boule di feu tapève ine loupîre parève qui l' cisse dè solo è meûs d' djun, èt dès nûlêyes di co traze coleûrs candjît côp so côp l' viyère di tot çou qu'èsteût là. L'êr èsteût tène come li cisse d'ine frisse matinèye d'osté, lès-ouhês gruzinît so lès cohes dès-âbes, è foyes, è fleûrs è fruts â minme moumint ; lès-oranjes, lès figues, lès djèyes, lès neûh, lès pomes, lès peûres, lès preunes, lès cèlihes, lès pîhes, lès-âbricots, lès gruzales, lès-âmonnes di souke, disqu'âs-ananas', lès preunes di souke, lès banânes èt lès pèpins d' Sint-Tch'han î crèhît à broubi ; djans, i-n-aveût d' tot à r'dohe èt po continter l' pus nâreûs dès-apétits. Tot çoula, dès pârtchèts d' fleûrs turtotes à l' pus-agalèyes, dès rôses, dès djalofrènes, dès feûs-d'li, dès claweçons, dès bèldjâmènes, dès rézètes, dès tulipâs, dès muguêts, èkcètèrà Margote Fizèye, tot çou qui v' polez v' mândjiner come fleûrs, èsteût chal rapoùlé à 'ne fèye, sins-astème à l' sâhon, èt leû sinteûr vis rimplihève lès narènes à v' fé pâmer d'aweûr èt d' contintemint.

Li porcèssion passève di tins-in-tins so dès poncès : chal, l'êwe èsteût clére come dè crustal, èt lès pèhons, lès pus bès pèhons dè monde, dès p'tits, dès grands, dès-èmètrins, fît r'glati leûs hayis' di nake, d'ôr èt d'ârdjint à l' loupère dèl grosse boule di feu. Là, l'êwe ravizève dè lèçè ; pus lon, on-z-âreût dit dè vif ârdjint ou d' l'ôr molou. Lès-alêyes di fin sâvion mahî avou dès payètes d'ôr vinît d'esse rus'lêyes èt on-z-î aveût co k'sémé dès foyes di rôses po lès rinde pus douces à roter d'sus.

À coron dè djârdin s' doviève li sâle d'oneûr. Zanzan aveût pinsé vèy ine saqwè disqu'asteûre, mins, qwand i moussa là-d'vins, i div'na vrèyemint tot bablou ; li pus mèrviyeûs dès sondjes ni v' sâreût d'ner 'ne idèye dès ritchèsses ramassêyes è ç' palâs-là. Tot èsteût fèt d'ôr èt d' diamant, di totes lès pîres di pris, di totes lès sôrts, di totes lès coleûrs, scultêyes èt cizelêyes di tot çou qu'i-n-a d' mèyeû come ârtisses : li teût, dîvinemint pondou, èsteût sut'nou di pus d' deûs cints pilasses d'albasse canelêye, lès pavés d' blanc marme èstît intrimèlés d' qwârês d' rubis, d' sâfir, d'âmétisse, d'èmerâde, di tôpâze, di corindon, di tûrcwèse ; deûs cints fôteûy mèye fèyes pus bès qu' lès cis dès rwès d'Èdjipe fît vizon-vizu à trône, sculté d'ôr à dintèles, on tchîf-d'ouïve qui valève po l' mons deûs' treûs miliârs : rin qui l' barnakin d'à l' copète âreût fèt l' fôrteune d'in-impèreûr.

L'ârmonerèye candja d'instrumints, lès violons k'mincît à djouwer « Où peut-on être mieux », so l' tins qu' Plat-d'-djote, todi à panêcou, montève so lès grés dè trône. Bin vite, Pâs'nî l' rimoussa, dispôy lès pîds disqu'à l' tièsse, d'ine robe tèhèye d'ôr èt d' pièles, après li aveûr lavé lès pîds, qu' tos lès sotès, l'onk après l'ôte, vinît r'horbi è sègne di lwèyâl sudjèts. Li grand moumint èsteût v'nou. Li Minisse prinda l' corone d'ôr, sès mins tronnît 'ne gote èt sès-ouï riloukît Zanzan avou 'ne hisse di tchin batou. Zanzan, lu, n'èsteût pus di ç' monde-chal, i s' sintève difali d' boneûr. Pâs'nî l' dispièrta di s' sondjerèye :

— Profète Kisétomîkinôte, i n' nos d'mèure pus qu'à k'nohe li no d' nosse Rwè : kimint l' deût-on loumer ?

Zanzan potcha è hôt : c'èsteût l' fin di s' zûnante avinteûre : ossi vite qu'il âreût dit l' no, li novè signèur alève sèpi l' vrèye, pus rin n' polève pus li esse catchî èt Zanzan sèreût touwé, ou po l' mons tchèssî èvôye come li pus grand dès mintèûrs èt dès baligands. Èt

portant i n'aveût nin à sucî so s' deût ; s'i n' motihéve nin, si sôrt èsteût réglé d'avance ; il aléve passer po on fâs profète èt adon... I li v'na 'ne îdèye po fé durer l' plêzîr.

— Ci no-là, Moncheû l' Minisse, dji vou qu' vos-avése avou mi l'oneûr d'èl trover.

Pâs'nî s' rècrèsta :

— Qui deû-dje fé po çoula ?

— Aléz-è l'ête dès Rwès èt rapelez-ve là tos lès nos dès cis qu'î dwèrmèt po todi ; vos-lès vèrez repèter chal divant nos-ôtes, çoula v's-èderè à r'trover l' no qu'î fât.

Li Minisse fa 'ne hègne, èt on roubinèdje di mâle aweûr si fa-st-oyî ; Plat-d'-djote lu-minme n'èsteût nin contint. Zanzan fa l' ci di s' dimonter :

— Quî èst-ce chal qui dote dè profète Kisétomîkinôte ? Ni v's-a-djdju nin d'né dès prouves assez di m' siyince ? Alez, Pâs'nî, fez çou qu' dji v' di.

Li Minisse ènn' ala tot pèneûs, çoula li féve po l' mons ine eûre di vòye. Zanzan 'nnè profita po s'ennè d'ner s' binâhe : i s' pormi-néve lès mins podri s' cou, sins prinde astème âs-ôtes qui k'mincît à piède pacyince : i s'arèstéve divant tos lès trèzôrs po s' lès bin hèrer è l' mémwére. Il èsteût là come è s' mohone, i n'aveût qu'ine sogne, vèy riv'ni Pâs'nî trop timpe. A l' fin portant ci-chal rintra tot d'sofflé di s' coussse, souwant dès gotes come dès peûs èt repètant come ine létanèye, tot comptant so sès deûts, lès nos dès rwès d'hotés.

— Vochal, dèrit-i, tot pampiant : Hèpè-Aou, Hèpè-Bou, Hèpè-Cou, Hèpè-Dou, Hèpè-Èou, Hèpè-Fou, Hèpè-Gou, Hèpè-Hou, Hèpè-Iou, Hèpè-Jou.

— Èt cès nos-là ni v' dihèt rin, rin dè monde ?

— Nè... ni.

— Repètez avou mi : Hèpè-Aou, Hèpè-Bou, Hèpè-Cou...

I rataqua po l' treûzinme fèye è l'orèye dè Minisse :

— Hèpè-Cou.

Pâs'nî fa 'ne hope è l'êr :

— Ha, dj'î so, c'èst çoula minme : Hèpè-Kou !

— Mins, ç' còp-chal avou on K, Hèpè-Kou, èt vola l' no r'trové.

Adon Pâs'nî d'na l' hèpe d'ôr à Plat-d'-djote èt li dèrit tot l' wâkiant dèl corone d'ôr : « Hèpè-Kou, seûyîz nosse Rwè ! » Lès

sotès triplît d' liyèsse : « Vivât po Hèpè-Kou ! Vivât po Hèpè-Kou ! Vivât po Hèpè-Kou ! »

Li vizèdje da Plat-d'-djote candja so 'ne sègonde, si-èsprit s' do-viève, sès-oûy div'nît parfonds, c'èsteût l' Mèsse, li Rwè dès sotès, qui k'mincîve si novèle vèye. Zanzan 'nn' eûrit pawou ; il èsteût là, lès-oûy à l' tère, divant l' novè signeûr, i tronnève come ine foye, il èsteût blanc come on spère. Èco bin qu' nolu n'aveût d' keûre di lu. Lès sotès èstît fou-lèyîs ; l'ôrkèsse, qui v'nève di fini l' « Vâlu-reûs Lidjwès », ataquâ dès-êrs di crâmignons, èt tot l' monde riyève, tchantève, tchawîve, potchîve èt s' kihinéve qu'on s'âreût crèyou à l' fièsse di Djus-d'la po l' djoû de Bè Bouquet.

5. Zanzan come divant

Après 'ne pitite tchoke, Hèpè-Kou lèva s' hèpe è l'êr :

— Frés, qu'on-z-aprèstèye li crâsse eûrèye, vos d'vez avu li stoumac' divins lès rins.

On passa è l' sâle de bankèt, ine : âle pus simpe, mins meublèye à mèyeû dès gos' : li tâve, coviète d'ine blanke mape di lin d' Flande odant l' lavintche, di plats d' fène pôrçulinne, di vères di crustal de Vâ-Sint-Lambièt, ridohîve di tos lès magnehons, di totes lès liqueûrs qu'on n' chève qu'amon lès princes.

Hèpè-Kou prinda Zanzan po l' brès' èt li zuzina :

— Mètez-ve chal à m' hintche, Moncheû l' profète Kin'sénin-pukinôte : lès condannés ont dreût à l' dièrinne bètchèye èt vos l'ârez. Mins vos n' divez pus avu grand faim, vos v's-avez si bin fôré : dji v' va fé chèrvi 'ne achète di bolèye èt s' çoula ni v' ripah nin, vos porez co sucî lès rôyes di tchocolât d'manowes divins lès potches di vosse vèye mousseûre.

Zanzan n' kêkîve nin ; i s' dimandève çou qu' li alève ariver. So l' tins qu' lès-ôtes si ralètchît lès deûts d' totes sôrts di glotinerèyes, i trimpa deûs' treûs côps s' kilî è s' bolèye, si stoumac' rinakève, il aveût trop' magnî pus timpe. I s' dotève bin qu'il alève mori, mins çoula li âreût sonlé pus doûs di d'hoter avou s' vinte bôkî d' tot çou qu'èl féve glèter èt qu' lès sotès sawourît à plinte boke.

A l' fin on rimpliha lès vères di champagne èt Hèpè-Kou s' lèva po l' discours de trône :

— Frés, vos m'avez fêt oùy li pus grand oneûr, li ci d'èssé vosse Rwè. Vos savez qu' li rwè dès sotès r'çût dè Bon Diu l' grâce d'aveûr tote li syince dè monde, rin n' li èst catchî, i k'noh totes lès lwès dèl nateûre èt ossu totes lès pinsêyes, tos lès d'zîrs dès cis qu'i rèsconteûre âtoû d' lu. Mins cist-oneûr-là èst-à deûs tèyants : si lès sotès n'ont qu' tos nôbes sintumints, lès-omes ni sont nin fêts dèl minme pâsse, ènn' a tot plin d'vins zèls, si djonnes qu'i seûyèsse, qui sont rimplis d' mâvas toûrs èt d' foubrèye, èt dji r'grète qui m' prumî djèsse di rwè m' fwèrcihe à pûni on grand coupâbe.

Li sâle s'impliha d'on long groulemint, on lèya dè beûre èt tos l's-oùy si toûrnît plins d' colére dè costé d' Zanzan qui n' saveût pus wice loukî èt qu'aveût on vizèdje ossi blanc qu'on navè pèlè deûs fèyes.

— Frés, porsûva Hèpè-Kou, l'ome qui v's-avez d'avant vos-ôtes n'èst nin l' profète Kisétomîkinôte, ci n'èst qu' Zanzan, l' fi dè vi Louwis l' tèheû qui d'meûre à l'Êwe-à-Hèsta. Ci mazoukèt-là n' kinoh câzi rin, il èst-à pô près l' dièrin è scole èt, s'i v's-a polou taper l' poude âs-oùy, c'èst là qu'il a tot plin dè front èt qu'il a profité dè seû moumint wice qu' ènn' n'aveût-st-à fé qu'à dès djins sins malice, come nos-èstans turtos chal, qwand n' n'avans nou rwè po nos miner. Insi, totes sès rèsponses â tribunâl, ci n'èsteût qu' totès lwègnerèyes, si k'nohance di nos s'crèts prov'néve tot simpe-mint d' çou qu'il aveût-st-oyou djâzer 'ne patrouye adon qu'il èsteût catchî èn-on toné è l' câve âs-amagnîs. C'èst minme è ç' tonè-là qu'il a polou compter lès poyèdjes dè poré da Tarcou. Ci Zanzan-là nos l's-a fêt totes, il a sôlé Lârgosse, spiya nos hâhes, moudri nosse qwate-pèces, distrût nosse lumeçon, èclawé nosse toré, fwèrci nosse prihon, hapé nos pôrvûzions, frohî l' wahê d'onk di nos rwès, trompé nosse bone fwè.

— A mwért, à mwért ! gueûyît lès sotès.

Lès dj'vès da Zanzan s' drèssît so s' tièsse come dès baguètes di fizik, i souwéve di hisse, i s' féve si p'tit, si p'tit qu'âreût moussi d'vins on trô d' soris.

— Èt tot çoula, ci n'èst co rin à costé di s' dièrinne zafe : c'èst lu qu'a frawetiné d'vins lès cwârdjeûs po m' fé loumer Rwè, c'èst lu qui m'a stitchî l' has' di cœur. Si dj' l'aveû sèpou, dji n' l'âreû nin pris ; si dj'a minme bouârdé 'ne fèye, qui l' Bon Diu m'èl pardone ; asteûre qui dj' so Rwè dji v' deû l' vrèye divant tot, mi crèyez-ve ?

— Awè, awè ! fit lès sotès.

— Adon qu'on-z-a frawetiné, qu'on ric'mince li vôtèdje.

— Nèni çoula, dèrit Pàs'nî, vos-èstèz nosse Rwè èt vos l' dimeûr'-rez, li Bon Diu lu-minme vis-a marqué, i v's-a d'né l' grande siyince ; fé ôtemint, ç' sèrèût aler disconte si volté. Mins l' capon deût-èsse pûni ; nos d'mandans qu'i seûye condanné à mwért.

— A mwért Zanzan !

Li profète èsteût so flote, i n'aveût nole miséricôr à rawârder, si fâte èsteût trop grande ; i caquéve dès dints.

Li Rwè r'prinda l' parole.

— Disqu'asteûre dj'a tchèrdji l'amètou, mins dji deû èsse djuste èt mète vosse consyince à l'âhe qwand vos l' condannerez. Vochal don çou qu'on bon pârli poreût dire po s' disfinse.

Totes lès belès keûres da nosse hérôs v'nît â djoû : li sâvetèdje dè vî rwè, li camèràdrèye da Zanzan èt d' Hèpè-Jou qu'aveût-st-aminé li c'nohance dè s'crèt d' l'intrèye dèl bôme, li bone kidûhance da Zanzan è scole après çoula, li bê djèsse da Zanzan qu'aveût volou rintre è s' prihon po n' nin aqwèri dès mizères â ci qu' l'aveût lèyi sâver.

— Awè, frés, ç' cârpê-là a-st-on coûr d'ôr, èt c'est çou qui l'a pièrdou : c'est djustumint là qu'il inméve trop' Hèpè-Jou èt qui s' doleûr a fêt tant d' brut qui n' l'avans polou picî. Il èst toûrciveûs, c'est vrèye, mins il èst co si djonne, i poreût candjî. Èt, qwand on-z-î tûse bin, lès quintes qu'i nos-a djouwé ont stu si bin-n-èman-tchèyes qui dj' so-st-à m' dimander bin sérieûsemint s' nos n' 'nnè d'vrîs nin rîre. Mâlèreûsemint, li lwè èst là, èt nos l' divans condanner. Asteûre qui dji v's-a mètou tote li cåse divant lès-oûy, dji ratind vosse sintince.

— A mwért, à mwért ! oya-t-on co chal èt là è l' sâle, mins avou mons d' feû qui d'vant, on vèyéve bin qu'enn' aveût tot plin qui n' savît pus qwè â djuste.

Li Rwè vèya l'afère :

— I m' sonle, dèrit-i, qui vos n' savez pus wice vas-se. Portant, li lwè c'est li lwè. L'amètou Zanzan s'a condanné lu-minme ; il a dit : « Si dji n' done nin totès bonès réponses, dji vou qu'on m' pinse ». È-bin, si d'zîr sèrè sùvou.

L'assimblèye si tēhîve : Zanzan èsteût inte li vèye èt l' mwért ; i s' vèyéve dèdja pindou â djubèt, avou 'ne linwe qui lî stitchîve come

on tchâsse-pîd foû di s' boke. I s' rimimbrève lès paroles di s' vî mèsse : « Zanzan, vos n' finihrez mǎy qui l' cwède è hatrê ».

— Cāse di s' djonnèsse, finiha Hèpè-Kou, dji li acwède ine dièrinne grāce. Qu'èl dimande ; qwè qui ç' seûye, i l'ârè.

Tot l' monde èspèrève qui Zanzan alève dimander l' vèye ; il èstît turtos prêt' à li acwèrder : i n' vèyît pus d'vins lu qu'in-èfant, on brave èfant après tot : lès vîs sont si vite prêt' à pardonner !

Li tronnante vwès da Zanzan s'èlèva tote pîtieuze :

— Ê-bin, Sîre li Rwè, dji d'mande qui vos wårdése li vî Pās'nî come Minisse ; èt, si v' volez bin, dihez 'ne pitite priyîre por mi èt po mès pôves parints.

C'èsteût trop' di grandeûr d'âme ! Tot l' monde hiketève, pôr Pās'nî, minme li Rwè, qui mamouya :

— Dji v's-aveû stichî l' pîce po v' sâver l' vèye, vos l' riboutez po t'ni vosse promèsse. C'est-on bê djèsse, i n' m'èware nin d' vos. Èt asteûre, frés, qui d'vans-ne fé ?

— Grâce, grâce ! brèya-t-on d' tot costé.

— Vochal don m' sintince : Pās'nî, vos d'mèur'rez m' Minisse ; tant qu'à vos, Zanzan, po r'prinde vos paroles èt n' nin r'noyî lès meunes, dji vou qu'on m' pinse... cès sabots d'ôr-chal âtoû d' vosse hatrê èt qu'on v' ric'dûse à l' vole, avou vos vèyès hâres, disqu'à l'ouh di vosse mohone.

— Brâvô, brâvô ! po nosse Rwè Hèpè-Kou ! Vivât po Zanzan-Sabots-d'Ôr !

Lès sotès, come dès bons vîs papas, vinît turtos rabrèssî Zanzan qu'èsteût à sètinme cîr.

Tote djôye èt tote istwère deût fini. On pô après, Zanzan come divant s' trovève tot seû, à l'êr, lès-oûy binnelés. I rāya lès binnes, i vèya l' sou di s' mohone à clér di leune è l' nutèye. Si coûr toctève, come i toctève, si coûr ! I rintra : li vî Louwis èt s' feume tchoûlît è l' coulèye : i s' lèvît d'ine plinte pèce èt abrokît so leû fi po l' sitrinde divins leûs brès' ! Zanzan avizève télemint ureûs, i-n-aveût 'ne télé pây so s' vizèdje, qu'i n'eûrît nin l' corèdje d'èl barboter.

— Di wice riv'nez-ve si târd ? Nos v' crèyîs pièrdou.

— Dji r'vin dè payis dès sondjes, si bê, si bê qui ç' n'èst nin dè dire. Loukîz, dj' ènn' a rapwèrté cès sabots d'ôr-là ; por vos, mame, ine lîve di tchôcolât, èt por vos, papa, ine bèle pîpe d'écume èt on pakèt d' touûbake : vos m' sawour'rez çoula. Prindez-lès sins sogne,

dji n' lès-a nin hapé. Dj'a djuré di n' mǎy rin dire d'ôte èt dji tinrè m' sièrmint. Po v' mostrer qui dj' so-st-ognèsse, â rés' d' oûy dji vou viker sins nole ridite.

Zanzan fourit fidèle à s' promesse. Lès vwèzins, qui v'nît turtos r'loukî avou èvèye lès bès sabots d'ôr hâgnés so l' djîvâ, n'arivît mǎy à sèpi d' wice qu'i prov'nît. Lès mǎlès linwes sayît d' lî taper l' hate, mins ci fourit à l' vûde : Zanzan èsteût div'nou l' modèle dès-èfants èt dès scolis. Hèpè-Jou lî aveût dit d'avance qu'i d'véreût 'ne saquî : ci fourit vrêye : Zanzan ava l' tchance di pindou d' div'ni mèsse-èployî à l' mohone dèl vèye di Lîdje ! C'èsteût lu qu'èdive à fé lès marièdjès èt lès consieûs comunâls lî payît minme ine bèle neûre frake à pinnemints, on bê blanc col èt 'ne bèle blanke crawate po-z-aconcwèster li skèvin tchèrdjî d' loyî lès destinêyes.

Vos m' direz : kimint savez-ve ciste istwère-là, adon qu' Zanzan aveût promètou di n' mǎy rin dire ? Vochal tote l'afère : à fwèce di marier l's-ôtes, Zanzan s' lèya mète lu-minme li cwède è hatrê, mins ç' côp-chal po l' bon. Vos savez qu' lès feumes ont cint toûrs di pus qui l' diâle : li sonke èl hêrive tos lès djoûs po k'nohe li s'crèt dès sabots d'ôr èt noste ome lî repètêve todi :

— Dj'a djuré di n' mǎy èl dire à nol ome.

Po fini, li k'mère trova l'èmantcheûre :

— C'est vrêye, dèrit-èle, mins vos n'avez nin djuré di n' rin dire à nole feume.

Èlle aveût rêzon. Zanzan lî d'ha, èlle èl diha à m' feume, mi feume m'èl diha, èt c'est-insi qu' dji l'a polou raconter à tot l' monde.

On-z-a bin sayî di r'trover l' payis dès sotès ! Si v' passez on djoû à Sovrin-Wande, vos porez co vèy lès qwate bômes qu'on-z-a horé â Sârt-Blantche èt è l' Grape : on n'a polou aler fwért lon ; lès trôs r'waguît fêt-à-fêt' onk après l'ôte. L'intrêye dèl grande bôme wice qui Zanzan a-st-intré èst co todi doviète, è tiér dèl Havêye, so l' novèle lèvêye di Djoupèye.

Lès sotès sont sûremint bagués.

On n' 'nn'a mǎy rin polou r'trover !

Dj'han l' troufleû

*Traduction libre, en vers liégeois,
du conte de Grimm « Hans im Glück »*

par Edgard RENARD

PREMIER PRIX

- N-aveût sèt-ans qui, sins payèdje,
Dj'han chervève, bin lon di s' viyèdje.
« Mèsse, dèrit-i, volà m' timps fou,
mi coûr tére po r'passer nosse sou
5 èt po r'veûy mi mame qui prind d' l'adje :
si vos m' voliz bin payî m' gadje... »
— « T'as todi stu onîesse, djinti :
ti n' pièdrès sûr rin avou mi »
fêt l' ritchâ, s' li done ine masse d'ôr
10 — èl creûrez-ve ? — ossi grosse d'abôrd
qui l' tièsse da Dj'han, qui prind s' norèt
po l'èwalper, mèt' li paquèt
à s' baston, èl tape so si spale.
« Diè-wåde, mèsse ! » Èvôye reût-à-bale.
- 15 Mins l' coûr flâwih ; li malkê peûse
èt s' frôye-t-i, si pô qu'on l' kiheûse...
Volà Dj'han qui veût-atrafter
on cavayîr tot règuèdé.
« 'L a dèl chance, lu : come so 'ne tchèyîre
20 il èst-achou. Mây so lès pîres
i n' si trèbouhe. Sins s' dissofler
i va, èt spagne co sès solers ! »
Dit-st-i l'ôte, qu'a-st-oyou l' barbote :
« A pîd, vos-avez co 'ne bèle trote ! »

- 25 — « Qui freû-dje ? fêt Dj'han. Veûs-se mi malkê ?...
C'est d' l'ôr !... Mins, a-dje mǎ mès-ohês
à t'ni l' tièsse clintchèye so l' forsale,
avou l' baston qu' rahèye li spale !
— « Trouflans, dit l'ome. Dji t' done mi dj'vǎ,
- 30 dji prind t' malkê : t'a çou qu'i t' fât ! »
On bouhe li martchî djus. Là qu' l'ôte
lì tint li sporon, noste apôte
gripe so l' bièsse. — « Èl vous-se fé trafter,
dit l'ome, ti n'as qu' deûs sôrts à fé ;
- 35 ti linwe fêt *glak*, ti brês *hop hop* :
i prind notru-dame di galope ! »
Fîr come Sint-Djwér, Dj'han, rècrèsté,
à pas dè dj'vǎ s' lêt walcoter.
Après 'ne tape al douce, i s' risquèye,
- 40 sére lès sporons : d'ine afileye
volà l' roncîn qui s' mèt' à trot.
« Si nos sayîs pôr li galop ?...
Glak !... hop, hop ! » Come on r'ssôrt qui djowe,
volà l' bièsse, d'ine reûde abatowe,
- 45 qui s'èsnonde tot spitant dè feû.
On n' l'ôhe pus r'vèyou, si ç' n'èsteût
qu'èle fout-arèstèye d'on brave ome :
i lum'cinève, come il atome,
tot fant wêdî s' vatche so l' hourèye
- 50 èt s' vèya so l' côp l'atèlèye.
Li cwér da Dj'han, è plin horê,
n'èsteût pus qu' bouyotes èt boursès.
I n' si rinda compte di l'afère
qui dè moumint qu'il oya brère :
- 55 « Vo-m'-chal, ni hape nin sogne, vî fré !
On gôûrdjon d' fris', èt t'ès horé ! »
dihève l'ome tot lì stindant s' plate.
« S'on mî r'prind co, qui l' boye m'abate,
so l' vîle harote ! Ca, c'è-st-on djeû
- 60 po s' casser l' hanète ! I m' fâreût,
à mi qu'a dè fwért pâhules gos',
ine brave bièsse... ine vatche come li vosse.

- On n' risquéye nin d' fé l' coupèrou,
co jamây èlè ni hène dè cou,
65 èt vos-avez, à chaque eûrêye,
lècê, stofé, boûre ou maquêye ! »
— « Trouflans, dit l'ôte. Dji prind ti dj'vâ,
dji t' done mi vatche : t'as çou qu'i t' fât ! »
On bouhe li martchî djus. Noste ome,
70 tot tchèssant l' vatche, tûzéve : « Si dj' tome
d'avu seû, asteûre dj'a li r'cète :
dji mode... n-a qu'à sètchî so l' tête !... »
On l' sét : quî djâse dè beûre hape seû.
Dj'han sowe dèss gotes grosses come dèss peûs :
75 ca Bourguignon, d'pôy ine hapêye,
tape dè bleû cîr si tchôde hinêye.
« Sayans ! » dit-st-i. Â bodje d'ine sâ
i lôye li vatche èt, pusqu'i fât,
po wahul'mint i prind s' calote.
80 I sètche... Li lècê n'apihe gote...
I sètche èt si r'sètche di s' pus reûd.
Mins l' vatche, côrcêye, n'ètind nin l' djeû :
d'on rude còp d' pate, volà l' calote
èt s' mèsse, eune don hâr, l'ôte don hote !
85 « Sacri lêde charogne ! » brèya Dj'han,
èt dèss-ôrémus à l'av'nant...
— « T'êteûs so tès gngnos tot-à-l'eûre ;
vo-t'-là sins calote, â-d'-dizeûr...
Sèreût-ce qui t' priyîves li bon Diu ?...
90 Ou l' bièsse t'âreût-èle bouhî djus ? »
D'ètinde couyoner d' cisse manîre,
Dj'han s'apâf'ta sins s' ridîre.
C'êteût-on boucher, 'ne gote bal'teû,
qu' minéve â martchî, tot djoyeûs,
95 on bê rôse nouîrin d' vint'-qwate pèces
qui grognîve so s' tchèrète à brès' :
Dj'han lî conte al vole l'accidint.
Fêt l' fin marlou : « Ça n' m'èware nin :
èlle èst monse èt trop vîle ti vatche !
100 Towe-lu po-'nn'-èsse â mons d' damadje ! »

— « Dè bouf ?... C'est sins nou sawoura !... »

Djâsez-m' d'on pourcê come cila !

Ça c'est dè biesses d'ine bèle riv'nowe :

dispôy li grognon disqu'à l' cove

105 — cwèsses èt djambons, finne èt crâs lârd —

rin-n-à k'taper, c'est fleur di tchâr ! »

— « Trouflans, dit l'ôte. Ti prinds m' vèrât,

ti m' dones ti vatche : t'a çou qu'i t' fât ! »

Djihan glètève tot tchèssant s' bièsse,

110 qwand on djônê, qu'aveût d'zos s' brès'

ine bèle blanke âwe, èl rak'sûva.

« Loukîz, dit-st-i, qu'êle face qu'êle a !

Èdon, c'est dèl bèle martchandèye !

C'est qu' dj'èl sitoïpe al tiène bolèye

115 n-a 'ne cope di meûs !... Lèvez-le on pô !...

Dihez, l' ci qu' l'ârè magn'rè s' sô

d' crâs bouyon èt d' rosti ! » — « Mins m' bièsse

n'èst nin 'ne cûrèye non plus : dèl tièsse

al cove, ci n'èst qu' sir crâhe », fêt Dj'han.

120 — « Djî n'è difère nin, mon parant,

rèspônd l' fin djubèt. Mins djî tronle

dèdja por vos : à l' veûy, i m' sonle

qui vosse bièsse ravisse come on fré

l' cisse qu'â mayer on-z-a hapé.

125 Li gâr-champète bat' li contrèye,

èt l' ci qui sèrè pris risquèye

dè fé dèl pote, di s' veûy pané ! »

Djihan 'nnè d'meûre tot-èstèné :

« Si vos m' polîz sètchî foû sogne... »

130 Tot l' côpant, li djônê prind l' cogne

d'onk qui s' tape è l'êwe po s' wèzin

adon qu'i n' qwîrt qu'à l' roufler d'vins :

« Trouflans, dit-st-i. Djî prind vosse bièsse,

vos wârdez l'âwe... Qui d'hez-ve di m' djèsse ?... »

135 Tot sùvant s' vòye, Dj'han èst-âs-andjes :

c'est qu'il a gagnî al discandje !

Dè rosti po 'ne saminne, deûs meûs

d' bonès crâssès tâtes à r'lètche-deûts !

- Èt pwis, lès bèlès blankès plomes
140 po s' cossin : va, po pèter s' some
n'ârè nin mèzâhe d'èl hossî !
Come si mame èl va rabrèssî !
Parvinou è dièrin viyèdje
mâ d'èsse à bout di s' long voyèdje,
145 il ètinda l'acîr crîner
èt 'ne tchôde vwès d' bariton tchanter :
« Acorez al vole :
« dji r'sinme vos coûtès...
« Si l' timpèsse avole,
150 « Dji r'sère mi mantê... »
I ric'noha l' sinmieû d' cizètes
qui féve hoûler l' pîre so s' tchèrète.
Nosse Djihan l'arinna : « Diè-wâde !
qu'èstèz-ve djoyeûs, là, camèrâde ! »
155 — « Poqwè m'îreû-djdju plinde, mi qu'a
dès çans' à r'dohe, sins nou tracas ?...
I n' mi mâque qu'ine âwe come li vosse :
Dji v's-ènnè boute çou qu'èle vis cosse. »
— « Qui sâreû-dje dire ? Dji l'a trouflé
160 conte mi pourcê. » — « Èt vosse singlé ? »
— « Disconte mi vatche. » — « Èt voste âmaye ? »
— « Disconte mi dj'vâ. » — « Adon... vosse bay ? »
— « C'èsteût 'ne discandje conte on malkê,
m' gadje di sèt-ans èn-on tchèstê. »
165 — « Sûr, mèsse troufleû, t'aveûs l' ham'lète !
Passer di t' gadje à l'âwe qui t' pwètes,
tot lèyant dj'vâ, vatche èt pourcê,
c'est fé chaque côp 'ne hope di macrê !
Si t'aveûs por dès çans' è t' potche,
170 mâ pô d' tims ti rôles è carotche. »
— « Qui m' fâreût-i fé po çoula ? »
— « Trouflans, dit l'ôte. Veûs-se cisse pîre là ?
C'est m' pîre di r'candje, ine fêlè sinm'rèsse.
Si ti m' lès ti-âwe, dji t'ènn-ahèsse.
175 èt, po t' rawète, volà on flin ;
po r'drèssî lès clâs, lès hazins,

C'est l' feûte di gade : ti t' flah'reûs mwért
Sins l' sipiyî. Èstans-gne d'acwérd ? »
On bouha l' martchî djus. — Èt Dj'han,
180 ine pîre dizos chaque brès', vèyant
d'avance lès çans' ploûre à câkêye,
rotéve à lâitchès-ascohêyes.

Mins l' vòye èst longue, lès pîres pèzèt...
Volà on pus' !... C'est l' pâcolèt
185 po haper 'ne mohe, beûre ine goûrdjêye !
Li bèle pîre, sogne qu'èle ni s' hârdêye,
èst mètowe bèn-à plat so l' bwérd
avou l' deûr flin d'sus. Nosse compère
si frote lès brès', qui sont nantis,
190 èt, tot s' clintchant po beûre, i s' dit :
« Lès k'pwèrter insi n' m'ahâye wère ;
po m' dihèrdjî dj' qwîrrè l'afère :
avou l' tchance qui m' sût, dji troûv'rè
po n' mi pus d'rèner d'zos l' paquèt. »

195 I n' saveût nin dè si bin dire :
d'on fâs hyon i gougne lès pîres,
qui plonkèt disqu'à fond dè trô.
Èbusti, Dj'han si r'drèsse d'on côp,
si r'hape èt dit : « Bèle atoumance :
200 dj'èl sohêtive... Dj'a totes lès tchances ! »
Èt libe come on vârlèt d' covint,
i r'prit s' vòye, lèdjîr come li vint.

Mi rîmê n'a ni cou ni tièsse ?
Il èst sins-ivièrs sins-idreût ?
205 Èles vis-ont-ine êr trop doumièsse,
lès-avinteûres da Dj'han l' troubleû ?
Portant dji voreû qu'on s' rapinse
d'on tchin qui trova s' rèscopinse :
il alouwéve, so 'ne tièsse d'ohê
210 qu'i-n-aveût d'sus ni tchâr ni pê,
sès broques... èt s' tîmps. On l' trovêve drole !...
Al fin, i touma so l' mèvole.

Lès mǎy-contints

Adaptation de la I^e satire d'Horace

par Edgard RENARD

PREMIER PRIX

- Houbêr, kimint s' fêt-i qu' so l' tère nouk n'èst contint ?...
Piére a tchûzi s' vikèdje po s' diner dè bon tims,
Dj'han, qu'a-st-on bon mèstî, l'a pris hazâr hazète :
i troûv'ront, tos lès deûs, qui l's-ôtes l'ont pus hayète...
- 5 « Qu'il èst-ureûs, l' martchand ! » fêt l' vî sôdâr, adon
qu'i r'vint, forbou, d'al guére, avou l' dreût brès' di mons.
Èt l' martchand, lu, qui veût tchamossi sès dinrêyes
fâte di candes : « Li sôdâr a tot l' minme pus-âhêye !...
On s' va doguer !... C'èst deûr, — mins so 'ne hapêye di tims,
- 10 i moûrrè sins sofri ou rascôy'rè l' bûtin ! »
« Fé frudjî l' tère èt t'ni dè biesses : volà on posse ! »
pinse l'avocât, mǎ dispièrté, qwand on l' kihosse
po d'ner 'n-avis. « Qu'on n' mi djâse pus d' vatches ni d' pourcês !
Vive Lîdje ! Là vos n' vèyez qu' tote sôrt di bê, d' novê ! »
- 15 pinse l'âgneûs, sins s' doter qu' lès Lîdjwès, inte di zèls,
ni qwèrèt qu'à l' balter èt l' gourer al pus bèle...
... Èt dè-ôtes, èt dè-ôtes ! Dji n' è vinreû nin djus
si m' lès faléve dire totes. Mins, mètans qui l' Bon-Diu,
nâhi d' leûs plaintes, direût : « Nos-alans fé 'ne discandje :
- 20 sôdâr, vo-t'-là martchand. Avocât, r'trosse tès mantches,
apontêye li sèmeû po l' sêmâhe dè prétemps !...
... Èvôye !... Qui ratindez-ve ?... » Sûr qu'i r'bout'rît l' prezint !
Dj'ô di-d'-chal li Grand-Messe : « Doumièsses, alez-al dièle !...
mins si vos v' plaindez co, vos-ârez d' mès novèles ! »
- 25 Ni fans nin l' conte pus long. Nos savans qu'on pout bin
dire li vrêye tot riyant : lès mèsses di scole, sovint,

mètèt, po lès-èfant, dès ronds d' souke so l' creûhète,
c'est dès peûs so l'apas, po qu'i r'cwèrdèssent leûs lètes ;
— mins lèyans lès rîrèyes, loukans d'èsse sériyeûs.

- 30 Li payîzan qui drène so l'èrére, li nêviêû
qui s' crêvinte â vièrna... divins lès hôtes-êwes,
li sôdâr qui d'vant l' mwért éco jamây ni s' sêwe,
vis dîront, onk èt l'ôte, s'i supwèrtèt leûs mäs,
c'est qu'ine fèye div'nous vîs, i r'trouv'ront è l'ârmâ
- 35 çou qu'i fât po viquer sins tracas, bin pâhûles.
Si r'mètant al frumihe : « Loukîz, li p'tite voltrûle,
fèt-i, èle s'ouvéure mwète ; s'èle si done tant dè mäs,
èle sét çou qu'èl ratind : èlle acrèh si gômâ ! »
— Awè. Mins, al prumîre djalêye, li p'tite malène
- 40 vique so sès spâgnes, sins pus cotî, r'trôk'lêye è s' cwène,
adon qu' vos n' ricrindez ni l' tchôd, ni l' freûd, ni l' guère
po kèn'ter, mète è crèsse, pawou qu' n-areût, so l' tère,
in-ôte pus ritche qui vos ! A qwè v' pout-i chèrvi
di v' drèner, dè racrèhe vosse moncê, po l' vini,
- 45 tot tronlant, ètèrer è vosse rèculôrum ?
— « Mins, si pô qu'on l'édame, bin vite li gômâ r'tome ! »
— A qwè bon vosse hopê, si vos n' hagnîz nin d'vins ?
Vos rascoyîz tos l's-ans dès stîs, dès stîs d' frumint :
è magn'rez-ve, po çoula, pus' qui vosse camèrade ?
- 50 S'on s' pormonne al campagne, li ci qui pwète lès tâtes
magn'rè s' sô, èt rin d' pus, come li ci qui n' pwète rin.
Ine plaque di vint bounîs ou quéquès vèdjès di grain,
c'est l' minme po quî n'a nin lès-ouÿ pus grands qui l' vinte.
— « C'est plêzîr dè pouhî foû d'ine houtche qu'èst bin plinte. »
- 55 — Adon qu' dj'âye mi binâhe, c'est parèy, à m' sonlant,
qui l' hopê seûye pitit ou bin qu'i seûye foû grand :
vosse houtche hop'lêye à maque vât-èle pus' qui m' cwèrbèye ?
Vos-ave seû d'on côp d'êwe : vo-v'-là, â pus-abèye,
èvoÿe pouhî è Mouêse, èstant qu' li p'tit surdon
- 60 qu'abrotche, là inte deûs pîres, vis done ine frisse bwèsson.
I pout-ariver qu' Mouêse si mâvèle, qu'èle vis djonde,
si vos qwèrez todi à-z-avu pus qu' tot l' monde :
vos beûrez dè brouwèt... ou v' piqu'erez l' tièsse divins !
Dji c'noh dès rapinants qui v' dîront tot bon'mint :

- 65 « On n' ramasse mây di trop' : li peûpe ni considère
qui lès cis qu'ont d' l'ârdjint ». Qu'ennè d'hez-ve ?... Vât mî s' tère ;
lèyans-lès bin broyî leû mǎ : i s' l'aqwèrèt !
N-a onk à Lîdje, ritche èt pice-crosse ; lès djins l' pèl'tèt :
i n' si r'toune gote ! Pinse-t-i : « I s' têrît, s'i savise
- 70 li djôye qui c'est d' fièstî s' gômǎ d' çans' tote ine sise ! »
On stitchîve al narène da Tantale li pèk'teû
on plat-cou d' fris' qu'i n' wèzéve beûre, tot morant d' seû...
... Vos rîyez ?... Candjîz l' no : c'est vos, l' Tantale dèl fǎve !
So vosse bousse vos sok'tez, lès brès' creûh'lés so l' tâve :
- 75 come on tchin qu' wǎde ine cinse, vos toûrnez tot-âtoû,
come on ritçǎ qu'ad'meûre sès tâvlès... pace qu'i ploût !
S'on l's-a fêt rondes, lès çans', n'est-ce nin po qu'èles rôlèsse ?
Atch'tez dè pan, dèl tchâr, minme on p'tit plat d' grèvésses,
on flacon d' vî bourgogne, tot çou qu'anfin l' bordjeûs,
- 80 po fièstî si stoumac', co jamès ni s' mèskeût !
Mins qué plêzîr trovez-ve à veûyî, mwért di sogne,
vosse magot nut' èt djoû ?... C'est l' chervante qui trêfogne...
lès voleûrs qui rôlèt... li feû... li guére... lès rats !
Qui l' Bon-Diu m' wǎde djoûrmây di cès tracass'mints-là !
- 85 S'on mǎva freûd v' kissût, si v's-avez l' purizèye
ou qu'on hazâr ou l'ôte vis clawe so vosse bèdrèye,
ave ine saquî po fé vosse feû, heûre vosse cossin,
vis d'ner l' botèye, rifé vosse lét, priyî lès saints
di v' rimète vite so pîd, di v' rinde à vosse famille ?
- 90 Nèni. Nouk ni s' rafèye dè rètinde vosse babile :
vosse fi, vosse feume n'ont qu' foute. Ni c'nohances, ni wèzins,
ni chervantes, ni v' vinront sètchî l' tièsse fou dèss strins.
Vos v's-èwarez qu' pèrsone n'âye ni coûr ni amoûr
por vos ? Èl mèritez-ve, vos qu' n'a-st-amoûr ni coûr
- 95 qui po vosse bousse ? Minme vos-at'nants, si vos sayîse
di lès rit'ni d'lé vos, vos 'nnè vièrîz dèss grîses :
ot'tant d'aprinde à 'ne feume qui d'hind djus dè trolè
à loukî vès li d'avant po n' nin fé l' couroubèt !
Djans, ni rapign'tez pus ; vos-avez vosse binâhe :
- 100 ricrindez mons l' mizère, fez-ve on p'tit pô dèl crâhe.
Sins qwè, i v's-avinrè çou qu'av'na-st-à Mitchî.
Hoûtez, l' conte n'est nin long. 'L aveût dèss çans' à stîs,

- èstant fouù ritché ; èstant pice-crosse, i s'agad'lève
come si vârlèt ; djoûrmây i s' lâmièn'téve
- 105 di sogne dè mori d' faim. Si crapôte, on bê djoû,
li d'na l' bouyon d'onze eûres, l'èvoja-st-às Tchâtroûs !
— « Qui volez-ve bin qui dj' fêsse ?... Vikrè-djdju come Lârgosse ? »
— Alans-gne co 'ne fèye brâcler ? Magn'rez-ve dè souke al loce
pace qu'on v' direût qu' vosse cwî n'a nin l' grandeûr qu'i fât ?
- 110 Ni Pistagrawe ni Roule-ta-bosse : fez come Tibâ,
qui beût bin, n' magne nin mâ. Divins tot fât 'ne mèzeûre :
rin d' trop' èt rin d' trop pô, c'èst li spot dè boneûr.
Dji r'vin à çou qu' dji d'héve tot c'minçant m' bonumint :
li ci qui r'qwîrt lès çans' n'èst co jamây contint
- 115 èt s' trouûve-t-i qui l' mèstî d'in-ôte vât mî qui l' sonk.
Qwand i ramonne sès gades, i s' fêt dè mâva song'
pace qu'èlle ont l' pé pus hole qui lès cisses di s' wèzin.
I n' louke mây, pus bas qu' lu, li flouhe dè morants-d'-faim ;
i s' sansowe, po griper â minme pont qu' lès pus ritches.
- 120 Kimint don n' veût-i nin, l' forsôlé hin'diclitche,
qu'âre todi so s' vòye dè bin pus hipés qu' lu ?
S'on fêt 'ne couûse di vélos, on veût dè roufe-tot-djus
qu'ont l'ouû so l' ploton d' tièsse ; dints sèrés, tièsse bahowe,
i n' fèt jamây astème à cès-là qui t'nèt l' cowe.
- 125 Ossu, èst-i fouù râre qu'â moumint dè d'hoter
in-ome dèye, ripahou come onk qu'a bin sopé :
« Dja passé, Diu merci, ine clapante vicârèye ;
dji m' rissètche sins nou r'grèt : dj'a profité d' l'eûrèye. »
- Lèyans-le â rés'. Dji n' di pus nole, ca v' pins'rîz bin :
- 130 « Horace, li feû d' rimês, t'néve li minme rêzon'mint.
Bin sûr, po-z-adjinç'ner s' fayé bwèrê di d'vîses,
l'auteûr âre d'ploum'té onk di sès vîs rédjisses !... »
-

ÉTUDES ET COMMUNICATIONS

NOTES DE PHILOGIE ET DE FOLKLORE

1. La légende de Herlekin.

L'identité du wallon *harlikin* et du français *arlequin* ne fait pas de doute. Il y a lieu, certes, d'expliquer la différence qui oppose les deux formes en leurs initiales, mais il apparaît d'emblée, malgré cela, qu'il s'agit d'un seul et même mot. Le sens de base du w. *harlikin* est identique à celui du fr. *arlequin* : le terme désigne le bouffon de l'ancien théâtre populaire dont le vêtement est composé de pièces de diverses couleurs. De là, en français comme en wallon, le sens dérivé d'« homme sans principes arrêtés », de « hâbleur grotesque », de « girouette politique ». De là aussi le sens second « chat de plusieurs couleurs » familier à nos patois. De là encore, en français, « habit ou vêtement d'arlequin » désignant un travail fait de morceaux disparates¹.

Ce qui oppose les deux termes dans leur prononciation de la première

¹ On peut se demander, à ne considérer que le wallon, s'il n'y a pas lieu de rattacher historiquement à *harlikin*, d'une part, les mots *harlake* et *harlahâ* (arch.) « braque, vantard, charlatan » dans l'est, « enfant pétulant, brise-tout » dans le Hainaut, et, d'autre part, le groupe formé par l'a. w. de Verviers *halkène* « remuant, inconsidéré, imprudent », et par le verbe wallon *halkiner* « hésiter, tergiverser, balancer, barguigner » dont on ne peut séparer l'adj. *halkineû* et les noms *halkinêdje*, *halkin'-rêye*, pour ne rien dire de *halkinâ*, qui désigne à Sainte-Marie-sur-Semois « un ouvrier qui n'achève jamais son ouvrage ».

Harlake (duquel dérive sans doute le lg. *harlahâ* par un intermédiaire **harlahe*) est vivant à Verviers, à Mons et à Ath. Le *Dictionnaire Liégeois* y voit un terme dérivé probablement de l'a. fr. *harele*, *herle* « tumulte ». Sémantiquement, le mot pourrait cependant aussi bien se rattacher à *harlikin* « bouffon de comédie ». Géographiquement, il inciterait, par l'extension de son aire, à invoquer un intermédiaire

syllabe constitue un vestige curieux de leur origine commune, et, comme à l'ordinaire, le wallon se montre singulièrement fidèle aux formes archaïques.

Le personnage d'*Arlequin* et son prototype médiéval *Herlekin* ont fait l'objet de recherches nombreuses et précises. Parmi les travaux les plus importants consacrés au personnage et à son nom, il convient de citer, à côté de l'ouvrage déjà ancien d'Otto Driesen, *Der Ursprung des Harlekin. Ein kulturgeschichtliches Problem* (1904), l'étude de Kemp Malone, *Herlekin and Herlewin* (*English Studies*, t. XVII, 1935, pp. 141-144), la synthèse très complète de Hermann M. Flasdieck, *Harlekin, Germanischer Mythos in romanischer Wandlung* (dans *Anglia*, t. LXI, 1937, pp. 225-340), l'article de Willy Krogmann, *Harlekins Herkunft* (dans *Volkstum und Kultur der Romanen*, t. XIII, 1940, pp. 146-161) et, enfin, la réplique de H. M. Flasdieck à ce dernier travail, *Nochmals Harlekin*, parue dans *Anglia*, t. LXVI, 1942, pp. 59-69.

Il est clairement établi maintenant que le personnage d'Arlequin, sous les traits et avec le nom qu'on lui connaît aujourd'hui, a été inventé en France au XVI^e siècle, pour la *Commedia dell'arte*, par un comédien d'origine italienne, à partir d'un personnage dont la légende était très répandue en France et en Angleterre dès le XIII^e siècle, *Herlekin*, le chef d'un cortège fantastique de cavaliers maudits condamnés à une chevauchée nocturne sans but ni fin. C'est entre 1570 et 1580 que le nom de cet ancien *Herlekin-Harlekin* de la légende a été donné à un type nouveau de la comédie italienne, notre moderne *Arlequin*, qui portait à l'origine un masque figurant une tête bestiale de diable et qui se signalait sur la scène par ses acrobaties, ses grimaces et des propos fort audacieux. Dans un poème en alexandrins daté de 1585 où l'on fait son procès,

flamand, mais on ne voit pas lequel. Faut-il ajouter que le mot n'est pas cité dans le bon ouvrage de M. L. GESCHIERE, *Éléments néerlandais du wallon liégeois* (Amsterdam, 1950).

Quant à *halkiner*, « hésiter, barguigner », le D. L. propose d'y voir un mot de formation analogue à celle de *halbouyt*, *halcoter*, etc., sans autre précision. On notera cependant que l'a. f. a connu, appartenant à la famille d'*arlequin-harlikin*, un verbe *hèrlquiner* (au v. 112 du dit *Dou vrai chiment d'amour*, éd. par A. LÅNGFORS, *Romania*, XLV, 1918-19, 205 ss.), auquel Godefroy donne le sens de « disputer », — et que l'on connaît encore, parent du *halkinê* de Sainte-Marie-sur-Semois, un *hennequiner* « faire péniblement un ouvrage » dans la Mayenne, « travailler sans goût » en Normandie, *aliquiner* « s'efforcer de faire quelque chose » dans l'Anjou, *hellequiner* « essayer de faire quelque chose dont on est incapable » dans la Mayenne (d'après L. SAINÉAN, *Sources indigènes*, I, 251). Pourquoi ne pas postuler un **harlequiner* ancien signifiant « hésiter, tergiverser, balancer, barguigner » comme *arlequin-harlikin* signifie « homme sans principes arrêtés » ou « girouette politique » ?

Histoire plaisante des faits et gestes de Harlequin, il est supposé dire de lui-même :

Harlequin je m'appelle, en qui or tu peux voir
Que les diables n'ont pas plus que moy de scavoir.

Dans la réplique à ce poème, parue la même année sous le titre *Rèspouse des gestes de Arlequin*, l'auteur, qui use d'un français italianisant, écrit que

Arlequin le roi commande a l'Achéron,
Il est duc des esprits de la bande infernale ¹.

Le personnage a donc encore les caractères principaux du *Herlekin* du moyen âge, il conduit une troupe de diables ou d'esprits sortis de l'Enfer pour errer par le monde. Son nom se présente tantôt sous la forme ancienne, avec *h* à l'initiale, qui se maintiendra jusqu'au début du XVIII^e siècle au moins (Richelet, 1680 ; Furetière, 1727) et qui a survécu en wallon, — tantôt sous la forme italianisée sans *h* qui l'a finalement emporté dans l'usage français ².

* * *

Le diable grimaçant, sauteur et hurleur, vêtu d'un habit aux cent flammes de couleurs diverses, que la comédie italienne a ainsi lancé en France sous le nom d'*Arlequin-Harlequin*, entre 1570 et 1580 (et qui, par la suite, s'est imposé plus de grâce et de mesure dans ses débordements de fantaisie) n'est donc pas d'origine italienne et c'est bien à tort qu'on a cité comme son ancêtre l'*Alichino* des chants XXI et XXII de l'*Enfer* de Dante. Il s'agit, en fait, du chef de l'ancienne « maisniée Herlekin » du moyen âge français.

Du XII^e au XVI^e siècle, dans la littérature française et dans la littérature latine de l'Occident, — depuis le XVI^e siècle, dans le folklore, un peu partout ³, les témoignages sont innombrables sur cette *maisniée*

¹ Textes cités en dernier lieu par H. M. FLASDIECK, *Harlekin*, pp. 238-239.

² Le maintien en français, jusqu'après 1700, de la forme *Harlequin* explique que le mot wallon *harlikin* « bouffon », venu de la comédie populaire française, ait encore à l'initiale l'ancienne consonne *h*. Si *harlaque* et *halquiner* viennent du *Harlequin* français, directement ou indirectement, leur initiale permet de situer l'emprunt à l'époque moderne (jusqu'au début du XVIII^e siècle), mais leur signification les rattache nécessairement au *Harlequin* du théâtre populaire, né à la fin du XVI^e siècle, et non pas à l'ancien *Herlekin* du moyen âge.

³ Outre les études de Driesen et de Flasdieck, on consultera les notes récentes de G. COHEN, *Survivances modernes de la Mesnie Hellequin* (Académie Royale de Belgique, *Bulletin de la Classes des Lettres*, 1948, pp. 32-47) ; L. SPITZER, *Arnaud*

ou chasse, dite *mesnie* (ou chasse) *Herlequin*, *Hellequin*, *Hèletchien*, *Hennequin*, *Hannequin*, *Arnequin*, ou encore *chasse Erquine* ou *menée anquine*.

La *maïsnée* ou *chasse*, ce sont les cavaliers maudits. *Herlequin* est leur chef, leur seigneur ou leur roi. Les cavaliers de la troupe ? Tantôt on y voit des diables vêtus en hommes et qui cachent leur tête sous une capuche, tantôt on y voit des âmes échappées de l'Enfer.

Il est certain, on l'a vu, qu'à la fin du moyen âge, quand *Herlekin* passa au théâtre pour devenir *Arlequin*, il était considéré comme « le duc des esprits de la bande infernale » ou comme le chef des diables, c'est-à-dire comme le roi de l'Enfer. Au XIV^e siècle, on disait déjà de la bande : « ... la *mesnie Hellequin*... une assemblée de gens trotans à cheval par nuit... ce sont deables qui vont en guise de gent qui vont à cheval trotant » (*Exposition de la Doctrine Chrestienne*, Driesen 63, Meissen 80, Flasdieck 244).

Dès le XIII^e siècle, Adam de la Halle (dans le *Jeu de la Feuillée*, vv. 590 et 836) et Étienne de Bourbon (dans son *Tractatus de diversis materiis praedicabilibus*, composé vers 1250-1260) signalent que les membres de la « *mesnie* » se demandent l'un à l'autre : « Ma capuche me va-t-elle bien ? » (*Me siet-il bien, li hurepiaus ? — Sedet mihi bene capucium ?*). Il s'agit donc bien, dès ce temps, de diables déguisés.

À la même époque, cependant, d'autres témoins semblent voir dans les cavaliers maudits, non pas des diables, mais des âmes échappées de l'Enfer (Pierre de Blois, XII^e s., qui nomme *Herlewini* les membres de la *chasse* ; *Paraphrase du Livre de Job*, XIII^e s.). C'est ainsi, semble-t-il, qu'Orderic Vital, fils d'un Normand et d'une Anglaise, le plus ancien des témoins (1075-1143), conçoit lui aussi la *familia Herlechini* au l. VIII de son *Historia Ecclesiastica* (1127-1136). Le prêtre Gwalchelmus, dont il prétend conter l'aventure, aurait vu venir à lui, un soir, au clair de la lune, une grande armée. Un géant armé d'une massue l'aurait arrêté et se serait placé à son côté pour laisser défiler cette troupe sans fin : des hommes portant du mobilier et des animaux domestiques sur leurs épaules ; des brigands et des voleurs qui s'excitent entre eux ; une bande de soldats en armes avec cinquante civières sur lesquelles sont juchés des nains à têtes de géants ; deux nègres traînant sur un pal de supplice le meurtrier d'un prêtre ; un nombre infini de femmes (parmi lesquelles des personnes encore vivantes) qui, pour payer leur luxure, sont assises sur des selles garnies d'aiguillons ardents ; des clercs, des moines et des abbés, porteurs de vêtements et de capuchons noirs pour expier leurs

(dans les *Mélanges*... E. Hoepffner, 1949, pp. 107-112) et G. COHEN, *Un terme de scénologie médiévale et moderne : Chape d'Hellequin-Manteau d'Arlequin* (*ibidem*, pp. 113-115).

fautes ; des guerriers (parmi lesquels plusieurs contemporains) pâles, enfumés, puant le feu, et qui, lourdement armés, montent des chevaux géants sous des bannières noires. « C'est bien, dit-il, la famille de Herlekin. Ce sont les âmes des morts » ¹.

* * *

Qui donc était ce Herlekin ? De quoi était d'abord composée sa « famille » ? D'où tenait-il ce nom ? D'où provenait sa légende ?

Les explications les plus diverses et les plus inattendues ont été avancées.

Faut-il rappeler qu'on a cru, à partir d'une information d'abord fort incomplète, pouvoir invoquer les noms de personnages historiques ou pseudo-historiques trop récents : un Harlay de Chanvalon, le roi Charles V de France, un hypothétique Hernequin, comte de Boulogne ? Faut-il citer tant d'étymologies sans fondement : Herode-kin > Herdekin > Herlekin, — un nordique Helgi > Hellequin (Umland), — un germanique Henno (souvenir des antiques Channini) > Hennequin > Hellequin > Henequin, — un composé d'*Arles* et de *Camp*, — un composé de *Hölle* (enfer) avec *-kin* (petit), *-king* (roi) ou *-kint* (enfant), — un téméraire *hèle* (< *héler*) -chien, en picard *hèle-kin*, — un *erle-king* (c'est-à-dire *Erlkönig*, le roi des aulnes, alors que le mot *Erlkönig* a été fourni à Goethe par Herder à la suite d'une mauvaise traduction du danois *ellerkonge* = roi des elfes < *elverkonge*, qui n'a rien à voir ici) ?

Aucune de ces propositions ne tient plus devant un texte longtemps inconnu ou négligé : le témoignage du conteur anglais Gautier Map (seconde moitié du XII^e siècle) à qui l'on a autrefois attribué un lot considérable de poèmes satiriques latins et le roman français en prose de *Lancelot*, mais qui n'a laissé, en fait, que l'ébauche informe d'un recueil d'anecdotes et de contes élaborée entre 1180 et 1191, le *De Nugis Curialium* ².

Au ch. XI de la *Distinctio Prima* du *De Nugis*, Gautier Map raconte les aventures qui auraient donné naissance à la chevauchée sans fin de la *familia Herlekini* et reconnaît dans le chef de la bande un très ancien roi

¹ Haec sine dubio familia Herlechini est ; a multis eam olim visam audivi ; sed incredulus relationes derisi, quia certa indicia nunquam de talibus vidi. Nunc vero manes mortuorum veraciter video.

² Sur la personnalité et l'œuvre de Gautier Map, cfr André BOUTEMY, *Gautier Map conteur anglais* (Bruxelles, 1945, Collection Lebègue, 6^e s., n^o 69). Outre l'ancienne édition de Thomas Wright (1850), on dispose de l'édition très rare de Montague Rh. JAMES, *Walter Map, De Nugis Curialium (Anecdota Oxoniensia, Mediaeval... series, t. XIV, Oxford, 1914)*.

breton *Herla*. Ce texte permet donc de distinguer dans le mot *Herlekin* deux éléments : le nom de personne *Herla* et le mot anglais *king* « roi » qui, à lui seul, suffit à localiser en Angleterre la composition du nom que porte la légende et, par conséquent, la naissance même de la légende.

La *familia Herlekini* était donc la famille, la *maisniée* du roi *Herla*, ce qui s'accorde avec le nom de *Herlewini* « les compagnons de *Herla* » (*wini* = « ami, compagnon ») que leur donne Pierre de Blois.

Récemment, à partir de ce nom du roi *Herla*, par ailleurs inconnu des récits historiques ou légendaires bretons, MM. Kemp Malone et H. M. Flasdieck ont soutenu, indépendamment l'un de l'autre, que le nom et la légende étaient d'origine germanique et se rapportaient initialement au dieu Wodan. En effet, pour eux, le mot *Herla* proviendrait d'un germanique ancien *Harila* qui avait été fait sur une base *Xaria* (d'où l'allemand *Heer* « armée ») et signifiait donc « chef d'armée ». Ce surnom *Harila* aurait été ajouté au nom du dieu Wodan pour le désigner en sa qualité de chef d'armée. Dans la légende, Wodan, surnommé *Harila*, serait considéré comme le dieu-roi des enfers et le chef des démons. Cette origine du nom de *Herla* (< *Harila*) donné au chef de la troupe errante, trouverait confirmation dans le fait que Wodan apparaît, en effet, parfois, comme tel, à la tête d'une armée (ou d'une chasse) des morts (ou des âmes damnées) que l'on voit, en Germanie, passer dans la nuit au grand effroi des vivants : *Wutanes her* (dans un ms. du XIV^e siècle à Munich), *Odensjagd* (dans le folklore suédois moderne).

Contre cette hypothèse, M. Willy Krogmann a objecté que l'étymologie germanique ne tient pas compte du fait que Gautier Map donne *Herla* pour un roi des Bretons, — du fait que Gautier était d'origine galloise et s'inspirait de traditions locales, — du fait que la légende de la chasse maudite n'est pas expressément germanique, mais se retrouve dans d'autres pays et notamment chez les Celtes, puisqu'elle a été parfois rattachée à la personne du roi Arthur.

On pourrait ajouter : 1^o) que l'étymologie proposée du mot *Herla* < *Harila* < *Xaria* (armée) n'est qu'une hypothèse ; 2^o) que l'association du cognomen *Harila* — *Herla* au nom de Wodan n'est à son tour qu'une simple hypothèse avancée, sans autre raison, pour les besoins de la cause ; 3^o) que lorsqu'il est question de l'armée ou de la chasse de Wodan, c'est à date récente (et sans que, bien entendu, Wodan soit appelé *Harila*), ce qui permet de supposer que sans doute *Herla* a été remplacé par Wodan comme il le fut en d'autres cas par saint Hubert, par saint Eustache, par Hérode, par Salomon, par David, par Caïn ou par Macchabée ; 4^o) que l'étymologie proposée pour expliquer *Harila-Herla*, même si elle est juste, n'implique pas que ce nom de personne fût encore compris quand

il trouva place dans la légende et qu'il convient de se montrer très circospect quand on se risque à chercher l'origine d'une légende dans une étymologie ; 5° que, sans doute, ainsi qu'on le verra, la légende ne devait nécessairement évoquer, au début, ni les diables de l'Enfer ni les âmes des damnés, ce que postule la thèse de MM. Kemp Malone et H. M. Flasdieck.

Faudra-t-il, pour cela, se décider à suivre M. Willy Krogmann lorsque, succombant lui aussi à la tentation d'expliquer la légende par le nom du personnage, il propose un étymon celtique reconstruit au prix de quelques témérités ? *Herla*, nom propre, serait un nom commun de l'ancien cymrique, **herllai*, non attesté, *nomen agentis* tiré d'un hypothétique **herll*, forme cymrique correspondant à un hypothétique **serlo* du celtique ancien, issu lui-même d'un hypothétique **seralo* — , et ainsi de suite ! L'ancien cymrique reconstitué **herllai* aurait signifié, pour M. W. Krogmann, « chasseur » ou « pourchasseur » et serait devenu nom propre à la suite d'une confusion dont on a tant d'exemples. Ainsi seraient nés et le personnage et la légende, en même temps que le nom donné au premier.

La faiblesse principale de cette solution réside sans doute dans le double fait qu'elle suppose la légende liée à l'étymologie du nom et qu'elle invoque un nom commun cymrique **herllai* non attesté, alors que le nom propre *Herla* est bien connu, en dehors de la légende et sans doute avant elle, par des composés tels que *Herlebald*, *Herladrud*, *Herlefred*, *Herleganda*, *Herlof*, *Herlewald*, *Herlemunt* ou par des noms de lieux comme *Harleston*, *Harlescott*, *Harlesthorpe*. Lorsqu'il s'engage, après MM. Kemp Malone et H. M. Flasdieck, dans la voie de l'explication étymologique, M. W. Krogmann doit d'ailleurs, comme eux, se contenter d'hypothèses dont la fragilité est manifeste. Non seulement le cymrique **herllai* n'est pas attesté, mais il est peu vraisemblable que le chef de la troupe errante ait été primitivement appelé « chasseur » ou « pourchasseur », car sa bande est emportée dans une chevauchée sans but et sans terme par l'effet d'un charme maléfique, et non pas lancée à la poursuite de quelque proie réelle ou imaginaire.

Avant d'avancer aucune proposition sur l'origine et la genèse de la légende, il est indispensable de la dégager des traits adventices qui l'ont altérée à basse époque, de définir aussi précisément que possible ses éléments primitifs et de se garder surtout de postuler *a priori*, comme nécessaire, le recours à une explication étymologique.

Si M. Willy Krogmann s'est exposé à la critique de M. H. M. Flasdieck (*Nochmals Harlekin*) quand il a substitué une fragile hypothèse celtique à la non moins fragile hypothèse germanique, on doit reconnaître qu'il a eu raison de reprocher à ses prédécesseurs, et notamment à MM. Kemp Malone et H. M. Flasdieck, de n'avoir pas placé au centre du débat le

témoignage de Gautier Map. Il ne suffit pas de répondre, comme l'a fait M. H. M. Fladieck (p. 61), qu'il est « à peine possible de situer la légende de Herla, parce qu'on ne sait rien d'elle en dehors de ce que dit Gautier Map ». Il ne s'agit pas seulement, en effet, de découvrir l'origine du nom de personne *Herla*, mais bien de remonter à la genèse de la tradition folklorique attachée au personnage de ce nom ¹.

On a vu que, selon Orderic Vital, les membres de la *maisniée* sont, bien plutôt que des diables, des humains revenus de l'autre monde, et non pas des chasseurs mais bien des errants. S'ils sont considérés comme des damnés, c'est peut-être que l'on veut justifier leur sort tragique, pris pour un châtiment, ce qui appelle aussitôt l'idée de l'Enfer.

Plus explicite et de toute évidence plus archaïque, l'interprétation de Gautier Map apporte plus de précision sur la nature exacte de la légende. Il faut s'y reporter à nouveau.

Au chapitre XIII de sa *Distinctio IV*, l'auteur du *De Nugis*, parlant d'un grand troupeau aérien de chèvres aperçu un jour au-dessus de la ville du Mans (dans le Maine), rappelle, que l'on a vu aussi en Bretagne de semblables bandes d'animaux vagabonds passer dans la nuit, puis il mentionne la troupe nocturne dont les apparitions ont été signalées en Angleterre jusqu'au temps même du roi Henri II Plantagenet et qui fut vue pour la dernière fois à Hereford, au Pays de Galles, dans la première année du règne. Il s'agit des *phalanges notivagae quas Herlechingi dicebant famose satis, de l'exercitus erroris infiniti, insani circuitus et attoniti silencii, in quo vivi multi apparuerunt quos dececisse noverant*, c'est-à-dire donc de « la fameuse troupe nocturne dite de Herlekin..., de la troupe qui erre sans fin en des circuits insensés sans que ses membres disent un mot et dans laquelle on a cru voir vivants bien des hommes que l'on savait morts ». Cette famille de Herlekin (*hec... Herlechingi familia*) est passée en un long cortège, avec charrettes et chevaux, avec caisses et paniers, avec oiseaux et chiens, hommes et femmes mêlés. On s'est précipité vers elle en criant, pour attaquer ces gens parce qu'ils refusaient de rien dire, mais la troupe s'est alors élevée subitement dans le ciel.

Ce sont donc des humains que l'on a pu croire morts et qui pourtant sont encore vivants. C'est le même cortège de malheureux qu'avait évoqué déjà Orderic Vital, mais sans que leur peine soit expliquée ici par leurs crimes passés.

¹ En fait, MM. H. M. Fladieck et Kemp Malone se sont bornés à chercher dans une étymologie du mot *Herla* la confirmation de la vieille thèse de Grimm (reprise notamment par E. S. HARTLAND, *The Science of Fairy Tales*, 1891, Chap. IX) assimilant les héros de séjours dans l'au-delà à des dieux païens et plus précisément Herla à Wodan.

Ailleurs, au chapitre XI de sa *Distinctio I*, Gautier Map rappelle l'origine de « cette légende qui raconte comment le roi Herla, avec sa troupe, accomplit sans repos ni arrêt des déplacements insensés dans une course infinie ». Cette bande fantastique, qu'on a vue pour la dernière fois à Hereford en 1154 ou 1155, est la suite d'un ancien roi des Bretons appelé Herla, dont on conte l'histoire.

« Les fables, dit Gautier, nous ont appris qu'il y eut une cour, et une seule, comparable à la nôtre (c'est-à-dire à celle du roi Henri II Plantagenet), elles qui nous disent que Herla, roi des très anciens Bretons, fut mis à la raison par un roi-nain qui n'était pas plus grand qu'un singe. Ce nain-faune, à pieds de bouc, ventru et barbu, qui chevauchait un bouc, rejoignit le roi Herla à la course et lui dit : « Moi, souverain de nombreux rois et princes et d'un peuple innombrable, je salue en toi le roi qui dépasse tous ses semblables. Tu vas épouser la fille du roi des Francs, bien que tu n'en saches rien encore. J'assisterai à tes noces, mais tu devras venir aux miennes, un an plus tard, jour pour jour ». Le gnome disparut. En effet, le roi Herla reçut en mariage la fille du roi des Francs. Et tandis qu'il présidait à ses noces, le nain arriva avec une foule de ses semblables, avant le premier plat. Les pygmées, aussitôt, sortent de leurs tentes porteurs de vases précieux et font, dans une vaisselle merveilleuse, à leurs frais, un service parfait. Le repas et les serviteurs de Herla restent sans emploi, tandis que les gnomes richement vêtus sont partout pour combler les convives. Le roi des nains dit alors à Herla : « J'ai tenu ma parole, j'en prends Dieu à témoin. Je suis prêt à satisfaire à tous tes vœux, mais il est entendu que tu répondras à ton tour à mon invitation ». Il n'attendit pas la réponse et, au premier chant du coq, les gnomes se retirèrent sans un mot.

Au bout d'un an, cependant, le roi-nain surgit devant le roi Herla pour lui rappeler sa promesse. Herla accepte de le suivre avec une troupe de chevaliers de sa cour, après avoir pris des dispositions pour s'acquitter de l'engagement contracté. Ils pénètrent alors dans une caverne creusée au cœur d'un rocher très élevé et, après avoir traversé des ténèbres assez profondes, ils arrivent — dans une lumière qui n'était ni celle du soleil ni celle de la lune, mais bien celle de lampes innombrables — à la demeure du nain, un séjour magnifique à tous points de vue et semblable au palais décrit par Ovide : *Cavernam igitur altissime rupis ingrediuntur, et post aliquantas tenebras in lumine, quod non videbatur solis aut lunae sed lampa-darum multarum, ad domos pigmei transeunt, mansionem quidem honestam per omnia qualem Naso regiam describit solis.*

Après les noces, Herla demanda et obtint son congé. Il se retira chargé de présents : chevaux, chiens, faucons et tout ce qu'il faut pour la chasse à courre ou pour la chasse au faucon.

Le nain le ramena alors, avec les siens, jusqu'au passage des ténèbres et leur remit un chien berseret à porter dans les bras, en recommandant instamment qu'aucun membre de toute la suite ne descendît de cheval, en aucun lieu, avant que le chien n'eût sauté à terre. Après quoi il les salua et s'en retourna.

Herla, revenu à la lumière du soleil et rentré dans son royaume, rencontra un vieux berger et lui demanda des nouvelles de la reine son épouse. Le pâtre le regarda avec surprise et lui répondit : « Je te comprends à peine, car je suis Saxon et toi Breton. Je n'ai pas entendu le nom de cette reine, si ce n'est qu'on dit qu'il y eut jadis une très ancienne reine de ce nom, l'épouse du roi Herla, à propos duquel les légendes racontent qu'il disparut avec un nain sous le grand rocher et qu'il ne revint jamais. Mais les Saxons occupent le pays depuis plus de deux cents ans déjà ».

Stupéfait, le roi Herla, qui croyait avoir été absent trois jours seulement, put à peine se tenir en selle. Quand certains de ses compagnons, oublieux de l'ordre du gnome, mirent pied à terre sans que le chien eût sauté, ils tombèrent en poussière. Le roi Herla, dès lors, défendit aux autres de descendre.

Et comme le chien n'a pas encore sauté, le roi Herla et sa troupe, selon la légende, ont continué de poursuivre leur course sans arrêt. Ils n'ont cessé de parcourir le Pays de Galles qu'en 1154, au lendemain du couronnement du roi Henri II. De nombreux Gallois les ont vus alors disparaître dans la rivière Wye, à Hereford. Depuis ce temps, la randonnée fantastique s'est arrêtée, comme si Herla s'était débarrassé de ses courses sans fin en les imposant aux gens de la cour du roi »¹.

Il s'agirait donc d'un ancien roi des Bretons, nommé Herla, qui aurait épousé, pour la quitter bientôt, dans les circonstances rappelées, la fille d'un roi des Francs. Ce grand roi breton serait revenu au pays après que celui-ci eut été conquis et colonisé par les Saxons. On croit discerner, d'emblée, une de ces histoires de roi breton parti à la veille du triomphe des ennemis saxons et dont le retour aurait été longtemps espéré, — une histoire analogue à celle d'Arthur transporté en Avallon et vainement attendu par ses fidèles sujets.

Faut-il répéter que nulle part, dans aucune des histoires légendaires

¹ Nous suivons à peu près la traduction du conte de Gautier Map fournie par M. André Boutemy. On s'est demandé si ce récit n'avait pas été suggéré à Gautier Map par une lettre de Pierre de Blois, antérieure à 1175, où les *curiales* de son temps sont comparés aux compagnons de Herla, les *Herlewini*. On peut songer à accepter cette idée s'il s'agit d'expliquer pourquoi Gautier Map aurait fait place à l'histoire dans son répertoire, mais non pas s'il s'agit de l'origine du conte.

ou critiques des Bretons, il n'est question d'un roi Herla et *a fortiori* d'un roi Herla ayant connu l'aventure en question ? Faut-il ajouter que ce roi Herla de la légende, qui a attaché son nom à la *maisniée Herlekin* dont le souvenir est resté vivant durant des siècles un peu partout, n'a pas seulement été remplacé plus tard dans ce rôle par le roi Arthur, mais pourrait avoir contribué pour sa part, en ces contes de survivance et d'au-delà, à la formation même du personnage légendaire d'Arthur. Les termes dans lesquels Gautier rapporte ce que les fables disent de la cour de Herla et ceux que le nain emploie pour saluer le roi des Bretons font irrésistiblement penser à ce qui s'est dit, à partir de Geoffroy de Monmouth, au sujet de la puissance et de la gloire d'Arthur, le grand roi légendaire des Bretons. Il est difficile de croire que Gautier aurait attribué à un Herla inconnu ce qui se disait d'Arthur, mais il est assez légitime de penser, au contraire, qu'Arthur aurait hérité de la gloire et des aventures d'autres rois bretons de la légende.

Quant à l'aventure contée par Gautier Map, qui dit l'avoir connue par des fables du Pays de Galles, on voit tout de suite qu'elle fait corps avec l'histoire du roi condamné à errer sans jamais plus poser le pied sur la terre des mortels. C'est à partir d'elle et sous le nom du roi Herla que s'est constituée et que s'est répandue la légende de la chevauchée sans fin imposée à une *maisniée* coupable d'avoir franchi les bornes du « siècle ».

Il est étrange, vraiment, que ce roi Herla de la légende n'ait pas obtenu l'hospitalité dans les chroniques si accueillantes des clercs du moyen âge. Il est certain, en tout cas, que la tradition populaire, elle, le connaissait et le considérait comme la première victime de la terrible aventure qui avait déterminé le sort de la *familia Herlekini*, connue partout sous un nom qu'elle devait à son chef.

Ainsi, Gautier Map n'est pas simplement seul à distinguer encore dans le personnage de Herlekin un très ancien roi des Bretons nommé Herla et à raconter la tragique aventure de ce roi et des siens ; il se trouve seul aussi à parler de ce héros de légende et à fournir de la légende même, une explication dont on ne sait si elle est authentique ou non, mais dont la cohérence ne fait pas question et qui est vierge, en tout cas, de toute interprétation religieuse visant à la satire ou à l'édification ¹. De plus, ce récit, donné pour gallois par un Anglais d'origine galloise et attaché au nom mystérieux d'un « très ancien roi des Bretons » a toutes les apparences d'un conte celtique, dans ses origines et dans son esprit.

¹ On aura noté, en revanche, que le roi des pygmées, en qui l'on pourrait soupçonner un dieu des Enfers, mieux encore que dans le pauvre Herla (en qui l'on a voulu voir Wodan !), prend Dieu à témoin de ses engagements !

Sans doute peut-on citer, de pareils voyages merveilleux dans l'au-delà, des exemples provenant d'autres sources. Pour ne rien dire du khan tartare qui, selon un récit de Joinville, aurait disparu pendant trois mois et serait revenu en croyant ne s'être absenté qu'une soirée¹, on pourrait évoquer la légende italienne des moines d'un couvent situé sur la rive du fleuve Gibon, à l'entrée du Paradis, qui virent flotter sur l'eau un rameau aux feuilles d'or, d'argent et d'azur, qui remontèrent alors le cours du fleuve, obtinrent de l'ange le droit d'entrer dans le Jardin, et qui rencontrèrent ainsi Hénoch et Élie, puis revinrent sur terre après trois jours qui, en fait, étaient trois siècles². Ces récits, pourtant, ne connaissent que quelques éléments de l'aventure attribuée à Herla et ils ignorent le dénouement fatal qui lui donne sa signification profonde.

Plus singulière et plus significative est la ressemblance du récit de Gautier avec celui qu'a mis en latin, à la fin du XII^e ou au XIII^e siècle, à Bamberg, un nommé Engelhard qui, se référant au témoignage de l'évêque Eberhard de Bamberg (1146-1172), reproduit une histoire entendue des lèvres de l'abbé d'un couvent clunisien des Alpes italiennes. Cet abbé prétendait tenir la légende d'un illettré qui la lui avait contée en langue vulgaire, mais qui lui-même l'avait apprise d'un homme instruit : *Is qui mihi retulit illiteratus fuit, nec ipse, ut vulgo dicitur, ex suo digito suxit, sed a literato rem audiens materno lingue verba retinuit, alterius lingue vocabula retinere non potuit.*

A la veille de son mariage, un jeune noble très pieux, ayant adressé une fervente prière à Dieu, voit venir à lui, sur un mulet blanc, un vieillard tout chenu qui s'offre à servir le repas des noces. Après la fête, le vieillard invite son jeune ami à lui faire visite, à son tour, dans son mystérieux pays et, pour cela, à se laisser conduire par le mulet blanc qu'il trouvera à un point convenu du chemin. « Le jeune homme, dit-il, n'a rien à craindre de cette aventure jusqu'au jour où il voudra revenir parmi les siens. *Tunc scies quam bonum tibi fuerat mecum permansisse* ». Sur le mulet, le prince, qui a abandonné sa jeune épouse et ses barons, arrive bientôt, par des sentiers difficiles, dans une région merveilleuse, le Paradis, où il retrouve finalement le vieillard, son ange gardien, à la tête d'une phalange céleste. Dans ce séjour où le temps est aboli, il va passer, sans vieillir, trois cents ans qui lui sembleront trois heures. Et quand il reviendra au pays, sur le même mulet blanc, il trouvera son palais changé en église et son château devenu couvent. Personne ne le reconnaîtra

¹ *Histoire de saint Louis*, §§ 481-486.

² Cfr Francis BAR, *Les routes de l'autre monde* (Paris, Presses Universitaires, 1946), p. 114.

plus et quand l'abbé lui offrira à manger, le « pain des hommes » lui donnera tout-à-coup son âge réel et il en mourra ¹.

Cette version christianisée porte les marques évidentes de l'adaptation qu'elle a subie : il n'y est pas question de la frontière fatale qui, partout ailleurs, sépare les deux mondes, — la réciprocité du banquet rendu a disparu, alors qu'elle constitue un thème important dans les histoires de ce genre, — le « pain des hommes » est une adaptation peu heureuse de l'interdiction de toucher la terre des mortels, — l'ange a de bien étranges desseins à l'égard d'un prince plein de piété, — le désir de quitter le Paradis a des allures d'hérésie, — le trait essentiel du pays soumis et occupé par l'ennemi a disparu, etc.

En face de ce récit tardif et profondément christianisé, ce sont davantage des histoires celtiques qu'évoque la légende rapportée par Gautier Map, légende localisée par lui à Hereford, au Pays de Galles, et attachée au nom anglais de *Herle-kin*, « le roi Herla ». Nulle part, d'ailleurs, mieux que chez les Bretons vaincus du Pays de Galles ne pouvaient vivre et le souvenir tragique d'un passé à jamais révolu et l'idée d'un changement de langue ayant consacré la fin d'un monde regretté.

Par plusieurs de ses éléments constitutifs, le récit même du *De Nugis* reflète les croyances pratiquées par les Celtes.

Selon la religion irlandaise, les dieux avaient leur résidence naturelle au fond des eaux ou sous la terre, et particulièrement dans les collines et dans les grottes. Ces séjours des dieux étaient des régions enchantées où régnait un printemps éternel et où les êtres ne vieillissaient pas, car le temps y était aboli.

M^{lle} Marie-Louise Sjoestedt (*Dieux et héros des Celtes*, Paris, 1940, pp. 65 ss.) invoque précisément, à ce propos, la prodigieuse aventure de Bran et de ses compagnons, telle que la conte l'*Imram Brain* ², attribué au VII^e siècle. « C'est une loi constante du monde surnaturel que quiconque y entre sort du temps humain. Ainsi de Bran et de ses compagnons. Quand après avoir vécu dans les Iles Heureuses, ils veulent, pris de nostalgie, revoir les rivages de la patrie, leurs hôtes ont soin de les prévenir qu'ils se gardent de mettre pied à terre. Arrivés à portée de voix de la côte, ils interrogent les Irlandais accourus, leur demandant s'ils se souviennent de Bran Mac Febail. « Nous ne connaissons personne de ce nom », disent ceux-ci, « mais nos vieux récits font mention d'un

¹ Le texte latin conservé dans un ms. latin de Posen (XIII^e s.) a été imprimé par Jos. SCHWARZER, sous le titre *Visionslegende*, dans la *Zeitschrift für deutsche Philologie*, t. XIII, 1882, pp. 338 ss.

² Cfr Kuno MEYER et Alfred NUTT, *The Voyage of Bran*, 2 vol., Londres, 1895 et 1897.

Bran ». Un des compagnons de Bran ne peut résister à l'attrait du sol natal ; mais à peine l'a-t-il touché qu'il tombe en cendres. On a tiré argument de ce passage pour faire des Iles une terre des morts, et de Bran et de ses compagnons des revenants. Mais ces navigateurs sont arrivés vivants dans les îles et, vivants, ils y ont passé des siècles, pour eux aussi courts que des années. Dès l'instant où l'un d'eux quitte le monde hors du temps, ces siècles écoulés s'abattent à la fois sur lui, et, rentrant dans le temps humain, il entre dans la mort »¹.

M^{lle} Marie-Louise Sjoestedt signale, aussitôt après, l'aventure semblable, mais en sens inverse, qu'aurait connue un autre héros, revenant, lui, du *Síd*, séjour souterrain des dieux, et retrouvant ses compagnons autour du feu de camp où il venait de les laisser, devant des viandes qui n'avaient pas eu le temps de cuire en son absence, alors qu'il croyait avoir passé trois jours entiers dans le *Síd* ².

Plutôt que de souligner les ressemblances décisives qui lient l'histoire de Bran et celle de Herla ou d'insister sur l'identité des données fondamentales du mythe, on notera d'abord le curieux parallélisme des interprétations proposées sous l'influence du christianisme (qui, des deux côtés, changent les voyageurs celtiques de l'au-delà en revenants) et l'on considérera plutôt la nature des éléments par quoi l'histoire de Herla diffère d'abord de celle de Bran : le roi des pygmées, son séjour souterrain et ses pouvoirs merveilleux.

D'emblée, il apparaît que le séjour mystérieux des gnomes se situe, comme les Iles Heureuses, dans l'au-delà où les divinités celtiques vivent d'une éternelle jeunesse.

Celui qui entraîne Herla et les siens dans la fatale aventure est à la fois un roi des nains, un faune, un devin, un enchanteur et, pour tout dire, une divinité venue de cet au-delà. A le voir monté sur un bouc et

¹ Le thème des jours passés dans l'au-delà qui sont autant de siècles au retour en ce monde a été étudié par R. KÖHLER dans ses *Kleinere Schiften*. On verra aussi les notes au *Lai de Guingamor* dans la troisième édition des *Lais* de Marie de France fournie par K. WARNKE (Halle, 1925) et le compte rendu de cet ouvrage par E. BRUGGER dans la *Zeitschrift für franz. Spr. u. Lit.*, t. XLIX, 1926, pp. 116-155, qui renvoie à l'édition de *Guingamor* de LOMMATZSCH, à S. SINGER, *Schweizer Märchen. Kommentar*. I. Fortsetzung, 1906, pp. 99 ss., et à E. S. HARTLAND, *The Science of Fairy Tales*, 1891, ch. VII-IX. Hartland a rassemblé de nombreux contes de toute provenance, mais son interprétation reste fidèle aux thèses de Grimm.

² On peut consulter aussi sur les voyages dans l'au-delà, outre l'ouvrage monumental de M. Joseph M. KROLL, *Gott und Hölle*, 1937, qui dépouille les littératures antiques, le livre élégant de Francis BAR, *Les routes de l'autre monde* (Paris, Presses Univ., 1946), p. 6 et p. 114, et l'étude qui occupe la majeure partie des deux volumes du *Voyage of Bran* de K. MEYER et A. NUTT.

nanti de pieds de bouc, à le savoir roi d'une région où le temps est aboli et où l'on accède en traversant une caverne, on se rappelle sans doute, d'abord, que selon Pline (pillé par Isidore de Séville, par le *Liber Monstrorum* et par les *Gesta Romanorum*) vivaient, au bout des montagnes de l'Inde, dans un pays au printemps perpétuel, des pygmées hauts de vingt-sept pouces, ennemis des grues (selon Homère), logés dans des cavernes (selon Aristote) et d'ordinaire montés sur des béliers ou sur des chèvres : il est certain que Gautier Map a connu ces traditions transmises de l'Antiquité et s'en est souvenu en écrivant le début de son anecdote, comme il s'est souvenu d'Ovide un peu plus loin. Ce n'est pourtant pas de l'antiquité et des livres que lui sont venus ni le sujet du récit ni les caractères principaux de ses personnages. Ce clerc nourri de littérature latine s'inspirait d'abord — il le dit et cela se voit — de légendes galloises, c'est-à-dire celtiques.

Les pygmées de Gautier Map ont leur royaume sous terre, dans un mystérieux au-delà. Ils ne viennent chez les hommes que pendant la nuit et rentrent chez eux dès le premier chant du coq. Aux humains qui acceptent de les recevoir et de contracter engagement envers eux, ils rendent des services merveilleux. Leur roi, qui porte une longue barbe, dispose de pouvoirs surnaturels et sait notamment l'avenir.

Il convient de rappeler que, de son côté, l'ami et le contemporain de Gautier Map, Giraud de Cambrie, dans son *Itinerarium Cambriae*, écrit vers 1191, évoque le séjour souterrain de nains dont il vante les richesses prodigieuses et dont il célèbre le caractère noble et sincère, vite irrité par la fourberie humaine. Un jour, un enfant de douze ans nommé Elidorus, des environs de Swansea, aurait été attiré par deux nains *in terram ludis et deliciis plenam* où il les aurait suivis

*per viam primo subterraneam et tenebrosam, usque in terram pulcherri-
mam, fluviis et pratis, silvis et planis distinctissimam, obscuram tamen, et
aperto solari lumine non illustratam. Erant ibi dies omnes quasi nebu-
losi, et noctes lunae stellarumque absentia teterrimae. Adductus est puer ad
regem, eique coram regni curia presentatus... Erant autem homines staturae
minimae...*¹.

Devenu le compagnon de jeu du fils du roi des gnomes, Elidorus rentre plusieurs fois chez lui par des chemins divers. Un jour il révèle son secret à sa mère et lui promet une balle d'or qui lui est confiée pour jouer avec

¹ Giraldus Cambrensis, *Opera*, VI (London, 1868), éd. J. F. Dimock, 75 ss. Ce texte a été cité notamment par R. Sherman Loomis, *The Spoils of Annwn*, dans les *PLMA*, t. LVI, 1941, p. 917 (cfr R. S. Loomis, *Arthurian Tradition and Chrétien de Troyes*, 1949, p. 140). L'aventure a été résumée et comparée à d'autres par E. S. Hartland, *The Science of Fairy Tales*, 1891, pp. 135 ss.

son petit camarade. Quand il revient chez lui avec la balle volée, les deux pygmées le poursuivent et la lui reprennent devant sa mère, en se plaignant de pareille duplicité. Jamais plus Elidorus n'aura accès au royaume des nains.

Il s'agit bien, on le voit, du même royaume merveilleux que dans l'aventure de Herla. Au Pays de Galles, dans le cours du XII^e siècle, était vivace la croyance à un au-delà souterrain peuplé de gnomes riches et généreux.

Qui ne voit qu'il s'agit là, en fait, des êtres étranges du folklore moderne qu'on désigne en français sous le nom de lutins ? En Wallonie, où l'on a recueilli¹, à leur propos, des données nombreuses et précises, les lutins sont des gnomes surnaturels, porteurs de longues barbes, qui habitent les grottes et les souterrains, ne sortent que la nuit et disposent de pouvoirs surhumains. Très habiles au travail manuel, ils aident volontiers les villageois qui ont leur sympathie, mais en échange ils entendent recevoir un menu salaire en nature². Ce sont bien des êtres de cette sorte qui servent un somptueux banquet de noces au roi Herla, puis se retirent avant l'aube. C'est bien un roi des lutins que le pygmée qui franchit impunément les limites de son royaume et de notre monde, qui prédit l'avenir et qui comble de merveilleux présents le roi des Bretons dont il a obtenu un accord de réciprocité.

Or, s'ils s'appellent *sotés* en wallon liégeois et *massotés* dans le sud-est de la Province de Liège (*soté*, a. fr. *soteau*, évoque leur allure de farfadets fantaisistes, de « petits sots », en ancien français *soterel* ; à Lyon, *follet* ; en italien, *folletto*), les lutins (qui sont des lûtons dans l'ouest du Hainaut) se sont nommés autrefois en français *luiton(s)*, nom substitué (sous l'influence du verbe *luitier*, fr. mod. *lutter*) à un plus ancien *nuiton* (où l'on reconnaît *nûton*, nom namurois du lutin), substitué lui-même (sous l'influence du mot *nuit*) à un plus ancien *neitun* issu de Neptunu (s), nom latin du dieu de la mer³, qui a son correspondant dans le nom de

¹ A propos des lutins de Wallonie, cfr Eugène MONSEUR, *Le Folklore wallon*, 1892 ; Jean HAUST, enquête et carte dans les *Enquêtes du Musée de la Vie Wallonne*, en 1936 ; Félix ROUSSEAU, *Les Nutons*, dans *Parcs Nationaux* (Bull. trimestriel de l'Ass. Ardenne et Gaume), année 1948, fasc. 2, pp. 10-11 ; Élisée LEGROS, *A propos des lutins et des fées*, dans *La Vie Wallonne*, XXIII, 1949, pp. 183-190.

² Les travaux manuels et le menu salaire sont sans doute, adapté au monde paysan de nos campagnes, le souvenir des services obligeamment offerts à leurs hôtes et des engagements exigés en échange par les lutins d'autrefois.

³ L'histoire du mot en français ne fait pas de doute. La grande édition du roman d'Yvain de Chrétien de Troyes fournie par W. FOERSTER relève comme variantes de *netun* (qui rime avec *un*) : au v. 5273, *nuiton* G, *muton* S et *luiton* VA ; au v. 5513, *nuitun* PS, *nuiton* G et *luiton* VA. Sur les témoignages du XII^e et du XIII^e siècle,

Nechton-Nechtan, un des dieux-chefs de l'Irlande, — et ceci n'est peut-être pas sans rapport avec l'existence, au moyen âge, en face du lutin des cavernes, d'un lutin des eaux marines, le Pecolet des chansons de geste, nain-messager doté de pouvoirs merveilleux et particulièrement habile à nager entre deux eaux avec une rapidité sans égale.

Le lutin ne porte d'ailleurs pas seulement, sous des formes à ce point diverses, un nom qui, en le faisant remonter à Neptune ou au correspondant celtique de cette divinité antique, le rattacherait plutôt au nain de mer qu'au nain de caverne. Dans le parler fort archaïque de la région de Malmedy, on lui connaît encore le nom de *dúhon*, qui ne s'explique étymologiquement, de son côté, que par le gaulois *dûsius*, génie ou démon, attesté avec ce sens par saint Augustin, mot que l'on retrouve, par ailleurs, dans l'anglais *deuce* « diable » et dans le romanche *dischöl* « cauchemar des Alpes ». Tout indique donc formellement que les lutins, comme leurs noms, doivent venir des croyances païennes antérieures au christianisme et plus particulièrement, sans doute, des mêmes traditions celtiques dont on croit trouver le reflet dans le récit de Gautier Map. Le gnome qui fait le malheur du roi Herla et des siens est une divinité souterraine de la mythologie celtique en qui l'on peut reconnaître un ancêtre direct des lutins de notre folklore ¹.

cfr la note de W. FOERSTER au v. 5273, où sont cités de très nombreux textes. L'étymologie *Neptunu(s)* a été proposée par A. BOUCHERIE, au t. XVIII de la *Revue des Langues romanes*, p. 302. Dans son étude sur *Les lais de Marie de France* (Paris, Boivin, 1935), p. 41-2, M. Ernest HOEFFNER a proposé de reconnaître un « nuiton » dans le *Noton* donné par le *Roman de Renart* (1^b 2290) pour le héros d'un « lai breton » : la rime en *-on* (et non pas en *-un*) rend cette identification douteuse. Sur le « lai de Noton », cfr J. E. MATZKE, dans *Modern Philology*, III, 1905, p. 51, n. 1 ; — E. BRÜGGER, dans la *Zeitschrift f. fr. Spr. u. Lit.*, t. XLVI, 1923, pp. 262 ss. ; — H. GELZER, *ibid.*, t. XLVII, 1925, p. 73 ; — A. MONTEVERDI, *Archivum Romanicum*, XI, 1927, pp. 589-591. A propos de Neptune dans la littérature du moyen âge, on ne peut négliger de voir Edmond FARAL, *Recherches sur les sources latines des contes et des romans courtois*. Paris, Champion, 1914, pp. 88-90 et 358.

¹ Il n'y a pas lieu de rappeler ici ce que les mêmes thèmes de la même mythologie celtique ont fourni en épisodes, en décors, en accessoires et en personnages aux poètes français qui, dans les lais ou les romans courtois, ont exploité la « matière de Bretagne ». Pour ne rien dire des séjours chez les fées qu'on peut reconnaître dans les lais de *Guigemar* et de *Lanval* rimés par Marie de France, ou dans le roman de *Tristan*, qu'on se reporte, par exemple, aux lais anonymes de *Guingamor* et de *Graelent* (que nous étudions ailleurs), ou à tels épisodes de la continuation du *Perceval*, dont on a trouvé le correspondant parmi les anecdotes de Gautier Map (cfr R. E. BENNETT, *Walter Map's « Sadius and Galo »*, dans *Speculum*, t. XVI, 1941, pp. 34-56, dont les conclusions sont pourtant sujettes à caution). On lira aussi, sur les origines celtiques de la « matière de Bretagne », le livre récent de M. Jean MARX, *La légende arthurienne et le Graal*. Paris, Presses Univ., 1952, 410 p. (cfr les c.r. de

Quant à Herla lui-même, le très ancien roi des Bretons qui fut un jour entraîné par le roi des lutins dans un autre monde merveilleux où le temps n'existe pas et d'où l'on ne peut revenir, c'est donc, tout simplement, un humain qui s'est soustrait à la loi du temps qui passe, en franchissant les limites de son « siècle », et qui n'a pu au retour reprendre sa place parmi les vivants.

Cet autre monde n'est nullement l'Enfer ou quelque terre des morts, mais bien le royaume souterrain des dieux celtiques et de l'éternité où ils vivent. Les membres de la « maisniée » ne sont ni des diables ni des damnés ni des âmes de défunts, mais bien des vivants victimes d'un charme innocemment accepté.

Herla n'est ni un dieu, ni un demi-dieu, ni le chef des diables, ni le guide des damnés, mais bien au contraire un homme qui est frappé pour avoir vécu chez les dieux alors qu'il n'était qu'un homme, — un roi breton du lointain autrefois où la Bretagne n'avait pas encore subi l'invasion humiliante des Saxons, — le survivant, par ailleurs exclu de la vie humaine, d'une époque révolue dont les Gallois cultivaient en eux-mêmes la lancinante nostalgie.

La légende de l'impossible retour de la *familia Herlekini* trouve ainsi son fondement premier dans l'idée essentiellement celtique de la coexistence des deux mondes du temps et de l'éternité, des hommes et des dieux.

Quant au vagabondage sans fin de la *familia Herlekini*, qu'on voit passer au clair de lune au milieu d'un grand vacarme, il rappelle notamment le châtimement des danseurs maudits à qui aucun arrêt n'est permis, une année durant, dans leur sinistre carole, parce qu'ils ont fait injure à la maison de Dieu¹. Serait-ce pur hasard que le plus ancien récit de cette autre légende, qui remonte au XI^e siècle, soit aussi de la main d'Orderic Vital ? Et ces danseurs ne seraient-ils pas pour quelque chose dans la genèse de la chasse maudite, eux qui étaient condamnés à errer toujours, en dansant et en mendiant, comme truands et *herlots* ? Ce serait là une

MM. Jean FRAPPIER et Edmond FARAL dans la *Romania*, t. LXXIII, 1952, pp. 248-271). En fait, dans leurs récits bretons, nos trouvères ont élaboré pour des fins romanesques, au prix de nombreuses confusions et d'interprétations fausses, des éléments narratifs provenant des légendes mythologiques des Celtes, que ces éléments leur aient été fournis directement par la connaissance de ces légendes ou indirectement à travers des contes semblables à ceux de Gautier Map, déjà agencés pour un public friand d'aventures.

¹ Sur la légende des danseurs maudits, on verra l'étude très complète d'Edward SCHRÖDER, dans la *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XVII, 1897, pp. 94-164, et celle de Paul VERRIER, *La plus vieille citation de carole*, dans la *Romania*, t. LVIII, pp. 380-421.

bien simple explication du dénouement tragique de l'aventure, ce dénouement qui seul a survécu dans la mémoire des peuples, sous le nom de la *maisnie Herlekin*, au nom du roi Herla et au récit de son aventure chez les gnomes.

On comprend que ce conte d'un voyage dans l'au-delà et d'une chevauchée sans fin ait appelé une interprétation nouvelle quand il fut entré dans une société chrétienne. On comprend que le moyen âge, tout empreint de christianisme, ait songé à l'Enfer en entendant conter le terrible destin d'une troupe revenue de l'au-delà et condamnée à un supplice éternel. Ainsi, malgré l'illogisme qu'il y avait à juger malheureux des damnés échappés de l'Enfer, on a vu dans les compagnons de Herla des revenants, des damnés et même des diables, et on l'a identifié, en tout cas, lui, avec « le chef de la bande infernale ».

Comme on le voit, cette interprétation de la légende, sur laquelle se sont fondés en dernier lieu MM. Kemp Malone et H. M. Flasdieck, est tardive et absolument différente du mythe initial. Rien, dès lors, ne donne un quelconque caractère de nécessité à l'idée que Herla n'était autre que Wodan. Au contraire, dès l'instant où Herla est le nom d'un très ancien roi des Bretons connu pour l'aventure malheureuse qu'il avait subie par la volonté d'un gnome, toute assimilation à un dieu en général, à un dieu des enfers plus précisément et, très exactement, à Wodan devient impossible. Ni la légende ni le héros n'ont là leur origine. La légende est celtique dans son essence et le lien qui l'attacherait, dans sa genèse, au nom de Herla, reste à saisir.

* * *

Malgré quelques substitutions de nom, rares et facilement explicables, un fait important ne peut être négligé : c'est à un « roi Herla » que le soin de conduire la chasse errante est confié par les plus anciens témoignages ; la troupe, d'ailleurs, porte régulièrement le nom de *chasse*, « *maisniée* » ou *famille* de *Herlekin*, c'est-à-dire du roi Herla, et ses membres sont des *Herlewini*, des compagnons de Herla. Le nom et la légende sont solidement unis dès les plus anciens temps.

Comme on l'a vu, aucun texte ancien, historique ou légendaire, en dehors de Gautier Map, ne connaît un roi des Bretons de ce nom-là. Nulle part, même, on n'a retrouvé dans des chartes, comme c'est le cas pour d'autres héros, mention du personnage historique qui pourrait lui avoir servi de prototype.

On ne peut retenir, cependant, l'idée que Gautier Map aurait inventé ou l'histoire ou le personnage ou l'un et l'autre. De son temps, Pierre de

Blois parle des *Herlewini* et de leur cortège lamentable. Avant lui, Orderic Vital parle de la *familia Herlechini*.

L'invention du conte et de son héros se perd ainsi dans les temps antérieurs au XII^e siècle, sans que l'on trouve aucun moyen satisfaisant d'en deviner les formes et les circonstances. Cherche-t-on quelque lumière dans le nom choisi, dans son histoire, dans ses éléments et dans son étymologie, on n'obtient aucune donnée utile.

Si le nom *Herla* est le même que M. H. M. Flasdieck a retrouvé dans plusieurs anthroponymes germaniques du continent ou de l'île, il faut le faire remonter au moins au VII^e siècle. Si ce mot a d'abord signifié « chef d'armée », il a pu s'appliquer à n'importe quel enfant ou à n'importe quel personnage, sans que dût nécessairement intervenir la légende telle qu'on la connaît. Du moment qu'on doit renoncer à l'identité Wodan = Harila, ce dernier nom, en effet, ne présente plus aucun intérêt.

Si l'on adopte, malgré tout, la fragile étymologie celtique de M. W. Krogmann, il faut du coup supposer l'existence en Angleterre de deux anthroponymes identiques d'origines différentes, puisque le *Herla* connu par les chartes entre régulièrement en composition avec d'autres éléments germaniques et est attesté fort tôt en Allemagne et en France. Il faut admettre, de surcroît, soit que le nom de personne celtique, plus ancien que la légende, n'a pas laissé de trace en dehors d'elle, — soit que ce nom, formé spécialement pour la légende, aurait été conçu pour signifier « chasseur, pourchasseur », ce qui s'accorde assez mal avec le caractère essentiel du personnage.

Il reste, d'ailleurs, que le nom de *Herla* peut avoir été donné arbitrairement, en toute liberté, par un conteur, au héros de l'aventure, que ce conteur fût ou non l'inventeur de la légende. Mieux vaut, dès lors, s'en tenir à ce que l'on sait par les textes.

Ce que l'on sait, c'est que *Herla* a été appelé dès le début du XII^e siècle, au plus tard, *Herlekin*, c'est-à-dire « roi *Herla* », et ce par des gens de langue anglaise, puisque *kin* « roi » est propre à cette langue. Le même milieu est tout indiqué comme berceau de *Herlewini* « compagnons de *Herla* », que l'on voit dans ce mot l'adaptation aux membres de la « maisnie » d'un anthroponyme déjà existant ou une création suscitée par la légende de *Herla* et de ses compagnons, ce qui est assez vraisemblable et nous reporterait au moins au XI^e siècle, puisqu'un moine de Bath s'appelait, en 1077, *Hærlwine* (Flasdieck, p. 313).

Quelle que soit donc l'étymologie du mot *Herla* — sans doute étrangère au sujet — il apparaît ainsi que, constituée d'éléments celtiques et attestée au Pays de Galles dès les premiers temps, la légende a pris sa forme définitive dans un milieu de langue anglaise dont le souvenir reste inscrit dans le nom même que la tradition a gardé fidèlement au héros.

Sans tenter de remonter en pensée jusqu'à des origines autrement inaccessibles, il y a lieu de faire intervenir un témoin jusqu'ici assez mystérieux : le groupe formé en ancien français par les mots *herler-herlir* « faire du tapage », *herle* (f.) « bruit, tumulte » et *herlot* (m.) « truand, vagabond », auquel se rattache certainement le wallon *hèrlêye* (f.) « cohue bruyante, foule qui se bouscule, casse (en parlant d'objets basculés) »¹.

Le radical commun à ces termes n'a pu être identifié. Sans doute le *Dictionnaire Liégeois* a-t-il proposé de rattacher *hèrlêye* à l'a. f. *herler* et à l'a. f. *hareler*, puis, à travers ces deux verbes, au moyen-haut-allemand *haren* « crier », mais il serait imprudent d'affirmer l'identité de *herle* « bruit, tumulte » et de *harele* « sédition, émeute, querelle », car les deux mots semblent avoir vécu côte à côte dans l'extrême nord de la France. Dans le *Tristan* de Béroul, qui est d'origine normande, on trouve côte à côte *herlot* et *harele*, comme s'il s'agissait de deux radicaux indépendants. En tout état de cause, l'explication de *herler* par *haren* n'est pas assurée phonétiquement et si *Herla* devait remonter à *haren*, il faudrait admettre qu'un verbe signifiant « crier » aurait donné naissance au nom d'un roi... dont la troupe était sans voix. Tout compte fait, rien n'est établi concernant l'étymologie de *herle*, *herler-herlir* et *herlot*.

Si Gaston Paris a souligné le grand intérêt que *herler* présente pour l'histoire de *Herlekin*², on n'a guère invoqué ce verbe qu'au moment d'expliquer un changement analogique de *Hellekin* (considéré comme primitif) en *Herlekin*³. Seul Karl MEISEN a affirmé que « sans aucun doute... le nom *Herlequin* doit correspondre, dans sa première partie, avec le verbe *herler* »⁴. M. H. M. Flasdieck n'a pas cru devoir discuter cette proposition à laquelle il ne trouvait aucun fondement⁵. Pour lui⁶,

¹ L'absence de diphtongue à l'initiale du mot wallon indiquerait un emprunt relativement récent à un autre parler.

² C'est à la p. 156 du t. XI du *Jahrbuch* d'Ebert que G. PARIS a estimé *herler* « extrêmement intéressant, parce qu'il est dans un rapport étymologique évident avec le mot *Herlekin* », et a attiré l'attention sur le fait que les *Miracles de saint Éloi* (XIII^e s.), parlant d'une attaque de diables contre un couvent, suggèrent le rapprochement de *herler* et de *Herlekin* en disant que les envoyés de l'Enfer *tant ont venté, tant ont herlé* et plus loin qu'ils étaient inspirés *par le conseil de Herlekin*.

³ Pour ne rien dire de l'étymologie de L. SAINÉAN (*hèle-chien*, en pic. *hèle-kin*, devenu *Herlekin* sous l'action de *herler*), on retrouve cette hypothèse chez G. PARIS, (*Jahrbuch*, XI, 156 et *Romania*, XXV, 1896, p. 627); — chez F. Lot (*Romania*, XXXII, 1903, pp. 440); — chez W. W. SKEAT (*Etym. Dict. of the Engl. Lang.*, 1910) et chez M. RÜHELMANN, *Etymologie des Wortes harlequin*, diss. de Halle, 1912.

⁴ Karl MEISEN, *Nikolauskult und Nikolausbrauch im Abendlande*. Düsseldorf, 1931, (Heft 9-12 des *Forschungen zur Volkskunde*, p. p. G. Schreiber), p. 460.

⁵ L. c., p. 270-271.

⁶ L. c., p. 328, n. 7.

c'est quand *herlekin*, devenu nom commun, fut pris pour un diminutif dans le nord-est de la France, qu'on en tira *herle* et *herlir*, mots qu'on ne rencontre que dans les textes de la même région.

Quant à *herlot*, il ne paraît pas qu'il ait, à ce jour, retenu l'attention de personne.

Quand on a écarté le groupe *harel-harele-hareleux-harelement* (adv.), où domine l'idée de sédition, d'émeute, de cris, on se trouve en présence, essentiellement, des formes *herle*, *herler-herlir-herlier* et *herlot*¹.

Dans les exemples de *herle*, on voit revenir régulièrement la notion de bruit, de tapage. Chez Froissart et dans un document de Valenciennes daté de 1364, on entend des cloches sonner à *herle*, c'est-à-dire sans doute « à toute volée » autant qu'en tocsin (comme le veut Godefroy).

Dans les *Enfances Godefroid de Bouillon*, un enfant réveillé la nuit mène *grant herle*, comme dans un passage très semblable du *Chevalier au Cygne* un enfant *crie et herle*. Le mot est donc bien attesté, même si un autre manuscrit du *Chevalier au Cygne* donne, pour le passage allégué ci-dessus sous le titre des *Enfances de Godefroid de Bouillon*, une variante *mener grant harele* apparemment meilleure pour la rime.

Le verbe est tantôt *herler*, tantôt *herlir*, tantôt encore *herlier* et tous les exemples s'accommodent d'une traduction « faire du tapage » ou « heurter violemment » (avec un complément d'objet) :

Les enfans hors des bers traoient
Et as postiaus les *herlissoient*
Ke les cervelles en voloient (Wace, *Rou*)
De fol tast ne de quaroler,
De tremeler ne de *hellir*,
Tout ce fere est Dieu messervir.

(Renclus de Moliens).

forment crie et *herle*.

(*Chev. au Cygne*).

tant ont venté, tant ont *herlé*.

(*Mir. de S. Éloi*.)

Que nus ne *herlie* ne ne jue as deis.

(Arch. Saint-Omer, 1270).

Quant à *herlot*, outre les deux exemples récents rangés par Godefroy s. v. *arlot* (1375 et 1411), on peut rassembler, à côté du passage des *Chroniques* de Froissart (Kervyn, X, 383) cité au même endroit,

Et tu, *herlos*, en voes tu parler ?

¹ On se reportera au *Dictionnaire* de Godefroy, qui nous a fourni les exemples cités.

quatre autres mentions dont trois figurent, chez Godefroy, s. v. *berlot* et s. v. *herbot* :

Ainsi fait li mondes *herlot*
Dou plus rike et serf dou plus franc
(Renclus de Moliens, *Miserere*,
str. 210, éd. Van Hamel)

Mignon, *herlot* l'ont apelé
(Bérout, Tristan, 3644).

Truant le clament et *herlot*
(*Ibid.*, 3649).

Par cele foi que je vos doi,
Forz truanz est, asez en a,
Ne mangera hui ce qu'il a...
Il est *herlot*, si que jel sai.
(*Ibid.*, 3962-3976).

Dans les trois passages de Bérout, il s'agit de Tristan déguisé en lépreux mendiant. Ce sont d'abord des gens du menu, méchants et grossiers, qui, pour l'injurier, le traitent de *mignon* (c'est-à-dire d'« inverti » ou simplement de « mendiant »), de *truand* et de *herlot*. Au v. 3976, c'est Iseut elle-même qui, pour cacher l'identité du faux lépreux, dit au roi : « Il ne faut pas avoir pitié de lui. Il a de quoi se nourrir. C'est un mendiant, je le sais bien. Il a trouvé aujourd'hui des gens qui l'ont comblé. Pour moi, je ne lui donnerai pas un sou ». Équivalent de *mignon* et de *truand*, le mot *herlot*, dans ce texte de la fin du XII^e siècle, comme dans les autres, signifie « mendiant », ce qui implique pauvreté et vagabondage, sinon amour du tapage et des bagarres.

Il est malaisé d'établir à coup sûr un lien sémantique entre les exemples cités de *herle*, de *herler-herlir-herlier* et de *herlot*. Si l'on veut s'y essayer, il faudra songer, plutôt qu'à la notion de « bruit », à celle de « coup frappé ». Dans ce cas, le *herlot* serait sans doute, au sens premier du mot, celui qui heurte, qui frappe aux portes.

Il va de soi que toutes les conjectures de ce genre resteront hésitantes et mal assurées aussi longtemps qu'on ignorera l'étymologie du groupe. Celui-ci, par ailleurs, semble avoir vécu dans une aire limitée à la Normandie et à la Picardie.

Qu'il s'agisse des données géographiques ou de la sémantique, cette famille de mots du nord-ouest, où dominent les notions de « coups frappés », de « tapage » et, subsidiairement, de « vagabondage », présente avec la légende de Herlekin des affinités curieuses, mais aucun élément n'est assez précis pour autoriser une conclusion formelle et circonstanciée.

Si l'on a le sentiment très net d'une parenté, rien ne permet de la définir dans ses éléments.

Il paraît exclu d'expliquer le nom de *Herla* à partir du radical de *herler*.

On peut songer, en revanche, à voir le point de départ dans ce nom de *Herla* (quelle que soit son étymologie) attribué à un ancien roi des Bretons dont la légende, vite répandue, aurait fait un personnage populaire : on ne voit pourtant pas comment l'histoire du roi *Herla*, condamné à errer sans but ni fin, aurait éveillé l'idée de « coup frappé » qui semble caractéristique du radical des mots français.

On peut aussi, avec plus de vraisemblance peut-être, se demander si le choix du nom donné au héros de la légende n'aurait pas été suggéré par l'existence de la famille *herle-herler-herlot*, où se seraient déjà imposées les notions secondaires de « vagabondage » et de « tapage », que l'on peut considérer comme essentielles à la légende dès son invention. Il faudrait alors reconnaître dans le nom du roi *Herla*, une synthèse du nom de personne antérieur *Herla* (<Harila ?) et du radical de la famille *herle-herler-herlot* (d'origine inconnue).

Celtique, et plus précisément galloise, par ses éléments constitutifs, la légende aurait dû, dès lors, naître dans un milieu trilingue (gallois, anglais, français), ou du moins bilingue (gallois, anglais) à supposer que les mots français en question, comme la légende mais indépendamment d'elle, soient d'origine insulaire.

Si l'on donne à ces propositions un tour hypothétique très réservé, c'est qu'il ne peut être question d'apporter sur ce point précis une réponse franche. Il suffit peut-être, après avoir écarté l'étymologie-explication de M. W. Krogmann aussi bien que l'étymologie-explication de M. H. M. Flasdieck, d'avoir réintroduit dans le problème la donnée *herle-herler-herlot* de l'ancien français. Le mot n'est pas d'origine latine. Il ne semble pas qu'il soit celtique non plus. S'agirait-il d'un terme d'origine anglo-saxonne, comme c'est le cas de toute évidence pour *Herlekin* lui-même ? On ne peut perdre de vue que la légende de la *familia Herlechini* existait, en Angleterre du moins, à en juger par les témoignages combinés d'Orderic Vital, de Gautier Map et de Pierre de Blois, dès le début du XII^e siècle, et que ces auteurs n'ont fait qu'accueillir une tradition plus ancienne qu'eux. Légende et nom du héros étaient liés dès avant Orderic Vital, c'est-à-dire sans doute dès la fin du XI^e siècle. Il faut faire remonter jusqu'au XI^e siècle, au moins, la création du composé *Herlekin* et donc, *a fortiori*, l'attribution du nom *Herla* au roi en question. Le fait que les Français ont reçu et conservé *Herlekin* à l'exclusion de *Herla*, comme nom du héros de la légende, rend vraisemblable l'idée que la légende circulait sous le nom de *Herlekin*, déjà cristallisé, lorsque les Normands

introduisirent le français dans l'île et établirent des relations suivies entre l'Angleterre et le continent. C'est, d'ailleurs, le même stade anglais — peut-être primitif — qu'évoque le composé *Herlewin* de Pierre de Blois, qui indique en outre le rôle important des compagnons du roi dans la légende et confirme ainsi la version de Gautier Map, dont l'authenticité ne peut vraiment être suspectée.

* * *

Si la légende, sous la forme à laquelle se sont attachés et le thème et le nom de la *maisniée Herlekin*, a vraiment vu le jour dans la société anglaise du XI^e siècle ou au Pays de Galles, sans qu'il y eût un lien organique déterminant entre le nom du roi et son destin, comment imaginer sa naissance ? Même si l'on trouve dans le radical commun *herl-* de la famille *herle-herler-herlot* et du nom de personne *Herla* le facteur qui aurait déterminé le choix de ce nom pour désigner le héros, on doit admettre que ce choix fut le fait d'un homme, conteur ou poète, en qui l'on sera tenu de reconnaître le créateur de la légende telle qu'elle s'est répandue dans tout l'Occident.

Le temps n'est plus où pareille hypothèse de la création individuelle d'un thème folklorique quelconque se serait heurtée à la théorie toute puissante des origines religieuses ou étymologiques dont se réclament encore plus ou moins MM. Kemp Malone et H. M. Flasdieck. Il n'est plus nécessaire de plaider d'abord la possibilité du fait collectif sorti d'une initiative individuelle ou la vraisemblance d'une vulgarisation progressive de thèmes et de récits inventés pour une aristocratie, puis intégrés dans le trésor commun des rites et des légendes populaires.

Quant à l'idée précise que le nom de *Herla* aurait été donné plus ou moins arbitrairement au héros, elle trouve déjà un appui considérable dans les innombrables substitutions dont ce nom a été victime au cours des siècles. Malgré la popularité de la formule *maisniée Herlekin*, partout présente dans les textes du moyen âge et dans le folklore des provinces françaises, le roi de la légende a, en effet, cédé la place, au cours des temps et selon les régions, à des dizaines d'autres héros : Charlemagne, le roi Hugon [Capet], Charles V de France, deux rois de Danemark, de très nombreux princes allemands, mais aussi le roi Arthur, le roi David, Caïn, Macchabée, Salomon, Hérode, saint Hubert, saint Eustache, Hamlet... et même Proserpine¹. Dans chacun de ces cas, on a donné au malheureux

¹ Cfr FLASDIECK, p. 311 et KROGMANN, p. 156, qui renvoie à un relevé d'Alfred ENDTER dans *Die Sage vom wilden Jäger und von der wilden Jagd. Studien über den deutschen Dämonenglauben*. Francfort, 1933, p. 10 ss.

chef de la troupe errante, un nom jugé particulièrement adéquat d'après des critères fort variables. Pourquoi n'en aurait-il pas été de même quand l'aventure attribuée à Bran en Irlande fut transposée, pour un milieu où l'on préférerait les gnomes aux fées, par quelqu'un qui sans doute eut aussi le mérite de lier au voyage dans l'au-delà le thème de l'errance nocturne infinie ? Nous ignorons trop de choses de la vie des légendes en Angleterre avant le XII^e siècle — quand grandirent les personnalités légendaires d'un Arthur, d'un Tristan, d'un Gauvain aux origines toujours mystérieuses — pour que soit interdite cette hypothèse toute simple.

Que l'on se rappelle donc que Gautier Map lui-même attribue à son Herla certains des traits qu'on retrouvera dans la personne d'Arthur, — au moine Gerbert (le futur pape Sylvestre II, 999-1007) une histoire de fée et d'amour singulièrement semblable à celle du Lanval de Marie de France, — à un « roi des Asiatiques » sans nom une « table ronde » et une épouse en bien des points pareille à la scandaleuse Guenièvre, mais aussi une cour où se passent des aventures qui se retrouvent dans les continuations du *Perceval*. Que l'on se rappelle que les héros des lais de *Guigemar* et de *Graëlent*, dont on sait les aventures au pays des fées, doivent leurs noms et sans doute leurs noms seuls à des princes historiques de Bretagne, un Guihomar de Léon et un Gradlon Maur de Cornouaille.

Que l'on se dise, surtout, que la plupart des chevaliers dont les noms ont été illustrés par Marie de France, par Chrétien de Troyes et par les auteurs des romans de *Tristan*, n'ont aucune attache historique connue et que, si l'on croit devoir expliquer *Herla* (et son rapport avec l'essence de la légende), il faudra s'imposer la même ambition et la même tâche pour chacun de ces personnages, comme si la naissance des héros de toute « geste » poétique et légendaire obéissait à un rigoureux déterminisme.

Dira-t-on que Herla appartient au folklore ? Il faudrait préciser que le folklore n'a connu, semble-t-il, que Herlekin. On pourrait répliquer aussi que bien des personnages d'abord créés pour des fins littéraires ou légendaires ont glissé par la suite, en même temps que leurs mythes devenaient populaires, jusqu'au plus anonyme des folklores. D'où viennent en français *renard* et *gringalet*, en wallon *baligand* et *galafre*, sinon de la littérature du XII^e siècle ? On pourrait multiplier les exemples à l'infini ¹.

Pourquoi ne pas accepter la même explication pour la *maisniée Hel-lekin* en datant, pour elle, du XI^e et du XII^e siècle, le phénomène de vulgarisation folklorique qui se situe trois ou quatre cents ans plus tard

¹ Sur les origines savantes des contes folkloriques, on lira notamment le précieux ouvrage de M. Lucien FOULET, *Le Roman de Renard*. Paris, Champion, 1914.

pour ces noms, eux-mêmes plus récents sans doute et devenus célèbres en tout cas plus tard qu'elle ?

A l'appui de cette proposition, nous citerons ci-après le cas typique du wallon *pâcolèt*.

Il nous suffit, ici, de conclure :

1^o que l'explication étymologique de *Herlekin* proposée par MM. Kemp Malone et H. M. Flasdieck est inacceptable pour diverses raisons, mais d'abord parce qu'elle change en un dieu-roi des milices infernales, un roi que la légende présente sous les traits d'un humain victime du charme d'un lutin ;

2^o que la légende du roi Herla est composée d'éléments celtiques, mais qu'elle a vu le jour ou s'est du moins fixée définitivement dans un milieu de langue anglaise ;

3^o que peut-être le choix du nom Herla a été déterminé par l'existence d'une famille de mots à radical *herl-* où régnaient les notions de « tapage » et de « vagabondage » ;

4^o que cette légende a été complètement altérée sous l'action des conceptions chrétiennes ;

5^o que son origine peut être attribuée à une création individuelle et arbitraire.

2. Les origines du lutin Pâcolèt.

A l'appui de l'hypothèse qui cherche dans une création individuelle la naissance de *Herlekin*, c'est-à-dire de la légende de l'ancien roi des Bretons Herla, victime de l'aventure où l'avait entraîné un roi des lutins venu des profondeurs souterraines, — nous citerons l'histoire du plus célèbre des gnomes de notre folklore wallon, celui qu'on appelle *li pâcolèt*.

On a reconnu depuis longtemps dans le *pâcolèt* des traditions wallonnes un lutin, un farfadet, un démon qui dispose de pouvoirs magiques et qui peut être redoutable (*N'av' nin sogne dè pâcolèt ?* dans le dictionnaire de Forir), mais qui se présente le plus souvent sous les traits sympathiques d'un petit être surnaturel capable d'assurer réussite et fortune à ceux qui l'ont à leur service. Quand on dit de quelqu'un qu'il a l'*pâcolèt*, on affirme qu'il a bonne chance dans ses entreprises, qu'il est protégé par le lutin magicien.

Le mot a existé aussi, en français moderne, avec des sens voisins mais différents : au XVII^e siècle, un *pacolet* est un parfait courrier, mais le plus souvent, et surtout au XVI^e siècle (chez Marot, chez Rabelais et

chez d'autres), le *cheval de Pacolet* est un cheval très rapide. On connaît aussi *cheval de Pacolet* désignant un homme qui va très vite, et en plusieurs endroits *Pacolet* est employé comme nom d'un valet de pied (chez Boileau) ou d'un singe (dans *La main enchantée* de Gérard de Nerval). *Pacolet* est donc en français, à l'origine, le propriétaire d'un coursier sans pareil.

Quand on a cherché l'origine du mot *pâcolèt*, on a proposé d'y voir un dérivé de *Paque*, *Paquet*, et *Paquot*, noms de personnes bien connus. On a songé aussi à rattacher ce mot à *Pégase* ou même au polonais *podcholyk*, désignant le valet militaire d'un hussard, un homme d'armes.

Victor Chauvin, dans les articles qu'il a consacrés au sujet dans *Wallonia*¹, a rapproché le mot du fr. mod. *pacolet* « cheville »² et a cru que le cheval de Pacolet, que l'on rencontre dès le XV^e siècle dans le roman de *Valentin et Orson*, était d'abord un *cheval à pacolet*, c'est-à-dire un cheval merveilleux muni d'une cheville de commande. Ce cheval à cheville aurait été emprunté par l'auteur de *Valentin et Orson* soit au roman de *Cléomadès* d'Adenet le Roi (fin du XIII^e s.), soit au roman de *Méliacin* (XIV^e s.), qui, eux, le tenaient d'une source orientale.

Rendant compte de l'étude de V. Chauvin, Gaston Paris³ a objecté que le mot *pacolet* « cheville » n'existait pas en ancien français et devait plutôt s'expliquer, au contraire, par la cheville du cheval de Pacolet. Il voyait dans *Pacolet* un nom propre et sans doute une variante de *Pecolet-Picolet* qui désigne un nain difforme et sorcier dans plusieurs chansons de geste du XII^e ou du XIII^e siècle. Il ajoutait que dans la *Folie Tristan* du manuscrit de Berne, l'amant d'Iseut, se donnant pour un fou de cour, dit s'appeler *Picol* et *Picolet*, ce qui semble indiquer que ce nom avait été attribué dès le XII^e siècle à un être plus ou moins fantastique.

¹ *Pacolet et les Mille et Une Nuits*, dans *Wallonia*, t. VI, 1898, pp. 1-19 et *Abou Nioute et Abou Nioutin*, dans *Wallonia*, t. VI, 1898, pp. 188-191. C'est à cet article que nous empruntons les exemples wallons et français allégués (sauf celui de Gérard de Nerval, qui nous a été fourni aimablement par notre ami M. Robert GRAFÉ). V. CHAUVIN rappelle aussi les étymologies proposées avant lui et notamment la polonaise, qui figure dans l'éd. de 1874 du Larousse, puis dans celle de 1877 du Littré.

M. Maurice PIRON nous signale un autre exemple de *Pacolet* dans E. Picot et Kr. NYROP, *Nouveau recueil de farces françaises des 15^e et 16^e siècles*, Paris, 1880, pp. 199 ss. A propos de la survivance de *Pacolet* dans le folklore, il nous renvoie aussi à une étude des *Étrennes tournaisiennes* de 1890, p. 41, où il s'agit du théâtre des « poriginelles ».

² Ce mot du fr. mod. est dans les dictionnaires de Gattel, de Laveaux, de Boiste, de Poitevin et de Larousse. Selon Gattel (1819), le *pacolet* est une « cheville qui sert à amarrer les libans à l'extrémité des paux ou boutehors qui sont à la poupe et à la proue de la tartane ». Littré, qui connaît *Pacolet* comme nom propre et *pacolet* avec le sens de « courrier de la poste », cite un *picolet*, qu'il explique « petit crampon qui retient le pêne dans une serrure, un verrou dans une targette » (on retrouvera ce *picolet* plus loin).

³ Dans *Romania*, t. XXVII, 1898, pp. 325-326.

Dans une note qu'il a bien voulu nous communiquer, M. Jules Herbillon s'est demandé si le *Pacolet* de *Valentin et Orson*, point de départ des traditions modernes française et wallonne, ne devrait pas s'expliquer, selon l'idée ancienne de J. Stecher, comme un diminutif de *Pâques-Pâquet-Pâquot-Pâquel* (wallon *Pâqué*) formé à l'aide d'un suffixe *-olet* tiré de couples tels que *Djâque-Djâcolèt*, *Franck-Francolèt*, *Françwès-Fransolèt*, *Jehan- (Je)hanolèt*, *Mathi-Matholèt*, *Mignon-Mignolèt*, *Pîre* (= Pierre) *-Pîrolèt* bien attestés en wallon, — suffixe qui se serait développé à partir d'anthroponymes en *-ald*, *-hold*, *-wulf* où *ol* appartiendrait au thème, tels que *Bertolèt* < *Bertoul*, *Ernoulèt* < *Ernoul*, *Pigolèt* < *Rigaud* ou serait venu du vocabulaire ordinaire où l'on connaît *fladjolèt*, *dj'volèt*, *triyolèt*; etc. Cette hypothèse était suggérée à M. Jules Herbillon par le fait curieux et intéressant que *Pacolèt* apparaît au moins deux fois en Wallonie, au XVI^e et au XVII^e siècle, comme un substitut de *Pasquel* et de *Paskot* : dans une pasquille hutoise du XVII^e siècle, le fils d'un certain *Paskot* est nommé *Pascolèt* ; en 1569, à Verviers, on trouve un *Pasquea Florkin* appelé *Pacolet*. Il semblerait donc que *Pa(s)colèt* ne fût pas ici un sobriquet, mais bien un hypocoristique tiré de *Pâquot* et de *Pâquel-Pasquea-Pâqué*.

M. Herbillon a abandonné son hypothèse devant les faits allégués dans la note de Gaston Paris. Il semble néanmoins que les textes wallons auxquels il se réfère établissent la vitalité de *Pâcolèt*, nom propre wallon, à l'époque moderne, puisque visiblement ce mot a été traité en substitut de *Pâquot* et de *Pâqué*(l), sous l'influence analogique d'un suffixe *-olèt* dont M. Herbillon a bien montré la fréquence, mais dont il faut expliquer l'origine par une dérivation du type *Nicolas* > *Nicolet* > *Nicolette*, et non pas à partir de suffixes du type *-ald*, *-old*, *-wulf*, où le groupe consonantique final devait plutôt donner, autrefois, des diminutifs du type *Renaudet*.

Pour atteindre l'origine de *Pacolet*, il faut suivre Gaston Paris et reprendre d'abord les textes littéraires qu'il a cités.

Le roman en prose de *Valentin et Orson*, écrit au XV^e siècle, met en scène un nain sarrasin appelé *Pacolet* qui a étudié la magie à Tolède et qui dispose notamment d'un cheval volant commandé à l'aide d'une cheville¹.

Il n'est pas douteux que l'on a là le prototype et du *Pacolet* français (avec son cheval merveilleusement rapide) et du *Pâcolèt* wallon (le lutin-magicien).

¹ Il n'existe pas d'édition moderne de *Valentin et Orson*, mais on en trouvera une analyse minutieuse et méthodique dans le livre de M. Arthur Dickson cité ci-après.

Or il est établi que Pacolet et son cheval apparaissent pour la première fois dans ce roman en prose de la fin du XV^e siècle. M. Arthur Dickson, qui a étudié méthodiquement la genèse de cette œuvre¹, a démontré qu'elle dérive d'un roman français du XIV^e siècle, *Valentin et Sansnom*, qui est perdu mais dont on a conservé une ancienne traduction allemande du XIV^e siècle, *Valentin und Namelos*. L'absence de Pacolet et de son cheval dans le texte allemand, examinée à la lumière du contexte de ce passage, permet d'affirmer que Pacolet et son cheval n'existaient pas dans le premier roman français et ont donc été introduits dans le récit par l'auteur français du XV^e siècle, dont on sait d'ailleurs le goût pour les remaniements et les interpolations. C'est cet auteur qui a inventé l'association du magicien Pacolet et du coursier à la cheville.

Le roman de *Cléomadès* d'Adenet le Roi², qu'il a utilisé ailleurs encore, lui a fourni le cheval de bois magique. Quant au personnage et au nom du nain-messenger-magicien, c'est bien dans les chansons de la geste de Guillaume d'Orange qu'il les a pris. Quatre de ces poèmes, en effet, connaissent un être surnaturel, qui a apparemment la taille d'un nain, qui est surnommé Pecolet (ou Picolet) et qui sert de messenger entre les chefs sarrasins : ce sont la *Bataille Loquifer*, le *Moniage Rainouart*, les *Enfances Vivien* et *Renier*, des œuvres assez tardives qui datent de la seconde moitié du XII^e et du commencement du XIII^e siècle³.

Dans les *Enfances Vivien* et dans *Renier*, le personnage vient des deux autres chansons, comme beaucoup d'autres éléments.

L'étude du *Moniage Rainouart* (environ 8.000 vers encore inédits) dans les neuf manuscrits où est conservée cette chanson de geste, permet de constater que Pecolet n'y apparaît que dans les versions les plus récentes : il ne figure pas dans les meilleures copies de la première partie (seule authentique) du poème, mais seulement dans la seconde partie, ajoutée par un continuateur, et dans certaines interpolations propres à des copies suspectes de la première partie⁴.

Il est très vraisemblable que Pecolet, dans les *Enfances Vivien*, dans

¹ Arthur DICKSON, *Valentin and Orson. A Study in late Mediaeval Romance*, New-York, Columbia, 1929.

² Ce roman a été publié par A. SCHELER en 1865-66. Bruxelles, Devaux, 2 vol.

³ Les *Enfances Vivien* ont été publiées en 1895 par E. WAHLUND et H. VON FEILITZEN. La *Bataille Loquifer* l'a été par J. RUNEBERG, *La Bataille Loquifer I*. Helsingfors, 1913 (*Acta Societatis Scientiarum Fennicae*, t. XXXVIII, n° 2). L'ensemble des chansons de la geste Rainouart a été étudié par J. RUNEBERG, *Étude sur la geste Rainouart*. *Renier* et le *Moniage Rainouart* sont encore inédits.

⁴ Le *Moniage Rainouart* nous est parvenu dans neuf manuscrits du XIII^e siècle : 1) Paris, Arsenal 6562 ; 2) Boulogne 192 ; 3) Paris, Bibl. Nat., fr. 368 ; 4) Paris, Bibl. Nat., fr. 774 ; 5) Paris, Bibl. Nat., fr. 1448 ; 6) Paris, Bibl. Nat., fr. 24369-24370 ;

Renier, mais aussi dans le *Moniage Rainouart* remanié et allongé, vient directement ou indirectement de la *Bataille Loquifer*, une première suite ajoutée vers la fin du XII^e siècle à la forme première du *Moniage Rainouart*.

Dans la *Bataille Loquifer*, il est parlé de Pecolet comme d'un personnage nouveau de la geste, son nom hésitant dans les manuscrits picards de la Bibliothèque de l'Arsenal (Paris) et de la Bibliothèque de Boulogne-sur-Mer, entre les formes *Picolet*, *Pecolet* et *Piecolet* (avec *o* ou avec *ou* à la deuxième syllabe). Pecolet n'a pas de cheval ; rien ne dissimule sa nudité velue ; il ressemble à un petit diable et a un troisième œil derrière la tête ; il court merveilleusement vite, même dans la nuit, et nage entre deux eaux à une allure non moins surprenante ; il dispose d'un pouvoir magique ; il est frère d'Auberon :

laisse XVI, Quoi qu'il parolent de lui apareillier,
vers 723 ss. A tant es vous venu un mesagier,
 Mais n'amenoit sergant ne escuier,
 Ne cevauçoit palefroï ne destrier.
 Tous ert descaus, n'ot cauche ne cauchier ;
 N'ot fil de drap fors entor le braier ;
 La ot de quir un grandisme quartier.
 A fors corioies l'ot fait estroit lacier.
 Tous ert velus et noirs comme aversier ;
 Le poil ot lonc, bien le puet on trecier,
 Li vens le fait onder et baloier.
 Plus couroit tost montaignes et rocier
 C'a plaine terre ne vautre ne levrier ;

7) Berne, Bibl. munic., 296 ; 8) Londres, British Museum, Royal 20 D XI ; 9) Milan, Bibl. du Prince Trivulzio 1025.

Il faut distinguer dans ce long poème deux parties distinctes, le *Moniage Rainouart* et une suite qu'on appellera *Maillefer*. *Maillefer* manque dans les copies de la Trivulziane, du 24369-24370 et du Brit. Mus., Royal 20 D XI, bien que la première des trois soit indépendante des deux autres pour le texte du *Moniage Rainouart* proprement dit : la copie de la Trivulziane, dans le texte du *Mon. Rain.*, est identique à celle des mss. 368 et 774 de la Bibl. Nat. de Paris ; les deux autres mss. où manque *Maillefer* présentent un remaniement très libre du *Moniage Rainouart*, fondé sur le texte de 368, 774 et Trivulziane. Les six autres manuscrits donnent le *Moniage Rainouart* puis *Maillefer*, soudés à l'aide de raccords qui diffèrent respectivement pour le groupe Arsenal-Boulogne (où un petit vers de six syllabes a été ajouté à chaque laisse d'un bout à l'autre de l'ensemble *Moniage Rainouart-Maillefer*), pour le groupe 368-774, pour Berne et pour 1448. Ces six manuscrits donnent le passage de *Maillefer* où paraît Picolet, bientôt tué par Rainouart. Il n'est fait mention de Picolet, dans le *Moniage Rainouart* même, qu'en des interpolations et des remaniements de la version Arsenal-Boulogne et de la version 24369-24370.

Tant par cort tost qu'il rataint l'esprevier ;
S'il ert levés un poi ains l'anuitier,
Quatre cenx lieues iroit ains l'esclairier ;
On l'apeloit Pecoulet le legier.
Un oiel avoit ou haterel derier
Et deus el front por miex lui agaitier.
Ki tout le mont vaurroit querre et cerkier,
Ne troveroit si vaillant pautonier ¹.

Plus loin, au moment où son navire arrive au port, on le voit sauter à la mer :

laisse XX, Cil Pecoulés i estoit, de Val Pue,
vers 897 ss. Qui plus tost court que vens ne cache nue.
 Il saut en mer com ciex qui ne l'escue ²,
 Il va sous aige ; quant veut amont se rue.
 Tost vient en terre et saut sor l'erbe drue.

A la laisse XXII, v. 991, il est désigné avec un titre nouveau : *Dist Piecoulés, li sire de Galierne*.

A la laisse XLI, v. 1943, il devient *Piecoulet, ki de Mont Nuble est nés*, puis on le voit à nouveau sauter à la mer :

A icest mot s'est Piecoulés tornés ;
Onques n'entra en barge ne en nés ;
En le mer saut, deus tors i est tornés,
Plus noe tost ke ne voist ciers ramés...

A la laisse LI, v. 2450 ss., chargé de procéder à l'enlèvement du jeune fils de Rainouart,

En le mer saut, si a un tor torné
Entre deus eves plus tost ke chers ramé ;
Vint a le tor, mais li huis sont baré.
Dit a sen carme et il sont desfremé...

Après l'enlèvement, il rentre à travers la nuit, toutes voiles dehors,

Ains qu'il fust jors est cenx lieues siglés,
Que a Mont Nuble est au main arivés ;
Mort ert ses freres Auberons li senés.

(vers 3774-6)

¹ Le texte de J. RUNEBERG ici reproduit est celui des mss. de l'Arsenal et de Boulogne.

² Pecoulet court plus vite que le vent qui poursuit la nuée, il saute dans la mer comme le ferait quelqu'un qui ne peut l'éviter.

Né à Montnuble ou à Val-Pue, seigneur de Galierne et frère d'Auberon dans la *Bataille Loquifer*, le nain-messager-magicien Pecolet ou Picolet sera dit « de Luitis » dans la seconde partie du *Moniage Rainouart*, où l'on verra d'ailleurs le géant Rainouart le tuer d'une flèche alors qu'une fois de plus il venait de sauter à la mer pour s'enfuir.

L'auteur de la *Bataille Loquifer* n'a pas inventé son Pecolet, qu'il dit frère d'Auberon. Comme l'a signalé Gaston Paris, le même personnage monstrueux et surnaturel reparait, au cours du troisième tiers du XII^e siècle, dans la *Folie Tristan* de Berne¹, où, frère de Bruneheut, il est né d'un morse et d'une baleine, et où son nom, à côté de la forme diminutive secondaire, se présente sous sa forme première, *Picous* (= *Picols*), que ne connaissent plus les quatre chansons de geste citées.

Tristan, déguisé en fou, vient d'arriver chez le roi Marc :

- 155 Mars l'apele, si li demande :
« Fous, com as non ? » — « G'é non Picous ».
— « Qui t'angendra ? » — « Uns galerous ».
— « De que t'ot il ? » — « D'une balaine.
Une suer ai que vos amoine.
La meschine a non Bruneheut.
Vos l'avroiz, et j'avrai Yseut ».
— « Se nos chanjon, que feras tu ? »

Et plus loin, le roi l'invite à cesser ses bourdes :

- 187 — « Or te repose, Picolet.
Ce poise moi que tant fait as,
Lai or huimais ester tes gas. »

Aucun autre texte relatif aux aventures de Tristan et d'Iseut ne fait les mêmes allusions à un mystérieux Picol-Picolet pour qui se serait donné le neveu de Marc.

La même scène se retrouve bien dans la *Folie Tristan* du manuscrit d'Oxford, imitée de la *Folie* de Berne², mais les noms propres ont disparu.

¹ On citera le texte de l'édition de M. Ernest HOEPPFNER, *La Folie Tristan de Berne*. Paris, Belles-Lettres, 1949² (Publ. de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg. Textes d'étude. 3).

² On lira maintenant le texte d'Oxford dans l'édition de M. Ernest HOEPPFNER, *La Folie Tristan d'Oxford*, Paris, Belles-Lettres, 1938 (Publ. de la Fac. des Lettres de Strasbourg. Textes d'étude. 8). La question des rapports qui lient les deux « folies » entre elles et aux versions du roman de Tristan a fait l'objet d'un nouvel examen aux pp. 1 ss. de la seconde édition de la *Folie* de Berne, p. p. M. E. HOEPPFNER, qui veut bien signaler les deux articles consacrés à ce poème par M. Jules HORRENT dans la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, t. XXV, 1946-7, pp. 21-38, et dans *Le Moyen Age*, 1946, pp. 43-65.

Avec assez de raison, M. Ernest Hoepffner pense « que le roman primitif [aujourd'hui perdu] contenait sans doute une indication de ce genre qu'Eilhart [le traducteur allemand dont le texte est conservé] n'a pas retenue... Les noms de *Picous*, *Picolet* et *Bruneheut* ne figurent dans aucun roman de Tristan. L'auteur les a donc introduits ici de sa propre initiative, obéissant une fois de plus à sa manie des noms propres ¹ ». Ailleurs, M. Hoepffner répète, à propos de Picolet, dont il signale pourtant la présence dans le poème provençal de *Fadet Joglar*, où sont cités de nombreux personnages de la littérature française : « Nous ignorons comment et où notre poète a pu le trouver ² ». Au sujet de Bruneheut, il écrit : « On aimerait savoir d'où le poète a tiré le nom de Bruneheut. Il est rare dans les textes littéraires. La *Table des noms propres dans les chansons de geste* n'en donne qu'un seul exemple, de date récente et d'origine savante. Mais le nom figure dans certaines traditions populaires, les « chaussées Bruneheut », nom populaire pour certaines routes romaines, ou dans les noms de lieux : *Brunehaut meis* (dans l'Aisne), en 1265 (A. Longnon, *Les noms de lieu de la France*, 1922, § 965 et 992). La formation de *Bruneheut* (*Brunehildis*) est celle de *Maheut*, *Richent* — et *Iseut*, à côté de *Brunehaut*, *Mahaut*, *Richaut* ³ ».

Il est certain que Bruneheut, dans la *Folie*, comme Auberon dans la *Bataille Loquifer*, sont cités en qualité de magiciens fameux, ce qui n'est pas surprenant pour la sœur et le frère attribués à Picolet ⁴.

A l'appui de l'hypothèse de M. Ernest Hoepffner au sujet de la présence de Picol-Picolet dans le premier *Tristan* français, il faut noter que la version en prose du ms. 103, fort archaïque en ce passage, qu'elle doit soit au roman de Béroul soit même au roman primitif, donne pour parents à Tristan fou un roncín et une brebis qui ne sont guère moins merveilleux que le morse et la baleine de la *Folie* ⁵. Le propos, dans sa ligne générale, n'est donc pas de l'invention de l'auteur de cette dernière, mais vient du roman, ce qui inciterait à croire que peut-être celui-ci connaissait aussi

¹ Note aux vv. 156 ss.

² Note au v. 156.

³ Note au v. 160. — Sur les traditions populaires relatives à la reine Brunehaut, magicienne et constructrice de chaussées, on se reportera maintenant à l'excellent mémoire de M. Jules VANNÉRUS, *La Reine Brunehaut dans la toponymie et dans la légende*. Bruxelles, 1938 (Acad. Royale de Belgique. Bulletin de la Classe des Lettres. 5^e série, XXIV, 1938, 6,7).

⁴ Sur les liens qui unissent Brunehaut et Auberon, v. l'étude citée de M. Jules VANNÉRUS. Sur Auberon, v. D. SCHELUDKO, *Neues über Huon de Bordeaux*, dans *Zeitschrift für rom. Phil.*, XLVIII, 1928, pp. 361-397.

⁵ Dans sa note aux vers 156 ss. de la *Folie* de Berne, M. E. HOEPFFNER émet l'idée que le *Roman en Prose* pourrait avoir subi en cet endroit l'influence d'une des « folies ». Cette hypothèse ne peut être retenue. Il s'agit, en effet, de passages

Picol-Picolet. Si l'on se reporte au texte allemand d'Eilhart, on ne trouve rien de semblable au passage correspondant ¹, mais on doit se demander pourtant si le parfait messenger *Piloise* des vers 7131 ss., bien qu'il ne soit ni un nain ni un magicien, ne devrait pas son nom à une altération, grave mais non pas surprenante chez Eilhart, d'un **Picols* mal lu dans l'original français : on sait que le traducteur allemand répugnait à retenir certains traits merveilleux de son modèle et que, d'autre part, il ne respectait guère les noms propres du texte français ².

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, qui expliquerait la rapide célébrité du personnage, il reste qu'à la fin du XII^e siècle était connu un nain-messenger-magicien plus ou moins monstrueux du nom de *Picol-Picolet*.

Les talents singuliers de ce frère d'Auberon et de Brunehaut, ainsi que sa petite taille, font penser aux gnomes surnaturels que sont les lutins du folklore. Faut-il rappeler, d'abord, que dans l'*Yvain* de Chrétien de Troyes, deux diables ont pour parents une femme et un *netun*, c'est-à-dire un incube dont le nom est à l'origine du français *lutin* (*netun* > *nuiton* > *luitein* > *lutin*), mais provient lui-même, selon toute vraisemblance, de Neptunu(m), le dieu de la mer ? ³ Il y a dans le *Tristan* et dans les poèmes de la « matière de Bretagne » bien d'autres souvenirs de la mythologie celtique et de son au-delà où les dieux, les fées et les lutins vivent tantôt dans des cavernes, tantôt dans des îles lointaines, tantôt aussi au fond même de l'océan.

On peut se demander pourquoi Tristan déguisé en fou de cour se donne pour le nain Picolet, frère de Bruneheut. A propos de l'origine celtique des nains du roman de Tristan, M. Alexander Haggerty Krappe a signalé que, dans la réalité, les cours du moyen âge ont connu de ces nains qui étaient à la fois des conteurs, des faiseurs de tours et des fous ⁴.

propres à la version du *Roman en prose* que donne seul le ms. 103 : or, en ces passages, le remanieur s'inspire d'une version archaïque du *Tristan* qui lui a fourni nombre de traits particuliers (notamment le personnage de Camille) et rien n'indique qu'on doive songer à une autre source pour le détail envisagé.

¹ Il s'agit des vers 8787 ss. du romand allemand.

² Paléographiquement une lecture *Pilois* pour *Picols* n'a rien d'étrange. On notera en outre qu'Eilhart change *Camille* en *Gymèle*, *Dinas* en *Tinas*, le nain *Bedalis* en *Námpetenis*, etc. Sur la liberté avec laquelle les traducteurs allemands traitaient les noms propres de leurs modèles français, on verra, en dernier lieu, l'étude de M. Jean FOURQUET, *Les noms propres du Parzival*, dans les *Mélanges E. Hoepffner*, pp. 245-260.

³ On verra, à propos de *netun* et de Neptune, E. HOEPFFNER, *Les lais de Marie de France*, Paris, Boivin, 1935, pp. 41-2, et Edmond FARAL, *Recherches sur les sources latines des contes et des romans courtois*, Paris, Champion, 1914, pp. 88-90 et p. 358.

⁴ Alexander Haggerty KRAPPE, *Der Zwerg im Tristan*, dans les *Romanische Forschungen*, t. XLV, 1931, pp. 95-99.

D'autre part, dans une étude récente, M. J. M. Telfer a relevé, dans des actes normands datant de 1198 à 1202, plusieurs mentions d'un personnage historique attaché au service du roi Jean et nommé tantôt *Picolfus* tantôt *Willelmus Picol follus noster*¹. M. Telfer croit que ce fou du roi, nommé Guillaume Picol, aurait été le modèle du *Picol-Picolet* de la *Folie Tristan* et des chansons de geste. Cette idée est bien invraisemblable pour qui songe : 1° aux allusions nombreuses des chansons de geste, qui ne voient pas dans Picolet un fou de cour ; 2° à la parenté que les textes littéraires établissent entre Picol-Picolet et les magiciens Auberon et Bruneheut ; 3° à la date du texte perdu où parut pour la première fois le lutin Picol, nécessairement antérieur au quatrième quart du XII^e siècle ; 4° au fait que, dans les textes, Picol semble ne devenir un fou qu'à partir du propos de Tristan déguisé.

Tout bien pesé, le lutin *Picol-Picolet* était un personnage littéraire avant que ce mot ne fût donné comme surnom à un fou réel de la fin du XII^e siècle. Le témoignage des actes normands où apparaît, vers l'an 1200, ce Guillaume Picol déjà accompagné de son fils Geoffroy, est précieux du fait qu'il reporte avant 1198 et sans doute même jusqu'aux environs de 1170 la célébrité du nain-messager-magicien Picol.

Si l'on déplore la perte du texte littéraire qui a rendu célèbre, dès la seconde moitié du XII^e siècle, le personnage de Picol-Picolet, nous croyons pouvoir fournir l'étymologie de ce mot, considéré alors comme un surnom et non pas comme un prénom admis dans l'usage, puisqu'il est accolé au prénom Guillaume donné d'abord à celui qui devint le fou du roi Jean.

Ce surnom n'est autre chose que le nom commun *picol-pecol*, fréquent dans les textes de la seconde moitié du XII^e siècle et encore vivant, avec des sens voisins de son sens premier, dans nombre de parlers populaires du monde roman.

Le mot, abondamment illustré d'exemples allant du XII^e au XVI^e siècle dans le Dictionnaire de Godefroy, s. v. *pecol* (t. VI, col. 57c), reparait s. v. *quepol*, qui résulte d'une très curieuse métathèse². La voyelle de la syllabe initiale est le plus souvent notée *e* dans les deux formes, mais elle est *i* en plusieurs cas.

¹ J. M. TELFER, *Picous (Folie Tristan de Berne, line 156)*, dans les *French Studies*, t. V, 1951, pp. 56-61 : en 1198, on lit *Piculfo* ; en 1200, *Willelmo Piculfo et Gaufrido filio ejus* et *Willelmo Picol follo nostro* ; en 1202, *Piculfo*. On voit bien que la désinence latine du mot est empruntée à d'autres noms de personne en *ulfus* par analogie.

² Au v. 7702 du *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes (éd. Hilka), le texte, fondé sur le manuscrit A, porte *quepouz del lit*, mais on relève aux variantes *pecos* F, *pequols* S, *pecols* TV, *pecous*, CM PR.

Le sens le plus fréquent est « pied d'un lit, d'un fauteuil, d'une chaise, d'un banc ». Voici des exemples empruntés à Godefroy :

Li *pecul* sont d'argent et l'espunde d'esmail
(*Pèler. de Charlem.*, v. 429).

Le lit son ami a trové,
Li *pecol* sont d'or esmeré
(Marie de France, *Yonec*, v. 391).

(Un lit) Dom li *quepou* et li limon
Furent tuit fait d'or arragon¹
(Benoît de Sainte More, *Troie*).

Mes ses liz fist moult a loer :
Un pou fu hauz e coreïz,
Si ne fu mie trop petiz.
D'ivoire furent li limon,
D'argent li chapital en son,
Et li *quipoul* tuit quatre d'or :
Bien valoient un grant tresor.²
(*Athis et Prophlias*).

Godefroy relève aussi, plus tard, le sens « manche de faux » :

Un baston ferré, appelé au pays (chastellenie de Montaigu) un *picouil* de faux (1395, Arch. JJ 148, pièce 821).

Item pour .ii. *picoulx* accres a .iii. pendes (1415, Reg. des recettes Boulogne-sur-Mer, p. 280, Dupont).

Le mot avait un sens ancien, que Godefroy ne relève pourtant que plus tard, au XVII^e siècle et dans certains dialectes, « le pédicule ou pétiole d'une feuille, la queue d'un fruit » :

De l'eau de prunele ou de *pecouls* de rose (Loys Guyon, *Miroir de Beauté*, II, 135, éd. 1615).

Pecoul, m. The taile, or arse ; and (peculiarly) the staulke steale, or taile of any fruit (Cotgrave, 1611).

¹ Ce passage correspond aux vv. 1553-4 de l'éd. Constans, où on lit : dans le texte, *li quatre pecol* ; dans les variantes, *quepou*, *quepol*, *chepoul*. Au vers 16533 de l'éd. Constans, le mot est, dans le texte, *pecol*, et dans les variantes, *pequol*, *piecoul*, *quepol*.

² Ce passage correspond aux vers 9736-42 de l'éd. Hilka, où on lit : dans le texte, *Et li quepol* ; dans les variantes, outre le *quipoul* du ms. Add. 16441 du Brit. Museum, une variante *pecoul* (dans quatre mss.) et une variante isolée *postel* (ms. de Stockholm).

Qu'elle (la feuille du mûrier) ne soit ny moite ny flétrie,

Qu'elle soit sans *pecous*,

Que sa couleur ne soit ny noire ny meurtrie

Ny son fruit blanc ou roux.

(Perrin, *Poésies*, p. 74, éd. de 1611).

Godefroy ajoute :

« Velay, Lyonn. et Forez, *pecou*, *picou*, *pecouei*, pied d'un banc, d'une chaise, d'une table, colonne d'un lit, queue ou pédicule d'un fruit ». — Godefroy signale enfin deux autres dérivés : 1. Portion de terre : Je laisse à Jean Stavery, forny, ung *pecou* de cortil a gotte (Test. de 1570, Arch. Spa) ; 2. On lit dans un dictionnaire du XVIII^e siècle : *Pecouls*, s. m., ou petits basins. Nom qu'on donne à des bordures de bois unies, qui servent à encadrer des estampes (PRÉVOST, *Manuel lexiq.*).

Il s'agit, de toute évidence, du latin vulgaire **ped* (i) *cūllus* figurant sous le n° 6351 du *Romanisches Etymologisches Wörterbuch* de W. Meyer-Lübke :

**PED*(I)*CŪLLUS* « Blattstiel ». Siz. *pidikuḍḍu*, a. mail. *pedegollo*, gen. *peigulu*, venez. *pekolo*, emil. *pikól*, friaul. *pekol* ; mail. *pikol*, trient. *pégo* ; bergam. *pékol*, friaul., afrz., prov. *pecol* « Tischbein », « Stuhlbein » ; lyon. *pekú* « Stiel einer Frucht », tessin. *pikól*, wallis *pekò* « Schlittenschenkel », astur. *pegollo* « rechter Fuss ». — Mit Suff. W. : pav. *pikú*, mant., *pikanel*. — Ablt. : abruzz. *appekuoyye* « Stiel ». — Mussafia 88 ; M.-L. Rom. Gram. 2, 303 ; Salvioni, SFR 7, 46 ; Zs. 23, 523 ; Thomas, Mél. Havet 520.

On peut supposer que la substitution d'un *i* à l'*e* latin, dans la première syllabe, résulte de l'influence du radical voisin *pic-* qui est à la base de la famille de *pic*, *picot*, *piquer*, etc.

Godefroy VI, 143*b*, relève aussi le diminutif *picolet*, s. m., « petit crampon qui retient le pêne » :

Et au *picolet* et au pesle entre les deux dens, elle (la serrure) estoit fort rayee (Pièce de 1457, ap. Longnon, *Étude sur Villon*, p. 149).

Que tout pezele que ce appartiendra avoir *picolet*, aye deux piedz rivetz (17 mars 1594, Stat. des serrur., Liv. noir. f° 40, Arch. mun. Montauban).

Noms de lieux : Picolet (Loir-et-Cher), le Picollet (Ain et Savoie), les Picollets (Ain).

Ici encore semble se manifester l'action du mot voisin *pic*, dans la forme et dans le sens du mot ¹. Il n'est pas douteux, surtout, que ce dimi-

¹ Il s'agit, de toute évidence, du mot *picolet* de Littré cité plus haut, p. 2, n. 2.

nutif a été fait sur *picol* signifiant ou bien « pétiole d'une feuille », « queue d'un fruit » ou bien « pied de lit, de chaise, etc. », ou bien même « manche de faux ».

Quand on a reconnu dans ces *pecol-picol* et *pecolet-picolet* le terme devenu le surnom de nos textes littéraires, seule reste en question la signification à partir de laquelle ce dernier a été inventé. Il n'est pas facile de choisir. Les deux sens les plus anciens remontent l'un et l'autre, comme le montrent les exemples du *REW*, jusqu'au latin vulgaire et si l'on comprend qu'un nain ait été surnommé « pétiole de feuille, queue de fruit », il ne faut pas oublier que souvent les pieds des meubles figuraient des êtres monstrueux. On se rappellera notamment, à l'appui de cette dernière idée, que le lit merveilleux décrit par Chrétien de Troyes aux vers 7697 ss. du *Conte du Graal* (éd. Hilka), s'il porte une escarboucle à chacun de ses quatre pieds (les *quepouz* ou *pecouz* du v. 7702), repose sur des nains grimaçants eux-mêmes montés sur quatre roues :

A chascun des *quepouz* del lit
Ot un escharbocle fermé,
Qui randoient si grant clarté
Con quatre cierge bien espris.
Li liz fu sor gocez assis
Qui mout rechignoient lor joes,
Et li gocet sor quatre roes
Si isneles et si movanz
Qu'a un seul doi par tot leanz
De l'un chief jusqu'à l'autre alast
Li liz, qui un po le botast.

(7702-7712).

Pecol-Picol peut donc avoir été appelé de ce nom parce que sa taille évoquait la petitesse du pétiole ou parce que sa tournure faisait penser au pied sculpté d'un meuble.

Le changement de *Pecolet-Picolet* en *Pacolet*, qui semble s'être produit d'abord dans *Valentin et Orson* (en même temps que le lutin était nanti d'un cheval magique) et qui n'a d'ailleurs pas affecté *picol-pecol*, pourrait avoir son point de départ dans un double rapprochement avec le prénom *Pâques* et avec les prénoms à suffixe *-olet* du type *Nicolas-Nicolet*. Rien, cependant, n'impose cette explication, car on trouve déjà dans les *Enfances Vivien* une variante *Pincelet* et, d'autre part, dans le *Moniage Rainouart*, après la mort de *Pecolet*, le poète lui donne un successeur *Randolet*. L'a de *Pacolet* est peut-être dû à la fantaisie de l'auteur de *Valentin et Orson*.

Reste le français moderne *pacolet* « cheville ». S'agit-il de la cheville du cheval de *Pacolet* ? On comprendrait mal ce changement de sens. Il faut voir, plutôt, dans le moderne *pacolet* « cheville », le *picolet* « crampon »

du XV^e siècle, influencé dans sa forme par le mot *Pacolet* installé à côté de l'ancien *Picolet*.

Malgré quelques incertitudes résultant des insuffisances de la documentation, il est donc possible maintenant de suivre toute l'histoire qui va du lat. vulg. **pēd(i)cullus* jusqu'au wallon *pâcolèt*, d'une part, et jusqu'au français moderne *pacolet*, d'autre part.

Par deux fois, au cours de cette histoire, on voit intervenir la volonté d'un écrivain : 1^o quand le nain-messager-magicien d'un roman du XII^e siècle est baptisé *Pecol* et *Pecolet* (ou *Picol-Picolet*) ; 2^o quand ce nain-messager-magicien est rebaptisé *Pacolet* et nanti d'un cheval volant, au XV^e siècle, par le remanieur de *Valentin et Orson*, qui pille à la fois les chansons tardives de la geste d'Orange et le roman de *Cléomadès*.

Ce que l'on devine pour la naissance de *Herla-Herlekin*, puis pour celle d'*Arlequin* lui-même, on peut le voir ici pour *Pecol* d'abord, mais surtout pour le plus récent *Pacolet*, dont la fortune folklorique a pourtant été brillante, puisqu'en Wallonie le mot est redevenu un nom commun : *Il a l'pâcolèt*.

Maurice DELBOUILLE.

TABLE DES NOMS D'AUTEURS

BOSLY, Jean, <i>Zanzan-Sabots-d'Ôr à payis dès sotès</i>	48
DELBOUILLE, Maurice, Notes de philologie et de folklore :	
1. La légende de Herlekin	105
2. Les origines du lutin Pâcolèt	131
DURBUY, Joseph, Quatre extraits de <i>Copales èt djavès</i> :	
<i>Sus 'ne plantche</i>	39
<i>Faro</i>	40
<i>Tchèsse às rats</i>	41
<i>Handèle</i>	41
GEERTS, Charles, Six extraits de <i>Lès Pinchètes</i> :	
<i>Quand nos nos r'poûzons à scrène</i>	44
<i>Èl chéf a r'lèvé s' baguète</i>	44
<i>Léchèz mori vo mangn dins l' miène</i>	45
<i>Èl nû't sans bèle qui m' sake à l'uche</i>	46
<i>Tant qu' vo sèle à l'églîche</i>	46
<i>D'ai twàs places èyè twàs tch'minéyes</i>	47
HOHLWEIN, N., Les concours de la Société	7
— Rapport du jury permanent sur la littérature dramatique (26 ^e , 27 ^e et 28 ^e concours) de 1940 à 1952	30
RENARD, Edgard, <i>Dj'han l' troufleû</i>	95
— <i>Lès mây-contints</i>	101
WARLAND, J., Éditorial	5

TABLE DES MATIÈRES

Éditorial	5
-----------------	---

PARTIE ADMINISTRATIVE

Les concours de la Société :

Concours de 1937 : Résultats	7
Concours de 1938 : Pièces reçues	8
Concours de 1938 : Résultats	9
Concours de 1939 : Pièces reçues	10
Concours de 1939 : Résultats	12
Concours de 1940 : Pièces reçues	12
Concours de 1940 : Résultats	14
Concours de 1941	15
Concours de 1942 à 1945 : Pièces reçues	15
Concours de 1942 à 1945 : Résultats	17
Concours de 1946 (et 1941) : Pièces reçues	19
Concours de 1946 (et 1941) : Résultats	20
Concours de 1947 : Pièces reçues	21
Concours de 1947 : Résultats	23
Concours de 1948 : Pièces reçues	24
Concours de 1948 : Résultats	25
Concours de 1949 : Pièces reçues	26
Concours de 1949 : Résultats	27
Concours de 1950 : Pièces reçues	28
Concours de 1950 : Résultats	28
Concours de 1951 : Pièces reçues	29
Littérature dramatique de 1940 à 1952. Rapport du jury permanent, par N. HOHLWEIN	30

TEXTES DIALECTAUX

Quatre extraits de *Copales èt djavès*, par Joseph DURBUY :

Sus 'ne plantche	39
Faro	40
Tchèsse às rats	41
Handèle	41

Six extraits de *Lès Pinchètes*, par Charles GEERTS :

<i>Quand nos nos r'pouçons à scrène</i>	44
<i>Èl chéf a r'lèvé s' baguète</i>	44
<i>Léchèz mori vo mangn dins l' miène</i>	45
<i>Èl nûl' sans bèle qui m' sake à l'uche</i>	46
<i>Tant qu' vo sèle à l'égliche</i>	46
<i>D'ai twàs places èyè twàs tch'minéyes</i>	47
<i>Zanzan-Sabots-d'Ôr à payis dès sotès</i> , Conte enfantin, par Jean BOSLY	48
<i>Dj'han l' troufleû</i> , par Edgard RENARD	95
<i>Lès mây-contints</i> , par Edgard RENARD	101

ÉTUDES ET COMMUNICATIONS

Notes de philologie et de folklore, par M. DELBOUILLE :

1. La légende de Herlekin	105
2. Les origines du lutin Pâcolèt	131

Table des noms d'auteurs	145
---------------------------------------	-----

Table des matières	146
---------------------------------	-----



